N. IORGA
Professeur à l'Université de Bucarest
Agréé à la Sorbonne, Correspondant de l'Institut de France



LES VOYAGEURS ORIENTAUX EN FRANCE



PARIS

Librairie **J. Gamber,** 7, rue Danton

1927

N. IORGA
Professeur à l'Université de Bucarnst
Agréé à la Sorbonne, Correspondant de l'Institut de France



LES VOYAGEURS ORIENTAUX EN FRANCE



PARIS
Librairie J. **Gamber,** 7, rue Danton
1927

LES VOYAGEURS ORIENTAUX EN FRANCE

— Conférences données en Sorbonne (1927) —

Introduction.

L'histoire universelle, l'histoire générale est sur le point d'être presque complètement remaniée; il y a du superflu qu'on devra rejeter et il y a des choses très utiles qu'il faut y faire entrer. Avec la solidarité politique actuelle des nations, avec l'élargissement de l'horizon et avec la conscience que les choses d'un pays et d'une race peuvent être comprises, d'une façon complète seulement en considérant les choses d'autres pays et d'autres races, je dirai même de tous les pays, il est bien certain que des problèmes qui n'intéressent pas encore formeront l'objet de préoccupations très sérieuses à l'avenir et que, avec certaines réductions d'un côté, avec des augmentations de l'autre, le tableau de l'histoire générale sera, dans quelques dizaines d'années au moins, presque complètement transformé.

C'est dans la profonde conviction que cette transformation sera accomplie que je présente, comme continuation des „Voyageurs français en Orient[1], ces „Voyageurs orientaux en France". Seulement, il faut faire, dès le commencement, une distinction entre l'intérêt particulier de ceux-là et celui que pourraient présenter les chapitres suivants. La série française est infiniment plus riche en nuances et plus personnelle que pour la plupart des voyageurs, plus ou moins préparés pour un pareil voyage, qui viendront en France à partir du XVIII-e siècle. Il y a aussi des périodes mieux définies dans l'histoire de ceux-ci en même temps que des individualités très nettement marquées.

[1] Dans la „Revue des cours et conférences", années 1926 et 1927 et volume séparé, Paris, Gamber, 1927.

J'ai pu établir, d'abord, une suite de voyageurs français du moyen-âge, qui représentent l'âme médiévale elle-même, avec ce qu'elle a de simple, de naïf et d'attachant par sa simplicité et par sa naïveté.

Puis, il y en a une autre qui peut intéresser tout aussi bien que la précédente: les voyageurs curieux, qui cherchent en Orient des choses très différentes de celles qu'on trouve en Occident. A tel moment ils s'intéressent à un phénomène d'histoire naturelle; à un autre c'est l'ethnographie qui les attire, puis il y a des choses de rien, ordinairement très bien dites, dans cet admirable style français antérieur à l'épuration de la langue au XVII-e siècle.

Suit une troisième catégorie, celle des archéologues, des collectionneurs d'inscriptions, des chercheurs de manuscrits, des agents de bibliothèques, pour ainsi dire, qui vont en Orient dans l'intention d'y trouver des matériaux pour la Bibliothèque Royale.

Les philosophes les suivent à la fin du XVIII-e siècle, ceux qui viennent en Orient pour y exercer librement une critique qui n'aurait pas pu s'exercer de la même façon chez eux, sur les lois, les coutumes et les moeurs de leur propre pays. Ils donnent des critiques très souvent amères des choses orientales.

Bientôt les romantiques chercheront en Orient de la lumière, de la couleur, des choses nouvelles, attachantes par ce caractère même de nouveauté, des choses bizarres et chatoyantes.

Nous avons passé aux économistes du milieu du XIX-e siècle, dont le but est tout autre: ils se préoccupent de la question des nationalités qui surgissent en Orient, et ce qui les intéresse, ce sont les statistiques, les débouchés de commerce, les possibilités industrielles.

Jusqu'à ce qu'on arrive à des voyageurs français de la fin de ce XIX-e siècle ou du commencement du XX-e, chez qui tout cela est un peu mêlé: il y a de l'archéologie à côté de l'intérêt romantique et, çà et là, des anecdotes qui ne sont plus aussi naïves qu'au XIV-e siècle, mais qui ont aussi leur charme.

Ces choses-là, on ne peut pas les trouver dans le domaine, que je cherche à ouvrir aujourd'hui, des voyageurs orientaux qui viennent en France. D'abord, il n'y a pas, pour ces voya-

geurs orientaux, la même unité de race. Ils appartiennent à différentes nationalités, habitant parfois des pays voisins, parfois le même pays, en tous cas dans les limites du même Empire ottoman qui s'est morcelé pendant le siècle passé. Ces voyageurs représentent donc souvent une autre psychologie nationale, et aussi un autre moment de ces psychologies nationales différentes.

Il y aura des Turcs, qui se ressemblent assez, de sorte que l'intérêt individuel pourrait être cherché avec beaucoup de difficulté dans ce domaine.

Puis, des Grecs, à la tête desquels apparaît un homme célèbre, une gloire de la philologie classique, Coraï lui-même, et, à côté de lui, un autre, beaucoup moins connu, qui nous servira à élucider certaines choses de cette âme disputée entre tant d'idées et de sentiments qui est celle du grand philologue classique, pendant les années de sa jeunesse.

Enfin, il y aura des Roumains de différentes époques: d'abord un Transylvain de 1840, qui ne ressemble guère à tout ce monde musulman et grec, qui défilera. Et, après ce Roumain transylvain, d'extraction rurale, rappelant les moeurs pastorales, alpines, des Carpathes, un autre Roumain, ou, plutôt, toute une famille de Roumains, dont le chef, l'aîné va jouer un très grand rôle dans le pays, étant pour ainsi dire, le fondateur de la Roumanie actuelle; c'est le Moldave Michel Kogălniceanu. On le verra dans ses trois apparitions à Paris, et, à côté, les voyages, beaucoup moins connus, de son frère. S'y mêlera aussi un petit monde féminin appartenant à la même famille. De sorte qu'on pourra voir, quelle était, vers 1850, la façon dont une dame de Jassy, venant à Paris, considérait les avantages de cette métropole de la civilisation occidentale.

Il y aura, à la fin, des considérations générales sur un autre monde étranger, qui n'est pas constitué seulement de voyageurs, proprement dits, parce que ce sont des personnes établies pour de longues années, qui ont trouvé une nouvelle patrie à Paris,— leur ancienne et vraie patrie, celle à laquelle ils tiennent par toutes leurs fibres, leur étant interdite. Ce seront les révolutionnaires qui cherchent un abri au milieu des démocrates, des „rouges" de tous les pays, qui, après la révolution de 1848, auront fixé leur quartier général à Paris. Mais, cette fois, il ne me

faudra pas chercher les détails, qui sont nombreux, me bornant à distinguer parmi les idéologues romantiques ce qu'on pourrait appeler des espèces, attendant le moment où il me sera possible de présenter ce monde sous l'aspect de la lutte politique qu'il menait à côté de coreligionnaires politiques appartenant à d'autres nations.

I.

Voyageurs turcs.

Des considérations générales doivent précéder la présentation de ces voyageurs turcs du XVIII-e siècle et du commencement du XIX-e siècle.

J'ai dit que les Orientaux se distinguent nettement des voyageurs occidentaux qui, pendant plusieurs siècles, ont traversé les contrées de l'Orient, et qu'ils n'ont pas de caractère personnel, d'individualité prononcée. On peut l'observer chez les Turcs beaucoup mieux que chez les Grecs, qui, plus ou moins „philosophes", sont imprégnés de l'essence de la pensée occidentale, et, encore plus, chez les Roumains, qui apportent, en même temps, une aptitude pour cette „philosophie" et certaines qualités de race qui les rapprochent des Occidentaux.

Le vrai Oriental, c'est le Turc de l'ancien régime, le Turc à turban, à vêtement large, à babouches, le Turc qui arrive avec toute sa turquerie vestimentaire et verbale, avec tout ce qui constitue son aspect pittoresque. Celui-là est typique, pour employer une formule adoptée par le régénérateur des études d'histoire en Allemagne il y a une vingtaine d'années, par Lamprecht. Peut-être serait-il capable, comme les autres, de présenter sa propre personnalité; il l'a peut-être, ou bien il l'a eue, avant d'avoir reçu une certaine éducation, mais cette éducation lui impose de ne pas être lui-même. Se maintenant sur la base du Coran, jugeant les choses d'après les règles du chériat, du droit musulman, ces voyageurs musulmans, se sentent obligés d'avoir, non seulement un caractère de famille, de race, mais de sentir les choses de la même façon, sans distinction d'un individu à l'autre, aussi de cacher certains sentiments pour en exprimer d'autres, de garder une certaine mine et une certaine attitude qui les confondent dans la mêlée.

C'est pourquoi, au lieu d'adopter le procédé qui se recommande pour des voyageurs ayant une personnalité, il faut présenter ces Turcs d'une autre façon, selon le caractère de leur réception et selon les idées qu'ils se forment sur le milieu nouveau où les ont amenés leurs fonctions.

Je ferai une place à part pour leur notion du progrès, cette conception dominante du monde occidental, ce point cardinal d'un développement qui n'existe pas pour l'Orient. Bien que le progrès basé sur les sciences et sur l'avancement de certaines institutions ne cadre pas avec l'éducation de ces visiteurs et ne puisse pas s'adapter aux besoins essentiels de leur âme, il y a quelque chose qui, au XVIII-e siècle, les attire dans ce sens. En fait de moeurs, ensuite, de ces moeurs si différentes des leurs, il y a certains traits dont l'absence les étonne et il y en a d'autres dont la présence les scandalise jusqu'à l'indignation, d'un voyageur à l'autre.

Encore une observation préliminaire.

On considère ordinairement le monde musulman, et aussi le monde byzantin, comme absolument unique, ayant toujours le même caractère, incapable de développement. Il y a une façon d'écrire l'histoire de Byzance qui est fondée sur cette conception de la Byzance immuable, et, ceci étant donné, on peut raconter des anecdotes de palais, présenter des querelles d'individus et de partis, on peut faire de l'archéologie sur les institutions, et Dieu sait si on en fait; on prône cet art byzantin, très intéressant, qu'on ne datera jamais, avec précision, parce que, pour la plupart, les monuments de cet art ne sont pas datables, chacun copiant un peu l'époque antérieure, de sorte qu'on ne sait plus d'où vient l'inspiration. Et on dit la même chose des Turcs: Cet Empire otoman, qui s'est formé au XV-e siècle, serait resté sans aucun changement, pas jusqu'à sa fin, parce que M. Moustafa Kémal, président de la République turque, ne ressemble, sous aucun point de vue, à ses prédécesseurs, les Sultans à turban et à aigrette, portant des millions de pierres précieuses sur leurs vêtements; mais jusqu'à l'ère des réformes. Or, c'est une erreur, une très grosse erreur. Il y a eu des changements dans cette société turque, et même je croirai pouvoir distinguer au moins quatre époques:

L'époque chevaleresque, féodale, d'abord, où il y a encore le kirichdchi, le tchélébi, le chevalier du désert.

Puis, après Mahomet II, l'Empire byzantin des Turcs: un monde turc „romanisé", byzantinisé, la continuation de la Rome orientale. Entre le Sultan Mourad I-er, mourant sur le champ de bataille de Kossovo, où périt son adversaire aussi, le knèze ou roi des Serbes, entre ce preu qui succombe sous son drapeau et entre Soliman-le-Magnifique, conduisant impérialement ses armées, et ses successeurs qui sont des empereurs de Constantinople sans bouger de leur résidence, il y a une grande différence, et la société elle-même se ressent des changements profonds qui s'accomplissent dans le gouvernement.

A une autre époque certains préjugés disparaissent, certaines idées du passé sont complètement ou presque complètement abandonnées.

Ainsi, par égard au monde chrétien, il est faux que les chrétiens eussent toujours été considérés comme des „chiens"; il y a des mots qu'on emploie couramment et qui perdent un peu de leur valeur: et puis, quelqu'un appelé de ce nom zoologique commencera par se fâcher, mais, si on le lui dit chaque jour, il arrivera à le tolérer, et même celui qui emploie ce mot se dira que l'objet de cette intitulation n'y ressemble pas absolument. Les Turcs ottomans ont considéré toujours les chrétiens, de même que les Israélites, comme se distinguant des autres Infidèles: tout en étant des impurs, ils avaient leur livre, leur „bible". Même, dans l'islamisme toute une partie du christianisme a passé, avec sa base écrite, sa révélation, dont on a pu tirer quelque chose. Il y a eu, sans doute, au XIV-e, au XV-e, au XVI-e siècle, une espèce d'horreur à l'égard du chrétien: tel contemporain représente le Sultan traversant les rues de Constantinople, précédé par des tchaouchs qui écartent les mécréants pendant que le maître se couvre les yeux des doigts pour ne pas profaner la lumière de son organe visuel par la contemplation d'un impur. Si, à la même époque, le cérémonial infligé aux représentants des Puissances étrangères n'était pas très agréable pour ceux qui étaient envoyés dans cette ville, il faut faire la réserve qu'on en agissait de même à l'époque des empereurs byzantins, car avant de conclure un traité tout représentant d'un autre État était considéré comme un

ennemi qui arrivait en prisonnier devant le représentant de la plus grande force militaire et politique du monde oriental. Mais, après quelque temps, on trouve des accommodements avec ces Occidentaux, avec ceux que les Byzantins et, après eux, les Turcs, pouvaient considérer comme une espèce de barbares. On commence à apprécier d'abord l'art militaire des Occidentaux. Être battu par quelqu'un, ceci facilite énormément la compréhension de ce qui se trouve dans l'âme de celui qui a battu. Et, alors, comme, les Turcs ont été très souvent battus, dans la seconde moitié du XVII-e siècle et pendant tout le XVIII-e, ils ont commencé par apprécier d'abord les moyens par lesquels on obtient la victoire, puis la nation même qui arrive à être victorieuse par ces moyens.

En outre, on avait d'autres informations que pendant le XVI-e et la seconde moitié du XVII-e siècle, et, avec ces informations plus larges, plus sérieuses, on se rendait compte de l'importance des souverains de l'Europe centrale et occidentale. Jadis, on considérait l'empereur Charles-Quint comme un roi de Vienne; son frère, Ferdinand d'Autriche, roi de Hongrie, était traité comme un vassal quelconque de la couronne ottomane, rebelle s'il ne payait pas le tribut et grâcié aussitôt après la réception des sommes dûment envoyées. Maintenant, on a de l'Empire, du Saint-Empire romain de nation germanique, de la Monarchie des Habsbourg, une autre compréhension. Quant à la France de Louis XIV, il aura suffi de voir certains gros vaisseaux français jusqu'aux environs de Constantinople pour se rendre compte qu'il n'y a pas que les Vénitiens pour dominer la mer, qu'un tel voyage pourrait se répéter et avoir des conséquences qu'on avait réussi à éviter pour le moment.

On considérait tout de même les Occidentaux comme un peu plus mesquins, comme dépensant moins et ayant donc moins de pompe et de générosité que l'Oriental. Mais, cependant, il y a un très grand changement dans la façon dont l'Orient turc considère l'Occident et, dans cet Occident, la France de Louis XIV.

Aussitôt après, intervient un autre élément de changement, très important. On commence à s'intéresser, non-seulement aux moyens militaires du monde occidental, à la façon dont il arrive à remporter des victoires, mais aussi à une certaine habileté diplomatique qui peut arriver à dépasser celle des diplomates grecs et

slaves d'origine employés par l'Empire ottoman. Sans parler encore une fois des découvertes, des progrès matériels réalisés surtout dans les sciences, l'Orient a eu, à n'importe quelle époque, l'admiration des choses curieuses, ingénieuses, sorties de l'activité créatrice de l'esprit humain. On la retrouve à l'époque, si lointaine, où Charlemagne recevait de Bagdad, du calife Haroun-al-Rachid cet éléphant dont la chronique contemporaine donne le nom oriental et, en même temps, ces orgues qui ont suscité un si grand intérèt à leur arrivée à Aix-la Chapelle

Il y a même quelque chose d'enfantin dans la façon dont ils considèrent ces découvertes d'un monde qui ne ressemble pas au leur.

Je ne parlerai pas plus longuement de ces voyageurs de l'Orient qui n'ont pas laissé le récit de leur voyage. Tels en 1461, dans les „ambassades des plus loingtains et estrangiers pays qu'on vit oncques venir en chrestienneté, tant des pays de Sarrazienne comme d'ailleurs..., habilliés et revetus de moult estrange manière d'habits, et non accoustumés de veir", avec le Patriarche d'Antioche, Louis de „Bologne", qui „ne sçavoit guerre de latin, mais il parloit grecque et un peu italien", le „chevalier Miquiel" de Trébizonde, „maître Chestonides", de „Géorgie et Mésopotamie", avec „deux couronnes en la tonsure de la teste", „deux anneaux à ses oreilles" et „le visage et la barbe rez comme ung marmot", „Mammart, ambassadeur du roy d'Armenie", grand musicien, „messire Hansse, ambassadeur du prestre Jehan", „grant clercq et bon astrologien", un maitre Nicolle, ambassadeur du roy de Perse" et „Mahon", ambassadeur du „Petit Turcq"—le Caraman—, „lequel disoit que, sy les chrestiens voulloient aider son seigneur le Petit Turcq contre le Grand Turcq, icelluy Petit Turcq seroit avec les chrestiens et les serviroit atout 50 mille hommes"[1]. Parmi les Ottomans, il y a un ambassadeur à la fin du XVI-e siècle, en 1581, un autre en 1628; il y a celui qui est arrivé à

[1] *Collection de mémoires relatifs à l'histoire des Pays-Bas*, III, Bruxelles 1823, p 130 et suiv. Dans une lettre pontificale publiée par Rinaldi, *Annales ecclesiastici*, il est question de Nicolas *Gabriel*, ambassadeur du roi de Perse (Ouzoun-Hassan), du Géorgien „Coschodan de Carache", de „Mahumet", envoyé d'„Assambech, Soldanus Mesopotamiae" (le même Ouzoun), de Mourad venant de la part de „Verthurech in Armenia dominus" (1461, § XXXIV).

Paris à l'époque de Louis XIV, en 1669, et dont le passage peut être poursuivi dans certaines comédies de Molière, puisque c'est le créateur du type de ce Mamamouchi qui a délecté tant de générations. Dans l'inédit qui se conserve encore dans les archives de France on pourrait trouver encore plus et mieux, mais on n'a pas ses impressions à lui.

Le premier voyageur qui peut nous occuper, celui de 1721, est l'un sur le compte du voyage duquel il y a quelque chose d'écrit dans deux petits livres capables de nous renseigner. Il s'appelait Méhémed-Effendi, ou Yermi-Sekiz-tchélébi, et le récit de son ambassade est contenu dans ces deux ouvrages: „Relation de l'ambassade de Mehemet-Effendi à la Cour de France en MDCCXXI, écrite par lui-même et traduite du turc. A Constantinople, et se trouve à Paris", 1757, et „Nouvelle description de la ville de Constantinople, avec la relation du voyage de l'ambassadeur de la Porte Ottomane et de son séjour à la Cour de France", Paris 1721. Dans ce dernier ouvrage, ce qui intéresse, c'est la seconde partie, où il est question, non plus de Constantinople, mais du voyage lui-même.

Méhémed-Effendi, Grand Trésorier et ancien plénipotentiaire aux négociations de Passarowitz, est un homme ayant une certaine éducation scientifique. Il lui arrive de parler du „fameux" Atlas que le défunt Kiatib-tchélébi a traduit en turc. On voit que quelque chose se transforme de ce côté-là.

Et, pour se rendre compte combien les deux civilisations, l'ancienne civilisation de l'Orient et celle de l'Occident, se mêlaient à cette époque, on n'a qu'à prendre le grand ouvrage d'Histoire de l'Empire ottoman qui, pour une certaine partie, ne mourra jamais et ne pourra pas être remplacé, d'un prince moldave qui, au commencement du XVIII-e siècle, a dépassé les conceptions de l'Occident, on peut le dire, sous le rapport de la géographie et sous le rapport de l'histoire philosophique, étant le premier qui eût présenté des profils de montagnes [1], et aussi le premier

[1] Dans un travail récent, publié dans l'Annuaire de l'Institut de géographie de Cluj, mon collègue M. Vâlsan présente des profils du Caucase dus à Démétrius Cantemir, qui sont tout-à-fait inattendus. Ce n'est pas, en tous cas, de la géographie du commencement du XVIII-e siècle.

qui avant Montesquieu, lequel a connu par le fils de Démétrius Cantemir, Antiochus, ambassadeur à Paris, traducteur et adaptateur de Boileau dans la littérature russe, eût considéré l'histoire d'un État comme celle de sa grandeur et de sa décadence. On n'a qu'à prendre cette oeuvre de Cantemir pour voir, comme il présente le milieu où il a vécu à Constantinople en prince exilé, combien on y vivait intimement et en collaboration entre Grecs, Turcs et Occidentaux: lui-même a été très souvent le commensal de l'ambassadeur de France à Constantinople, tout en connaissant le monde grec auquel il appartenait par sa religion et par ses accointances, et il reste l'élève des principaux représentants de la science turque à ce moment, dont il cite les noms. Il était tellement turquisé sous tels rapports, qu'il a trouvé une nouvelle méthode de noter les sons (on chantait encore, il y a quelques dizaines d'années, à Constantinople, des „pestref", des morceaux de musique rédigés par lui). Il ne faut pas s'étonner donc si Méhémed-Effendi est un Turc d'un caractère très nouveau, avide de connaître certaines choses d'Occident, qui n'auraient eu aucun intérêt pour ses prédécesseurs du XVI-e et du XVII-e siècle.

Le fils de ce voyageur, Saïd, „adorateur d'Aristote", a aussi été l'introducteur de l'imprimerie turque à Constantinople. Dans la relation de l'ambassade de Méhémed-Effendi même, il est dit: „C'est lui que nous avons vu, en 1742, ambassadeur extraordinaire, comme son père, de la Porte Ottomane en France... Quand il revint en France, il parloit le français comme sa langue naturelle... Il conversoit avec les sçavans et les artistes sur les sciences et les arts qu'il aimoit. Dans ses „Missions archéologiques françaises en Orient, aux XVII et XVIII siècles [1], M. Omont a publié des renseignements sur l'activité de cet „inspecteur de l'imprimerie du Grand Seigneur"; qui exerçait „une espèce d'empire littéraire à Constantinople". Il s'occupait, entre autres, de la quadrature du cercle, se distinguant des Occidentaux par sa conviction profonde et naïve de l'avoir découverte.

---

[1] Paris 1902. Voy. aussi *Documents sur l'imprimerie à Constantinople au VIII-e siècle*, dans la „Revue des bibliothèques", 1895, V, pp. 185-200.

Après Méhémed, le père, après Saïd, le fils, maintenant, sous le Directoire, il y a Esseïd Ali-Effendi, ambassadeur de la Porte Ottomane, dont les péripéties très curieuses ont été trouvées et mises ensemble par M. Maurice Herbette, dans son ouvrage: „Une ambassade turque sous le Directoire"[1], livre très agréable à lire, avec des portraits d'Esseïd et avec des éléments de la mode française à cette époque, dûs à l'influence de l'ambassadeur: chapeaux à la Sultane, robes d'une certaine façon. Car le malheureux a été le „lion" de Paris pendant quelques semaines, quand on se l'arrachait, des propriétaires de jardins lui demandant de prendre part, pour quelques instants au moins, à certaines festivités destinées attirer le public. Et il a cru que cela durerait, mais, après quelques semaines, on l'avait complètement oublié. Il dut végéter quelques années à Paris, à cause de l'expédition d'Égypte, Ruffin, l'ambassadeur de France à Constantinople, ayant été arrêté, et le Turc étant là pour l'échange.

Esseïd n'a pas écrit, mais M. Herbette [2] a recueilli tant de renseignements sur lui, qu'on peut s'apercevoir, rien que par l'usage qu'il faisait de son temps, de ce qu'on prisait le plus dans cette société française de la fin du XVIII-e siècle.

On a conservé aussi le récit de voyage, très intéressant, trouvé par hasard à Constantinople, de Mouhib-Effendi, ambassadeur extraordinaire du Sultan Sélim III, dont la relation de mission a été traduite et publiée par le découvreur même, M. Bertrand Barreilles[3].

Après avoir énuméré les noms de ces voyageurs, voyons maintenant la façon dont on les a reçus.

Méhémed-Effendi a été envoyé le 4 septembre 1720. Il arrive par Marseille, rachetant en route, à Malte, un capoudan turc, qu'il paie 4.000 piastres. Sa suite est extrêmement nombreuse : quatre-vingt personnes. Il y avait là-dedans: un imam, un intendant, un trésorier, un garde-sceaux, un chef de cuisine,

---

[1] Paris 1902.

[2] Maurice Herbette, *Une ambassade turque sous le Directoire*, Paris, 1902.

[3] Bertrand Barcilles, *Un Turc á Paris, 1806-1811. Relation de voyage et de mission de Mouhib-Effendi, ambassadeur extraordinaire du Sultan Sélim III, d'après un manuscrit contemporain*, Paris 1920.

un médecin, un valet, vingt valets de pied, seize aides de cuisine (ce qui signifie qu'il mangeait très mal), quatre gardetentes, un „jaca", un porteur d'eau, deux palefreniers, deux pelissiers, un tailleur, cinq pourvoyeurs de la maison et deux autres valets.

Tout ce monde passe par Maguelonne, par Agde, par Toulouse, par Bordeaux, Orléans, Corbeil, et, le 16 mars 1721, ils entrent à Paris.

On donne d'abord à Méhémed-Effendi, avant sa réception officielle et solennelle, comme habitation, la maison dite „du diable". Il s'y est très bien trouvé.

Il est félicité par le prince de Lambesc, par le maréchal d'Estrées. Il y a à cette occasion un grand „concours de tout le peuple et, principalement des dames"— et le récit dit qu'il „les gracieuse beaucoup", leur offrant du café. „Pas une ne sortit de son hôtel sans être également charmée de sa politesse, de la majesté de son visage et de ses manières honnêtes."

Réception à Paris. Régiment d'Orléans, dragons, les armes levées, Turcs à fusils et lances, huit officiers turcs, „dont l'un portoit un turban verd, dans un crêpe blanc à fleurs d'or". Des Turcs, des chevaux. L'ambassadeur est placé entre d'Estrées et Grammont, introducteur des ambassadeurs. Il y a des grenadiers à cheval, des voitures, un régiment d'infanterie, faisant la haie, avec la compagnie de la Bastille et celle des fusiliers du roi, un détachement du guet à pied, les archers de la ville, des „escouades du guet à pied", sans compter les gardes françaises.

Le roi et le duc d'Orléans regardent de leurs fenêtres le cortège.

Le 21 mars, audience chez le petit roi, avec le fils de l'ambassadeur, Saïd, le futur imprimeur, qui est son secrétaire.

Le roi porte, pour l'occasion, la Cour désirant montrer à ces Orientaux qu'il y a des pierres précieuses en France aussi, un habit de trente-cinq livres avec vingt-cinq millions de pierres précieuses. Son interprète est vêtu, pour la circonstance, en Arménien, pour montrer qu'on connaît aussi le costume de ces régions éloignées.

Villeroi répond à la place du connétable, „dont la dignité est la même que celle du Grand-Vizir." L'abbé Dubois,—on le voit

avec sa figure de fouine devant la pompe de Méhémed,— prend les lettres du Sultan.

Il y a une „symphonie chez Son Excellence”. Puis le Turc visite le duc d'Orléans, qui est sans chapeau, et qui se trouve chez l'archevêque de Cambrai, qu'on connaît déjà.

Puis on le mène à l'Opéra de „Thésée”, et il visite Bignon. „La conversation roule sur les sciences et les arts, qui sont le plus à remarquer en France.” L'ambassadeur donne „une liturgie grecque et deux autres arméniennes envoyées par de Bonnac, et une traduction grecque de Boèce par Planude[1], des manuscrits qui se trouvent encore à la Bibliothèque Nationale. Notre homme n'y comprenait rien, bien entendu.

Le 19 avril, visite chez Villeroi. Le roi arrive non annoncé. Symphonie de Lulli, tout-à-fait différente de la musique à laquelle l'ambassadeur était habitué chez lui.

Puis on va à Saint-Cloud, au Jardin des simples, à Meudon, aux eaux de Versailles, dont Mohammed rapportera le plan du canal[2], à la machine de Marly, qui était une des grandes curiosités de Paris.

Il y a ensuite des festivités chez Conti, à Clichy, un bal à l'Opéra, un feu d'artifice en place de Grève. L'hôte oriental va à Saint-Denis pour voir les tombeaux. Nouveau bal, opéra, comédie, jeu de paume.

Plusieurs fois, le roi paraît pour voir l'ambassadeur. Et voici l'audience de départ. On lui donne le portrait de Louis XV avec des diamants valant 50.000 écus, une pendule, six montres, six tabatières d'or et des miroirs. Le 15, il aura son audience chez le Régent.

Le 3 août, enfin le visiteur officiel part pour Fontainebleau, où on l'accueille à coups de canon et avec participation de l'armée.

A Cette, il s'embarque, mais il y a quelques Turcs qui veulent rester en France. L'un d'eux, qui s'appelle Méhémed et qui était des „Pétrarques de Venise”, devient pâtissier chez le cardinal Dubois,— le souvenir le plus durable du voyage.

Passant par-dessus ses souvenirs de France, qui viendront bien-

[1] Voy. Omont, ouvr. cité, p. 385.
[2] Voy. *Voyageurs Français*, cités plus haut.

tôt, allons voir la façon dont Esséïd-Ali, l'invité du Directoire, est introduit en France.

Je dois ajouter, cependant, que, dans les lettres d'un Grec, Stamati, dont il sera question dans le chapitre suivant, il est parlé d'un autre ambassadeur turc, qui se trouvait auprès de la Convention en 1795[1]. On ignore tout de cet ambassadeur. Quant à Esseïd, qui est envoyé en septembre 1796, l'ambassadeur du Directoire, Verninac, annonce que la Porte a choisi un ambassadeur en France Les amateurs n'étaient pas nombreux; tel disait qu'on ne veut pas boire l'eau qui coule dans un pays infidèle. A cause de cette raison, aussi, on s'est arrêté, sans y plus regarder, à Esseïd, qui avait été désigné pour les mêmes fonctions à Berlin.

C'était un Turc de Morée, un khodschakian, employé aux Finances. Il ne parlait que le turc et le grec. On cherche à le préparer à l'ambassade de France en lui faisant traduire le „Télémaque". Se décidant à partir, il fait cette déclaration préliminaire, qui ne manque pas d'intérêt, sur la grosse question qui se posait: Comment se conduirait-il avec les dames de France? Voici sa promesse en toutes lettres: „Je vivrai avec les vieilles comme avec ma mère; avec celles de mon âge comme avec mes soeurs; avec les jeunes comme avec mes filles".

On ne peut pas être plus aimable que cela!

Il emporte des cadeaux: dix chevaux, une tente de soie, des étoffes, des essences, des parfums.

A ses côtés il y a un Grec très distingué, resté en France où y a fait carrière: Panagiotis Kodrikas, qui a rédigé la plupart des rapports de l'ambassadeur. En dehors de ce secrétaire, indispensable, Esseïd n'a qu'une suite de dix-huit Turcs, dont trois chrétiens, des Grecs. Il y a une différence entre les quatre-vingt membres de la suite de son prédécesseur et entre ces pauvres dix-huit compagnons, dont trois étaient les quelques

[1] *Lettres de C. Stamaty à Panaïoti Kodrika*, p. 132 (10 mars 1795): „On prétend savoir qu'il (Descorches) est parvenu, à force de présents, à intéresser en sa faveur le ministre de la Porte auprès de la Convention Nationale, en lui représentant qu'il s'était rendu agréable à la Sublime Porte par sa conduite et qu'il était en état, exclusivement de tout autre, de conduire les affaires aux souhaits des deux Puissances".

chrétiens. La pompe turque se rapetissait. Esseïd, part donc, le 24 mars 1797, sur le „Fior di Levante" vaisseau italien, s'arrête à Modon, à Messine, où il demande qu'il soit salué de vingt-et-un coups de canon, mais les Messinois lui en promettent sept, finissent par lui en accorder douze, et il arrive, après une traversée de cinquante-deux jours, à Marseille.

On l'y loge au lazaret, parce qu'il y avait la peste en Orient. Il y passera trente-six jours, et en est désespéré. Alors, pour le distraire, il invite la population à le visiter: il l'insulte. On lui donne des journaux, du tabac, du poisson et des „olives farcies", voire même des truffes et du yogourt, dont c'est la première apparition dans la cuisine française. On trouve même deux Turcs qu'on introduit dans sa maison pour qu'il y ait le loisir de contempler ses compatriotes.

Cependant, tout-à-fait grossier, il dit des injures au général même, déclarant qu'il ne permet pas qu'on désinfecte ses hardes. Il consentira seulement à condition qu'on ne touche pas au sachet où il y a les lettres du Sultan; on finit par céder sur ce point.

Après être délivré de sa quarantaine, l'hôte turc passe cinq jours à Marseille, où il est logé à l'Hôtel de l'Europe. On l'y conduit, avec sa suite, dans dix voitures. Il en sortira au son du canon, avec une garde de cent personnes, dont trente en permanence, avec officier et tambour. „Affluence prodigieuse de curieux." Et voici, bientôt, le moment où il trouve qu'il y a certaines choses qui se passent d'une autre façon que chez lui. Il voudrait ouvrir les portes, recevoir tout le monde; on le lui interdit et il trouve que la civilisation orientale est un peu plus accueillante.

Les scènes se succèdent: banquet, théâtre, où il se laisse éventer, illumination et réception des citoyens. Et je ne sais pas si l'intention du Turc de recevoir ces citoyennes représentait quelque chose de plus décidé que le désir des citoyennes elles-mêmes d'être reçues par Esseïd-Ali.

Le jour suivant, bal en son honneur; des enfants récitent devant lui des vers. Il y a une revue, une parade. Le Turc visite la villa d'un certain Borelly. Le soir, de nouveau, théâtre et ballet, avec des nègres, découverts pour lui faire plaisir. Nouvelle visite dans les environs et, encore une fois, théâtre.

On trouve le personnage „très doux, très affable et très attentif”. Lorsque quelque chose l’ennuie, il dit: „bacaloum”, et on traduit le „bacaloum”, ce qui n’est pas tout-à-fait exact, par „je verrai”.

A son départ, on fait le compte de la visite, qui se monte à 14.000 livrès, et on a pu trouver que c’est un peu cher.

Puis on se dirige vers Paris. La compagnie du Turc entre à peine dans quatre voitures. On s’arrête d’abord à Toulon, où les troupes forment la haie. Il y a des musiques, encore du canon et des discours. On lance le „Franklin”. Revue navale à cette occasion, puis feu d’artifice, bal. Le lendemain, visite du bassin et des ateliers.

On part pour Aix, où il y a des tambourins, et on crie „Vive Monsieur l’ambassadeur”. Il ne veut plus de théâtre cette fois, car il en a assez, mais il assiste à un bal, puis participe à un dîner, où il distribue des rafraîchissements aux citoyennes. L’impression qu’il laisse est un „sentiment d’admiration pour ses vertus”. C’était le langage du temps.

Le voilà à Avignon. Il y a des arcs-de-triomphe. On lui prépare un voyage à la fontaine de Vaucluse et des joutes sur le Rhône.

A Valence, les autorités l’entourent jusqu’à la mise au lit. A Lyon, il y a du canon et le discours du général Canuel. Il ne répond pas. Grand cortège. Les cloches sonnent. A l’hôtel de Provence, il s’assied à la turque et présente la pipe au général et au président du département, qui en sont enchantés. Il offre du café et donne des fleurs aux dames, qu’il trouve „jolies” et „charmantes”. Il apprécie, en même temps, l’armée qui défile devant lui et dit: „Avec une armée de pareils soldats, je vaincrais toute l’Europe”.

Après avoir demandé des explications au pharmacien de l’Hôtel-Dieu, il assiste encore à un défilé de troupes. Au dîner il boira à la santé des „belles Françaises”.

Théâtre, illuminations, visite à la bibliothèque du cabinet de physique de l’École Centrale, par intérêt pour les sciences et pour les découvertes. Ici, grand discours de l’ambassadeur. Kodrikas récite le „Corbeau et le Renard” ainsi que, pour le général, quelques vers d’Homère, pour lui faire entendre la façon dont cela se présente avec une autre prononciation que celle de l’é-

cole. Feu d'artifices, théâtre, assaut d'escrime, bal. Esseïd fume et change de robe devant le public.

A Mâcon, il refuse les divertissements et députe son Grec, qui doit bien accepter de remplacer l'ambassadeur. A Tournus, comme on se souvient d'avoir de l'esprit, on commence à le mettre en chanson:

Le bonnet de la République.
Nous lui donnerons pour turban,

A Châlon, bal. A Auxerre le Turc est précédé par des proclamations. Des gardes nationaux en armes et deux tambours traversent la ville. A la porte du logis, il y a un croissant.

A Joigny, Esseïd offre des roses aux dames. A Sens, douze jeunes citoyennes, avec des fleurs et des fruits, se présentent devant lui. Il est très aimable, et il remercie le „sexe aimable", pour cette „offrande sucrée". Lorsqu'il visite la cathédrale, la Marseillaise est exécutée aux orgues. Dîner avec des citoyennes; symphonie. Fête de nuit. Transparent avec le mot „machala" pour l'acclamer.

A Paris, l'ambassadeur arrive incognito. Il refuse les honneurs. On lui donne cependant un hôtel spécial, magnifique, et une garde de cent hommes. Il prend tout l'hôtel pour lui et veut voir aussitôt le ministre, qui était Talleyrand, pour lui présenter ses lettres de créance. On le tranquillise; il faut attendre encore, parce que le protocole doit être d'abord élaboré, s'agissant d'un cas tout nouveau. Le Turc se promène avec Verninac au jardin Monceau, où il fume une pipe de deux pieds et fait sa prière devant tout le monde, baisant quatre fois la terre. Les curieux s'empressent, et alors il offre sa pipe à une dame et brûle une pastille de sérail.

Après avoir visité en particulier Talleyrand, le 10 thermidor est le jour de la récéption et de l'audience publique. Esseïd porte un turban double, à bouton d'or, vert et bleu, une robe violette. Il est précédé par un carrosse, mais lui-même est à cheval; la housse en est retenue par deux Turcs, dont l'un porte le coffret au firman; la suite est à pied. Son Excellence jette de la petite monnaie au peuple, comme un empereur byzantin à travers les rues de Constantinople.

La Cour du palais directorial est devenue une salle des fêtes.

On voit les statues de la Liberté, de l'Égalité et de la Sagesse, dont l'homme de Stamboul ignore la signification. Aux sons de l'orchestre et des choeurs, il offre le firman, après l'avoir baisé trois fois, puis fait trois saluts. Pas de „révérences": il n'a pas voulu les faire. Saluts, oui; révérences, non. Les directeurs sont couverts. Le discours turc est prononcé au nom du „Sultan qui règne aujourd'hui glorieusement dans les États ottomans, souverain de deux continents et de deux mers, le très redotuable, très magnanime et très puissant empereur, dont la pompe est égale à celle de Darius et la domination à celle d'Alexandre", et on s'adresse à la „très honorable et très magnifique République française". C'est tout.

Assis à côté des directeurs, Esseïd assiste aux audiences diplomatiques et, après la réception, à une représentation du „Bourgeois Gentilhomme". (C'est un peu ce qu'il lui fallait!)

Grand succès de curiosité, pendant quatre semaines. Des modes nouvelles s'en sont inspirées. A l'Opéra, le Turc salue de la main le public. A ce moment, quelque chose de tragique arrive: il y a deux dames qui se disputent la faveur de lui être présentées les premières: l'une est M-me Tallien (toute explication serait inutile) et l'autre une grande actrice, M-lle Lange. Il finit par se décider pour celle-ci:

„Qui est cette personne?

— C'est Lange.

Et, comme il avait appris un peu de français, mais il ignorait encore les genres, le Turc dit:

— Il est fort beau.

Le voici, pendant ces quatre semaines, à la fête de l'Elysée-Bourbon, où il tourne son admiration du côté de M-me Tallien. Il va à l'hôtel Biron et au Tivoli, où on lui demande de laisser lancer un ,,ballon perdu à son effigie". Il se plaindra que l'artifice a brûlé un pan de son manteau au jardin d'Italie.

Opéras, ballets, concerts. Le favori exotique admire Vestris. Il assiste aux courses. On lui montre le relief des fortifications aux Invalides. Suivent: Versailles, le Muséum, l'Arsenal, l'École d'équitation, la chapelle et les jeux d'orgue.

On voit donc, comme chez son prédécesseur, ce désir de connaître des choses nouvelles, d'une technique plus avancée que celle qu'il peut trouver chez lui.

Un bal lui est offert par Bonaparte, qui le tient sous le bras. Une Comnène, M-me de Pernon, la duchesse d'Abrantès y assistent.

Puis voici l'expédition d'Egypte. Le malheureux „a l'air un peu étonné"; il est réduit à demander des explications; il paraît dire: —Vous ne m'avez pas averti que vous aviez l'intention d'occuper l'Egypte, et non Malte. Et, alors, tel journal donne cette explication: „Il n'aurait pas été prudent de lui confier d'avance un pareil secret."

On le surveille, et l'ordre est donné de ne pas lui délivrer de passeport. Il reste pendant trois années; la paix provisoire est conclue par lui en 1801, mais il ne signera pas, l'année suivante, l'acte définitif. Enfin, ayant quitté la France, il enverra à Talleyrand, en 1806, avec une lettre d'une ortographe spéciale, comme signe de reconnaissance, „un mouchoir brodé en châle, une étoffe rouge en argent, une autre blanche, en or, une boîte de pastilles du Sérail pour M-me Bonaparte, une étoffe bleue et une boîte de pastilles du Sérail pour M-me Talleyrand".

Mouhib, nichandschi, le Turc de M. Barreilles, auteur qui a publié son livre, négociateur du traité de 1793, secrétaire du Divan, est envoyé pour le sacre de Napoléon. Il passe par la Valachie, par Vienne, et arrive en France, par Strasbourg, pour y rester cinq ans. Il note en chemin une quantité de choses auxquelles il n'était pas habitué. Par exemple, on lui demande de déclarer son nom et de présenter son passeport deux fois, à l'entrée et à la sortie d'un pont, et il note la façon très polie dont on lui a expliqué que ce n'était pas nécessaire, mais que c'était dans les ordres, sans compter le plaisir de l'entendre parler deux fois.

Très enchanté de cette façon d'être reçu, il s'avance jusqu'à Paris et est reçu par l'empereur le 5 juin 1806.

Il a quatre voitures et une escorte de cinquante cavaliers. Rien de cet enthousiasme exagéré, de cette sentimentalité pompeuse, de cette mode attifée et sucrée de l'époque du Directoire. Main-

---

[1] Je ne manque pas monsieur de présenter a mes maître les sentiment de vostre gouvernement et le premier consul sont tout enchanté portez vous bien je conserverai à jamais votre aimabilité avec grand plaisir.

tenant, tout est plus sobre, purement militaire; une majesté qui plait au Turc de 1806 beaucoup moins que les façons du Directoire à son prédécesseur.

L'Empereur lève le chapeau après avoir reçu les trois révérences. L'époque des saluts a fini avec la République; maintenant, il faut faire les révérences, et il a dû bien les faire. Puis, au lieu de rester découvert, l'Empereur replace son chapeau. Il écoute un discours au nom de „Sa Majesté l'Empereur de toutes les Turquies, maître des deux continents et des deux mers, serviteur fidèle des deux villes saintes, Sultan, Sélim-Khan, dont le règne soit éternel", qui s'adresse à „Napoléon, le plus grand parmi les souverains de la croyance du Christ, l'astre éclatant de la gloire des nations occidentales", lui „qui tient d'un main ferme l'épée de la valeur et le sceptre de la justice", „le plus ancien, le plus fidèle, et le plus nécessaire ami de l'Empire Ottoman".

Napoléon, de son côté, assure le Sultan que, n'ayant rien à craindre de sa part, le souverain ottoman aura son appui pour „ne jamais redouter la puissance d'aucun de ses ennemis".

L'envoyé turc présente ensuite à l'Empereur et à l'Impératrice des bijoux, des parfums, des étoffes et des chevaux.

Puis, l'audience à l'Impératrice. Au repas de cérémonie, l'Empereur parle politique avec l'ambassadeur qui représente tout autre chose que ses prédécesseurs; Mouhib sait lui-même un peu de cette politique, et il arrive parfois que Napoléon reçoive de la part de l'envoyé turc des réponses qui portent et qui lui sont tout-à-fait inattendues: ainsi sur la révolte des Serbes, qui serait provoquée par l'expédition d'Égypte, sur l'évacuation des Bouches de Cattaro, sur Ali-Pacha d'Ianina. Après avoir remis une missive secrète concernant les Russes, Mouhib observe qu'une flotte française manque dans la Méditerranée pour empêcher un blocus anglais. Il parlera à d'autres occasions sur l'occupation de Raguse par les Français — ou lui dit que c'est pour observer les Russes de Corfou—, sur l'usurpation autrichienne aux Lieux Saints.

Après cinq ans, l'ambassadeur reviendra par Marseille et Toulon, où il voit l'Arsenal et les „pompes à feu", par Nice, Villefranche, Savone et Gênes, par Trieste, Fiume et la Bosnie.

Voici, maintenant, les jugements de ces ambassadeurs sur les choses de France. Le premier, celui de 1721, a vu à Bercy, „le celebre cabinet de M. Pajot d'Osambrai, directeur général des Postes", où on fait des expériences avec le magnète et avec le phosphore; on lui présente des anatomies en cire, une ménagerie même, et on brûle des parfums en son honneur. Après avoir assisté à la Fête-Dieu, où il a une „attitude très respectueuse", on le fait passer à l'École de Médecine et de Chirurgie. Il a été même à la Sorbonne, où il a été reçu par „les docteurs et les bacheliers en fourrures et en robes de cérémonie". A Lyon, il a vu les fabriques, et sa suite y a acheté des armes et des étoffes.

Après avoir été reconduit par deux vaisseaux français, il écrira à Villeroi, „au vénérable et aimable gouverneur du très puissant Empereur de France", et il enverra un interprète français pour „lui acheter des curiosités à Paris". Il veut des „estampes qui représentent les maisons royales, les jardins et tout ce qu'ils contiennent de curieux".

Dans sa relation, ce futur Pacha de Chypre s'exprime ainsi sur les moeurs françaises: „En France, les hommes ont beaucoup de respect pour le sexe ; les plus grands seigneurs feront des honnêtetés incroyables aux femmes du plus bas étage".

Mais, à côté de cette amabilité, il y a de la magnificence dans ce pays. Les ministres sont de vrais Vizirs. Le Turc est reconnaissant de ce que le roi lui-même, „avec la démarche majestueuse de la perdrix", lui explique des tableaux. Et voici tout un passage caractéristique de ses appréciations:

„Que de palais sans nombre, d'Eglises, de Bibliothèques, et de choses rares, curieuses et extraordinaires n'ai-je point encore vu à Paris! Il y a une manufacture pour les tapisseries, qui appartient au Roi. On n'en peut point vendre sans la permission et connoissance de l'Inspecteur qui est établi par Sa Majesté. De même, lorsque quelqu'un veut y faire travailler, il faut d'abord qu'il prenne sa permission, et, ensuite, qu'il paye la dépense, après quoi on se met à l'oeuvre. Les tapisseries sont très chères. Si vous en faites faire par exemple une simplement à figures et à personnages, elle vous reviendra à trois ou quatre bourses d'argent, et ainsi à proportion, si elle est d'or filé ou d'or trait.

„On me dit que cette manufacture étoit digne de ma curiosité et j'y allai. Comme on sçavoit que je devois venir, on avoit fait tendre sur les murailles toutes les tapisseries qui étoient faites. Il falloit qu'il y eût eu plus de cent piéces d'étendues, car la manufacture est fort vaste. Les voir et mettre le doigt d'admiration dans la bouche, fut pour moi la même chose. Les fleurs sont travaillées avec tant d'art que vous ne remarqueriez aucune différence entre elles et de véritables fleurs qui seroient dans des bouteilles. Les airs de têtes et les attitudes des personnages, leurs paupières, leurs sourcils et pareillement leurs cheveux et leur barbe sont si bien représentés que certainement Mani ou Bizad ne pourraient point atteindre à ce degré de perfection même sur le beau papier de Catay (papier chinois). On a donné à l'un un air riant, pour témoigner sa joie et à un autre un air triste, pour témoigner sa tristesse. L'un est représenté tremblant de peur, l'autre pleurant, et l'autre abattu de quelque maladie; ainsi du premier abord vous connoissez l'état de chaque personnage. Il n'y a point de description qui puisse exprimer la beauté de ces ouvrages; elle est au-dessus de tout ce qu'on peut s'imaginer. Moi-même, lorsqu'on me les avoit auparavant dépeintes, je n'avois pu croire qu'ils fussent tels que je sais présentement qu'ils sont, et j'avois regardé ce qu'on m'en disoit comme impossible."

Avait-on raison d'écrire dans cette „Relation" que „les Turcs qui depuis deux cents ans de commerce n'ont jamais bien connu la France, sont aujourd'hui remplis d'idées si grandes et si glorieuses"?...

L'ambassadeur venu à l'époque de Napoléon est beaucoup plus verbeux. Il a à un plus haut degré le sens du progrès. Son prédécesseur a bien décrit tout ce qu'il voit: illuminations, fusées, fêtes d'opéra, bals, les animaux et les bassins où nagent les cygnes, enfin tout ce qui pique sa curiosité. Mais, dit cet autre, il y a depuis des „améliorations" que Méhémed ne connaissait pas, cause de ses „lacunes", et c'est à cause de cela qu'il se croit obligé d'en parler.

Mouhib jugera donc la France ainsi:

„Je présume qu'un pays aussi peuplé que la France, qui n'a pas un seul désert, ni des tribus vivant sous des tentes, doit rapporter gros à Bonaparte...

„Le pays est calme et tranquille. Nous n'avons jamais ouï dire

qu'un homme ou une voiture aient été dévalisés dans la banlieue. Sans danger pour elles, les femmes peuvent sortir et aller d'un quartier à un autre."

Il est enchanté de la façon dont Fouché pratique l'espionnage et en donne minutieusement les détails. Il parle des passeports qui notent jusqu'à la longueur du nez.

Il décrit le péage des ponts, le système de la police, expéditive, mais douce, la justice, qui ne permet pas qu'on soit „châtié sans jugement". Il trouve bienfaisante l'institution des avocats (point à discuter). Il parle des mesures contre les marchands malhonnêtes. La façon de faire passer les condamnés dans l'autre monde l'intéresse.

Au cours du voyage il a constaté l'ordre et la richesse:

„Les villages sont fréquents", dit-il, „On ne peut faire deux heures de chemin" sans les rencontrer. „Les terres y sont cultivées, et nulle part on ne voit des champs abandonnés... Le pain, la viande, les fruits abondent sur les tables; des fleurs de toutes sortes embaument les jardins. On y fabrique des étoffes, des miroirs, des cristaux, des montres, de la porcelaine, et ces diverses industries font vivre des milliers d'hommes et de femmes."

On voit bien qu'il commence à apercevoir des choses à imiter.

Paris lui apparaît ainsi:

C'est une très grande ville sans murs et avec des bureaux de contrôle à ses barrières, avec des maisons en pierre „divisées en étages et disposées de telle façon que les habitants y vivent les uns sur les autres". Il critique cependant les „rues étroites et tortueuses", sans soleil, des vieux quartiers, dont il a senti „les plus mauvaises odeurs" en été, qui contrastent avec les nouvelles rues-boulevards, pareilles à celles de l'Italie.

„Le Palais Royal", dit-il, est comme le Validé-Khan à Constantinople, avec des bijoutiers et des personnes féminines qui y vont pour avoir des bijoux sans les payer. Il y a des lanternes dans les rues et du public dans les jardins.

Ce Turc, qui a la soif des découvertes techniques, s'exprime avec éloges, mais avec un certain effroi aussi, sur le compte de ces inventions et des inventeurs: „Il arrive assez souvent qu'un inventeur, épuisé par l'effort qu'il vient de faire, sollicite lui-même la faveur d'aller se reposer un certain temps dans un des asiles" (mettez: maisons de santé) „qu'il a choisis".

Il a été reçu par Lalande au „Palais de l'Astrologie" (l'astronomie est pour lui astrologie). On lui fait voir, par le télescope, les détails de la lune. On lui parle de la querelle de Copernic sur le système solaire. Cette discussion lui paraît tout-à-fait oiseuse. „En somme, la querelle se réduisait à la question de savoir si c'est la broche qui tourne autour du feu ou celui-ci autour de la broche: c'est la première hypothèse qui a fini par prévaloir." Et il entend ces explications en récitant, pour se garantir d'influences malfaisantes, des formules de sagesse religieuse.

A la Bibliothèque Impériale, il voit deux Corans qui, seuls, peuvent l'émouvoir. Il visite les hôpitaux; les autopsies l'intéressent, et il les décrit; Il pense même à traduire en turc un Manuel des Sages-Femmes, mais il regrette que les termes lui manquent. Il note les asiles d'enfants trouvés et de vieilles femmes.

La chimie est pour lui une espèce d'alchimie, mais sans „transmuer le cuivre en or ou changer le verre en rubis". „Les lettrés du pays prétendent que l'air que nous respirons serait un composé d'air vital, d'air mortel et de feu. L'air, d'après eux, enfermerait les éléments les plus contradictoires, Dieu seul sait tout.

„Le lettré me proposa de faire la même expérience, mais je m'y refusai.

„Il me montra d'autres instruments non moins étranges, pour expliquer, disait-il, les éclairs et la foudre qui tombe du ciel. Ne me souciant pas d'en voir davantage, je me retirai."

Ce curieux n'oubliera pas l'Exposition, cette „foire où rien ne se vend", l'imprimerie de l'État, qui fonctionne aussi à Scutari, chez lui, et il a l'intention d'y transporter les nouvelles inventions techniques. On lui présente même „une machine de bronze pour l'impression des livres turcs et arabes", et il se fait fabriquer un cylindre pour donner plus de netteté aux caractères.

La poste l'émerveille aussi. Ce n'est pas comme en Turquie: on ne peut pas prendre les chevaux qu'on rencontre sur son chemin, on ne peut rien réquisitionner. Il faut tout payer. Quant aux diligences, „ce sont comme les bazars-caïks du Bosphore."

L'instruction, dit-il, dans un autre domaine, est obligatoire pour

toutes les carrières. Et il décrit les pensionnats, les écoles spéciales.

Comme vie de société, les Français ont la coutume, lorsqu'ils se rencontrent, de parler de leurs affaires, sans transition, sans s'attarder aux compliments. Ceci probablement parce que les compliments de Paris étaient moins abondants que ceux auxquels il était habitué dans sa Constantinople à lui.

On est, cependant, difficilement reçu dans ces belles maisons. Il faut parler d'abord au concierge, qui s'informe et rapporte la réponse. Il faut donner „un petit carton" que „vous tirez de la poche" et, aussitôt, vous en recevez un autre chez vous; or, c'est fini. Si on voit, par hasard, le maître du logis, qui a dit qu'il est absent, il faut faire semblant de ne l'avoir pas remarqué.

Pour les plaisirs, Mouhib note „l'opéra du Palais", qui „joue la comédie", puis le bal, un „genre de divertissement qui réunit exactement le même nombre d'hommes et de femmes, celles-ci à demi-nues. L'usage veut qu'on y danse, et ce jeu consiste à mettre une femme dans les bras d'un homme et à tourner ainsi enlacés."

Il s'étonne aussi de voir „les hommes sur le chemin des femmes et celles-ci sur le chemin des hommes". Mais il trouve des femmes même dans les ateliers et aux banquets, où „chacun", dit il, „tient à la main des verres de vin qui les échauffe". „Nul ne trouve à redire que deux personnes de sexe différent montent dans une même voiture et se promènent dans l'intimité. Les fils de la noblesse entretiennent une ou deux dames, avec lesquelles ils s'amusent nuit et jour."

Le bon Turc de l'époque napoléonienne considère tout de même la France comme un pays où on peut apprendre quelque chose. Malheureusement, les siens n'y ont pas appris ce qu'il fallait pour régénérer un vieil Empire pourri, qui paraissait en train de s'écrouler!

II.

Voyageurs grecs: Proïos, Philippide, Coraï, Stamaty

Après avoir présenté des voyageurs turcs du XVIII-e et du commencement du XIX-e siècle, personnages sans individualité, qui se ressemblent de l'un à l'autre formant ce qu'on appelle l'élément „typique" dans ce domaine des voyageurs, car l'originalité, même si elle existait, est absolument dépassée et remplacée par une certaine éducation, la même si on saute d'un voyageur à l'autre, de Mehemed à Séid et d'Ésséïd-Ali à Mouhib, après avoir fait défiler ces gens qui sont reçus de la même façon et qui recueillent les mêmes impressions, s'exprimant sans aucune différence individuelle, sans aucun caractère duquel on puisse se dire qu'il appartient en propre à l'un seul parmi eux, on pourrait croire qu'on trouvera des choses un peu différentes dans un autre domaine, dans celui des voyageurs grecs. Seulement, dès le commencement il faut se prémunir contre cette attente. On serait porté à croire, puisqu'il s'agit de Grecs appartenant à une race dont il n'est pas besoin de prôner l'intelligence et la vivacité, puisqu'il s'agit de Grecs du XVIII-ème siècle, tout empreints de l'idée française, de la philosophie de ce XVIII-ème siècle, qui était aussi familière dans cet Orient d'Europe et dans les régions voisines de l'Asie qu'au point même d'où part le mouvement, on pourrait croire, dis-je, que des individus aux idées que j'ai cherchées vainement dans le monde ottoman, paraîtront dans cet autre monde de voyageurs qui cherchent la France et l'Occident.

Je pense qu'il faut, dès le commencement, détromper cette

attente; on verra bientôt combien le plus grand des voyageurs établis en France, vivant de longues années à Paris, Coraï, ressemble, en fait d'impressions, à un autre Grec, qui n'a jamais eu ni les connaissances, ni le talent, ni la réputation, si grande, si méritée, de Coraï, qui n'a pas été, sans doute, comme lui, l'un des plus grands philologues classiques du XIX-e siècle, sans aucune différence entre sa valeur comme érudit et celle de ses amis français ou allemands, et il en a eus. Donc, sans que cet autre Grec, Stamaty, eût eu les qualités de Coraï, aussitôt qu'il s'agit ou bien de la France, de Paris, jugés sous un aspect ou sous un autre, ou bien de la Révolution Française, dans telle de ses phases, ou bien des rapports qui peuvent exister entre ces exilés et sa patrie d'origine, la Grèce, Stamaty, qui est très médiocre, et qui n'a jamais fait carrière littéraire, juge les choses de la même façon et les exprime presque dans les mêmes termes.

Quelle est la raison de ce manque de personnalité? Il serait bien difficile de l'établir. Il y a un peu de cet Orient qui, sans distinction de race et de religion, marque la même empreinte. Il y aura une exception pour les Roumains, mais pour les Roumains de 1830, car, si on prendrait un Roumain de la même époque, de la fin du XVIII-e ou commencement du XIX-e siècle, je crois qu'il y aurait la même façon de dire qui ne se distingue pas d'un livre à un autre livre. Tandis que ces Grecs de la fin du XVIII-e et du commencement du XIX-e siècle tiennent encore à ce „typisme" dont je parlais. Ils ne viennent pas de la même région, ils sont tout à fait autres de pensées, de tempérament, les buts qu'ils poursuivent par leur établissement à Paris et par leur séjour en France sont tout à fait différents, et cependant cette manifestation de tout point correspondante se rencontre chez l'un et chez l'autre.

Je regrette de ne pas pouvoir présenter les lettres de deux autres Grecs qui ont séjourné longtemps à Paris, à la fin du XVIII-e et au commencement du siècle suivant, dont l'un a dû être très intéressant et l'autre l'a été sans doute. Le premier est connu par certains détails de sa vie, par le but qu'il a atteint dans les écoles de Paris, mais ce n'est pas un écrivain; tandis que l'autre en est un, de forte originalité très tapageuse,

qui a marqué bien sa place dans le développement des lettres grecques et même dans la philologie à cette époque.

Dans un recueil qui contient de belles études et parfois une information nouvelle, dans la publication faite par la Ligue Française pour la Défense des droits helléniques, réunissant des savants comme Homolle, comme M. Théodore Reinach, des écrivains comme Henri Houssaye (Paris 1908), M. Diehl a recueilli les quelques renseignements que je reproduis sans pouvoir y rien ajouter. A Paris, à la fin du XVIII-e siècle, il y a eu un étudiant grec du nom de Dorothée Proïos, originaire de Chio, qui y a complété ses études. „Il figure”, dit M. Diehl, „le fait est curieux, dans l'une des premières promotions de notre École Polytechnique”. Voici donc un polytechnicien venant de Chio et portant ce nom, si lointain, si étranger de Proïos, qui ensuite revint en 1799 diriger à Constantinople la grande école du Phanar et plus tard, en attendant que, Métropolitain d'Andrinople, il pérît brutalement dans la tourmente de 1821, étant une des victimes de la revanche turque contre le mouvement révolutionnaire des Grecs à cette époque.

Il serait bien curieux de savoir quelles ont été les idées de cet étudiant venu de Chio pour prendre un diplôme de polytechnicien à Paris.

L'autre personnage, Daniel Philippide, était un Macédonien. D'abord moine, il a abandonné son vêtement pour entrer dans la société laïque ; il n'a jamais eu, je crois, de philantropie chrétienne, car jamais érudit attaquant un autre érudit n'emploiera les termes dont il gratifia tous ses adversaires, et ils sont nombreux. Cependant cet homme, évidemment très mal élevé, a eu beaucoup de qualités. D'abord il a senti beaucoup plus que ses contemporains la nécessité d'employer pour la littérature grecque et surtout pour l'instruction de sa nation une langue comprise, et alors il s'est donné la peine de traduire le grec classique dans du grec parlé, dans ce grec si répandu et si méprisé, qui soutient encore une lutte, dans laquelle il n'est pas encore vainqueur, contre une langue très belle, mais terrible à apprendre. Et en même temps il est un traducteur du latin en grec, ayant donné une version de Florus avec des notes très intéressantes. Il y avait bien en lui quelque chose de cet esprit de Coraï, si capable de saisir aussitôt dans un texte ce qu'il faut remplacer et de

deviner ce qu'il faut mettre à la place du terme erroné qu'on aura remplacé. Le même flair philologique, qui ne sent guère l'école, chez les deux, chez Philippide et chez Coraï. Et, en même temps, cet homme qui connaissait mieux que n'importe qui parmi ses contemporains ce que signifie une nation, une vraie nation, a eu le courage d'employer pour la première fois dans un ouvrage géographique qui dépasse les ouvrages contemporains et dans un ouvrage d'histoire tout plein de théories, de polémiques et d'hypothèses, pour les deux pauvres principautés de Moldavie et de Valachie, qui formeront ensemble la terre roumaine, le terme de Roumanie, qui n'a pénétré que bien plus tard dans le langage scientifique, littéraire et politique. Il y avait des éléments de génialité dans cet ancien moine resté philologue.

Philippide venait de Macédoine, Coraï de Smyrne, appartenant par ses ascendants à l'île de Chio, mais les deux ont la même façon de concevoir les choses, avec une grande différence: le talent, si remarquable, de Coraï, trouvait toujours des formes polies pour s'exprimer, ce que l'autre aurait considéré comme une marque d'infériorité.

Philippide, après des années passés à Paris, a fait un long séjour dans les Principautés; il a été un Viennois pendant une partie de sa vie. Ayant séjourné à Paris, car son nom est mentionné dans les lettres dont je m'occuperai, on pense combien il y aurait à recueillir dans ses lettres éventuelles, tant au point de vue des observations critiques, où je crois que personne n'aurait été ménagé, qu'au lexique, tout à fait spécial.

Passons maintenant à ceux qui ont écrit et sur le compte desquels on a une information très riche. De Coraï M. Théodore Reinach disait avec raison, dans le recueil dont je parlais, qu'„il appartient à la France presqu'autant qu'à la Grèce".

Mais il y a tout un côté de l'âme de Coraï sur lequel la France n'a eu jamais de prise. Il s'est même défendu de toute son énergie contre tout changement d'esprit; il est resté Grec d'une certaine façon: pas du tout Grec combattant, mais Grec culturel, voyant tout sous le rapport de l'instruction nationale. Celui qui n'a pas voulu, comme on le verra, se mêler à la Révolution Française, si ce n'est par contrainte, celui là n'a pas entendu non plus soutenir de ses efforts, — une si grande personnalité à

cette époque!— le mouvement de délivrance de la Grèce, qu'il a considéré comme une erreur.

Voyons la façon dont Coraï, celui dont M. Théodore Reinach a pu dire qu'„il n'y a presque pas un prosateur grec depuis Hippocrate jusqu'à Strabon, depuis Ésope jusqu'à Héliodore, qui n'eût eu à se louer de ses soins et dont il n'eût guéri quelque blessure"[1], déclare être entré en rapport avec la société française. Ses lettres nous le diront, et il y en a deux séries: d'abord lettres grecques adressées au chantre, au psalte de Smyrne, la personnalité ecclésiastique qui allait aussitôt après l'archevêque, lettres pleines d'abandon : je crois qu'à cette époque il serait difficile de trouver, dans n'importe quelle langue, des lettres d'un tel naturel, d'un tel humour non forcé, d'une telle amabilité souriante, qui, cependant, n'exclut pas des critiques très perçantes et très vives. Il est évident que dans ces lettres il s'agit d'une confession; Coraï ne pense pas à un public; il n'aurait jamais cru que ses lettres jouiront des privilèges, très relatifs, de la publicité, et alors il se laisse voir tel qu'il est. Il y a là-dedans des choses qu'il n'aurait pas désiré être apprises par un tiers. Il cause.

A côté de ces lettres, commençant en 1788, qui ont été publiées d'abord à Smyrne, dans un affreux petit volume que je possède depuis de longues années et que la Bibliothèque Nationale n'a pas[2], et qui ont été traduites par Queux de St-Hilaire[3], il y en a d'autres, celles que l'érudit grec a adressées à Chardon de la Rochette, un camarade d'études, un philologue comme lui, un

---

[1] Loc. cit., p. 339. Cf. *ibid.*, p. 337.

[2] Ἀδαματίου Κοράη ἐπιστολαὶ πρὸς τὸν Σμύρνης πρωτοψάλτην, νῦν πρῶτον ἐκδοθεῖσαι ἐκ τῶν ἀρχετύπων χειρογράφων φιλοτίμῳ συνδρομῇ τῶν ὁμογενῶν, Paris, 1838. Cf. Ἐπιστολὴ πρὸς τοὺς Σμυρναίους τοῦ *αοἰδίμου* Α. *Κοράη, τῆς ὁποίας τὸ πρωτό*τυπον εὑρέθη μεταξὺ τῶν ἐγγράφων τοῦ μακαρίτου Κωνσταντίνου Πετρίτση, ἐν Σμύρνῃ, ἐκ τῆς Ἰωνικῆς τυπογραφίας διευθυνομένης παρὰ Ἀντωνίου Πατρικίου (1835).

[3] *Lettres inédites de Coray à Chardon de la Rochette* (1790-1796), Paris 1872; Cf. le Choix de lettres de Coray: Ἀπάνθισμα ἐπιστολῶν Ἀδαμαντίου Κοραῆ (1839; II, 1841).

[4] Voy. *Lettres de Coray au protopsalte de Smyrne*, trad. Queux de S. Hilaire, Paris, Didot, 1880. On y a ajouté la lettre aux Smyrniotes (1835) et celle aux „Chiotes établis à Smyrne", ainsi que les lettres au Genevois Prevost et à Barbier du Bocage, à Ambroise Firmin-Didot.

amateur du beau style classique, un éditeur empressé des chefs-d'oeuvre de la littérature hellénique, et en même temps un ami personnel avec lequel Coraï a entretenu pendant toute sa vie les relations les plus étroites. Cette autre collection des lettres de Coraï, allant de 1790 à 1796, a été publiée à Paris en 1872.

Voici, sur la base d'informations fournies d'une façon journalière par l'auteur, ce qu'on peut établir sur ses origines, sur sa première éducation, sur celle qui s'est ajoutée ensuite, sur les motifs de son voyage ou plutôt de ses voyages en Occident, et sur celui du séjour en France qui nous occupe.

Il est né à Smyrne, en 1748, d'un père originaire de Chio, marchand de soieries, et d'une mère smyrniote. De huit enfants il a survécu seul avec un frère. Le père de sa mère était, il le dit lui même, „l'homme le plus versé à cette époque dans la philologie grecque"; il fut l'auteur d'une „Critique de la religion latine". Coraï lui-même a eu d'abord toute religion en aversion, mais, lorsqu'il s'agissait de défendre l'orthodoxie contre le catholicisme, c'était un orthodoxe fanatique. De fait, on n'est pas bien convaincu qu'il eût cru à autre chose qu'à ses dieux helléniques, qui eux mêmes étaient plutôt de nature philologique que religieuse au sens propre du mot.

Dans sa famille il y avait un autre Coraï, un moine, qui avait écrit en 1702 une ode adressée à d'Aguesseau, ode qui n'a été publiée qu'en 1819. Quand à Coraï lui-même, on n'arrive pas à comprendre comment cet homme est arrivé en quelques années à connaître le grec ancien, le latin qu'il l'écrivait d'une façon impeccable, et en même temps le hollandais et le français, même, je crois, l'allemand, d'une façon assez convenable; il a appris aussi l'hébreu à une certaine époque.

Il faut penser cependant que, s'il est sans doute un Grec, pour le comprendre, pour se rendre compte des origines de son esprit, il faut tenir compte du fait qu'il est un Smyrniote.

Or Smyrne était, sur cette terre d'Asie, animée par des courants qui ne viennent pas de la terre asiatique; c'était une ville européenne sur un rivage appartenant à un autre continent. Et lui il a profité de ce caractère de sa ville natale sous plusieurs rapports, et sous un rapport qui paraîtrait inattendu si on ne connaissait pas, d'un côté, l'histoire de la ville elle-même, et, de

l'autre côté, l'histoire du rôle très important qu'a joué à ce moment l'expansion commerciale de la Hollande.

Parmi les consuls de Smyrne, il y avait dès le commencement du XVIII-e siècle, comme principal représentant de l'Europe, le consul de Hollande, un Hochepied, Hochepied était déjà mort à la date où un autre Hollandais établi à Smyrne, Bernard Keun, a été, non seulement le meilleur conseiller et le patron le plus paternel, mais en même temps comme le caissier de cet étudiant et de cet érudit parti pour l'Occident. Ainsi Coraï a pu se rendre en Hollande dès 1772: il a habité Amsterdam, où il a fait six ans le commerce. Puis il s'est rendu à Vienne auprès de son oncle Sophronius, un évêque, à Trieste, à Venise. Il y a demandé, en 1778, la permission d'entrer en France, permission qui a été d'abord refusée, Coraï étant forcé de revenir à Smyrne après le tremblement de terre, dont beaucoup de ses parents subirent les conséquences. On voulut lui imposer de se marier; alors, comme la philologie lui paraissait une compagne de beaucoup meilleure que la plus belle et la plus riche des Smyrniotes, il a sacrifié ce mariage hypothétique à son amour pour les lettres.

Il part donc pour la France en 1782 pour faire des études de médecine à Montpellier. Il passe par Livourne. C'est un cosmopolite; il dit: „moi qui suis l'ami de tout le monde", à propos de la guerre entre Français et Anglais. L'„ami de tout le monde" arrive à Montpellier, où il restera six ans et demi. N'ayant plus ses parents, n'étant plus empêché par aucun lien de parenté ou d'amitié, il peut se fixer sur cette terre étrangère.

Il commence par traduire des ouvrages religieux, tel le travail d'un évêque russe, Platon, qui l'intéressait, au fond, très médiocrement. Du nouveau Platon russe il passe à la traduction de livres allemands sur la médecine, et l'amour de cette science qui est un art le prend à ce point qu'il se présente bientôt aux examens de doctorat; il est proclamé docteur avec une thèse écrite dans un latin de très bon aloi, la *Pyretologiae synopsis* (1786), à laquelle s'ajoutera en 1787 le *Medicus hippocraticus,* la „reine des thèses". Les professeurs sont enchantés de cet élève tout à fait extraordinaire.

On lui propose, à ce membre de la Société royale des scien-

ces, d'éditer Hippocrate, qu'il défend en conational, mais il commence par lire Hérodote. En janvier 1791 il est enfin à Paris, pour des recherches scientifiques. Avec beaucoup de satisfaction, étant donné que ses repas à Montpellier ont dû être très modestes, il montre avec reconnaissance son invitation chez M-me Fasquet.

Plus tard il a été réduit à devenir maître de grec, ce qui était complétement contre ses intentions; il a considéré toujours le premier jour de paiement comme un „jour de deuil", ce qui est encore très rare. Il va quelque fois, le soir, chez l'historien Clavier.

Telles sont les circonstances dans lesquelles il a été amené à s'établir à Paris, où il commence une activité qui durera des dizaines d'années et qui rapportera beaucoup à la science. Passons à ses impressions.

Comme le protopsalte de Smyrne savait d'une façon très relative ce qu'avait été Athènes jadis et n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait être à cette époque Paris, Coraï se croit obligé, dans une de ses premières lettres, en 1791, de donner une description de cette capitale:

„Représentez-vous à l'esprit une ville plus grande que Constantinople, renfermant 800.000 habitants, une multitude d'Académies diverses, une foule de bibliothèques publiques, toutes les sciences et tous les arts dans la perfection, une foule d'hommes savants répandus par toute la ville, sur les places publiques, dans les marchés, dans les cafés, où l'on trouve les nouvelles politiques et littéraires, des journaux en allemand, en anglais en français, en un mot dans toutes les langues. Figurez-vous, dis je, la plupart des places et des rues de la ville aussi peuplées que le carrefour de Smyrne, le dimanche matin à la sortie simultanée des deux églises; ajoutez à cette foule de piétons une autre foule portée dans des voitures et courant de tout côtés avec tant de rapidité qu'à peine a-t-on le temps d'éviter le danger d'être écrasé. Telle est la vie de Paris".

Il est aussi enchanté de la société qu'il y a trouvée. Il l'avait déjà remarquée dans le Midi de la France, où il avait reçu une visite tout à fait inopinée, celle d'un vieillard venu le trouver avec sa suite. Il voyait bien que c'était un membre du clergé,

mais il avait une très mauvaise idée du clergé, à commencer par les moines, auxquels il attribuerait bientôt tous les malheurs de la Révolution. Or c'est l'évêque d'Agde, cousin d'un duc et membre de l'Académie des Inscriptions, qui „sait le grec l'hébreu, le chaldaïque et plusieurs autres langues". A Paris en 1788 il y a une quantité d'académiciens, et il en connaît un qui „sait à lui seul plus de grec que n'en savent cent Grecs du Levant, sans compter les autres langues et les autres sciences, et cependant il est modeste comme s'il ne savait rien".

Maintenant, après avoir vu la façon dont Coraï apprécie ce monde nouveau dans lequel il lui est donné d'entrer, voyons la façon dont Stamaty, raconte son entrée à Paris [1].

Sur son compte on en sait très peu. On se rappelle le tableau d'Ingres le représentant en père de famille. Il n'a jamais eu des rapports de race avec les principautés roumaines, bien que son père y fût établi, y étant marié même à un âge avancé, ce qui fournit au fils l'occasion de discuter d'une façon plutôt filiale le mariage tardif de son père. Il y avait des connaissances; on le voit écrire à un fils de prince qui s'informait sur son compte. Son correspondant, celui par lequel nous connaissons les détails de sa vie, était un secrétaire princier, Panaïoti Kodrikas, celui qui accompagnait, on l'a vu, Esséïd et qui a rédigé les lettres de cet ambassadeur. Il a donc certains rapports avec le monde roumain, mais ce ne sont pas les Phanariotes qui l'ont envoyé à Paris, puisqu'en 1788 il n'y avait pas de prince à Bucarest: la guerre avait commencé entre la Russie et la Porte.

Stamaty n'était pas venu, du reste, pour faire des études, c'est bien certain. Il avait des prédispositions politiques et arrivera à être consul de France, précédant Stendhal dans Civitta-Vecchia, ce poste italien, et il a voulu être consul dans les Principautés. Il est parvenu même à être nommé en 1791, mais les Turcs ne l'ont pas accepté parce qu'il était raïa, et ils n'entendaient pas avoir un consul sujet du Sultan. Revenu à Paris, où il signe une proclamation du pseudonyme de Philopatris Eleuthériadès, il a été mêlé à une quantité de sociétés, entre autres, avec Émile Gaudin, futur consul sur le Danube, l'Agence du commerce français; il a publié, à ce qu'il paraît, un journal grec, en

[1] *Lettres de Constantin Stamaty à Panagiotis Kondrikas sur la Révolution française*, éd. Émile Legrand, Paris 1872.

1793, à Paris, journal qu'on n'a jamais retrouvé, tout cela en faisant partie d'une société de commerce qui poursuivait la politique secrète pour amener la révolution générale des Grecs, Consul à Altona, il est mort à un âge avancé à Paris, où Kodrikas lui-même avait fait fait une belle carrière, jouissant d'une considération générale dans les milieux parisiens.

Constantin Stamaty est établi à Paris dès 1780, novembre, et voici la façon dont il s'exprime sur le compte du pays qui l'accueille: „Quel pays et quelle ville que Paris! chaque jour j'y découvre des nouvelles sources d'études. Ici l'homme vraiment instruit vit, pour ainsi dire, dix vies. Ici, il ressent tous les plaisirs que peuvent procurer les sciences et les arts portés à leur plus haut degré de perfection".

Il dissèque, apprend le latin, fréquente les auberges et les cafés, comme „La Gazette", y discute politique et philosophie; parfois il dîne dans de grandes maisons avec des académiciens— lui aussi, , des personnages importants. parmi lesquels une grande dame, une „archontissa mégali", „amie de la littérature de la Grèce", qu'il ne nomme pas. Il ajoute: „Ces Français ne sont pas comme ceux de Constantinople, d'autant plus ceux du Phanar. S'il arrive ici un étranger, fût-il Chinois, pourvu qu'il vive honorablement et qu'il se conduise avec sagesse, il est sûr qu'on ne l'abandonnera pas et qu'on lui viendra en aide".

Lui, il passe comme „une antiquaille", „un véritable souvenir des temps passés". Il est considéré comme Argien, bien que son origine soit de Constantinople. Quant aux Grecs de Paris, ils ne valent rien, dit-il à part deux ou trois exceptions, Dimo Stéphanopoli, celui que Bonaparte enverra, en tant que Corse, à Sparte, et Philippide, correspondant de Barbié du Bocage.

Voilà donc la façon dont Paris et la France se présentent pour les deux voyageurs grecs qui s'y établissent dans les environs de 1789, donc à la veille de la Révolution,— et on verra la façon dont la Révolution elle-même est sentie, expliquée et jugée par l'un et par l'autre. Mais, avant d'y arriver, il faut remarquer chez Coraï un caractère qui lui est commun avec ces Turcs qu'il abhorre du reste, et qui, visitant la France, ont eu une attention particulière pour le même caractère de la civilisation

occidentale, c'est-à dire le progrès des sciences, de la technique.

Coraï aussi s'extasie devant le ballon, et il dit, parler prophétique—, au chantre de Smyrne qu'il „lui faudrait au moins une semaine de loisir et vingt-quatre cahiers de papier" pour lui expliquer ce que c'est qu'un pareille machine; et il continue: „Il ne reste plus qu'à trouver la manière de gouverner le ballon et de le diriger à la volonté de celui qui le monterait, comme les bateaux sur l'eau; alors les hommes navigueraient en l'air comme sur la mer". Des membres de la famille royale ont voulu s'y risquer.

Et Coraï signale un prix annoncé par l'Académie de Lyon pour les dirigeables. Si on réussit à trouver la direction, „on pourra faire des signaux nocturnes d'un camp à l'autre".

Les États Généraux se rassemblent à Versailles en 1789, sous les yeux de Coraï. Le philologue grec est absolument pour les représentants de la nation et contre le roi, contre la reine, contre la noblesse et contre la Cour. Il attribue la convocation de l'assemblée aux dettes accumulées, à la „dissipation des grands", à la „prodigalité de la reine elle-même et des autres dames de la Cour". Il inventera même pour servir les innovateurs; il est avéré maintenant que l'attaque du prince de Lambesc contre la foule n'a eu guère le caractère sanglant qu'on lui attribue: à un certain moment le commandant des troupes ayant devant lui un vieux monsieur qui n'était pas encore un „citoyen", lui a donné d'une façon un peu violente le conseil de s'en aller, mais bien entendu pour l'irascible Coraï, qui a un peu de l'imagination du pays dont il vient, celui qui a été attaqué par le prince de Lambesc, „dont la tête n'a pas même une once de cervelle", a eu la tête coupée.

Il arrive à parler de la Bastille, et, pour expliquer au protopsalte ce que c'est que la Bastille, il dit: „c'est comme les Sept Tours de Constantinople": un séjour infiniment moins désagréable que la Bastille, où on pouvait se nourrir à sa façon et même avoir une certaine activité littéraire.

Il est enchanté de voir la Cour effrayée se disperser. Il approuve la visite du roi à l'Assemblée, et il assiste très satisfait à l'entrée de Louis XVI à Paris. Il l'a bien regardé, et, comme il était „tout pâle", cela a causé au specttateur étranger une sa-

tisfaction particulière. Ensuite, lorsqu'il s'agit de la sécularisation des biens du clergé, on peut bien penser quel était son contentement: il s'agissait des biens de moines et de nonnes, des „riches et voluptueux moines", sujets au „moufti de Rome": „quc chaque bas moine ait sa femme à lui", parmi „ces petites femelles imbéciles"! Il fera donc l'éloge de Talleyrand. Parmi tous les membres du clergé, il n'en trouve aucun ayant une âme aussi noble que celle de l'évêque d'Autun.

Il est pour l'abolition de la noblesse, „caste excessivement tyrannique et orgueilleuse". Il approuve les mesures qu'on a prises contre les prêtres qui refusent le serment. Et, puisqu'il doit avoir un héros, en dehors de ceux qu'il trouve dans ses auteurs, son héros est pour le moment, mais sous le rapport politique seul, car c'est une âme „vile", Mirabeau. Il présente en face de Mirabeau l'abbé Maury, comme un „enfant qui bégaye" devant le grand orateur qui parle, Il a cependant des réserves, très justifiées, au point de vue du caractère de Mirabeau: au fond, c'est un „diable déguisé sous une figure humaine". Mais, lorsque le Démosthène de 1789 meurt dans certaines circons tances, son panégyriste s'empresse de dire qu'il l'a fait „noblement et philosophiquement". Or, mourir philosophiquement, pour lui, c'est la qualité suprême.

Aussi ôt que les rois forment une coalition contre la République, il se range du côté de la France attaquée. Ceux qui viennent avec Léopold d'Autriche, ce sont des „lions enragés", alors que d'autres bêtes féroces viennent avec l'„abominable" roi de Prusse, „ivrogne, perverti et, en plus, imbécile et superstitieux". Les offenses prodiguées au Pape enchantent Coraï, parce qu'elles prouvent que „les Français en général considèrent aujourd'hui le catholicisme comme la religion la plus insensée du monde".

Maintenant, cherchons l'autre, Stamaty, pour voir la façon dont il apprécie les mêmes choses, qu'il a vues. Lui, ne parle pas de la réunion des États Généraux, mais il caractérise de cette façon les premiers moments de la Révolution: La France „brise ses fers et respire à pleins poumons l'air vivifiant et pur de la liberté". Il est sûr que „dans toute l'Europe, à la fin des fins, les

richesses de l'Église vont payer les dépenses de la liberté et justifier de cette façon en quelque sorte le genre humain".

C'est comme si le même avait écrit les deux passages.

Revenons à Coraï. La fuite du roi lui procure l'occasion de tomber sur le malheureux prince. A son retour à Paris, le fuyard de Varennes aurait dits: „Quel est celui qui n'a jamais fait quelque bêtise dans sa vie? Je viens de faire la mienne". „Ensuite il demanda un poulet rôti, le mangea avec grand appétit et but une bouteille de vin", en allant se coucher.

Mais, s'il entend louer la Révolution Française, il faut qu'elle ne lui demande rien. Lorsqu'il entend le tocsin et quelqu'un se présente chez lui pour demander ses services, il y a dans son âme une terrible crise. Il se rappelle qu'il est fait pour une vie contemplative, et il considère même comme le plus grand des ennuis lorsqu'on l'appelle à la section pour discuter avec lui sur le caractère de la carte qu'on lui donnera, préférant celle qui lui permet de sortir de Paris [1].

Plus tard cependant, lorsque les journées de juin et d'août arrivent, un changement d'attitude devra se produire. Il entend la Révolution aussi autant qu'elle ne trouble pas l'équilibre de son âme. Mais voici que les Tuileries sont attaquées, voici un roi qui est forcé dans son palais: il doit se soumettre à des cérémonies humiliantes, il est sur le point d'être écharpé comme ceux qui le défendent; voici un prince qui subit la suprême humiliation de se rendre à l'Assemblée, d'y être retenu, d'être envoyé au Temple. Alors l'attitude de Coraï est intéressante; il dit: oui, la Révolution c'est une très belle chose, mais il faut conserver à l'égard de tout malheur humain un certain respect. „Je suis amoureux fou de la liberté, mais j'aime aussi la justice. La liberté

[1] Cf.: „J'ai toujours considéré le meilleur gouvernement possible comme un mal nécessaire, auquel les hommes se sont soumis pour se soustraire à des maux plus grands encore dont leur sottise et leur orgueil n'auroient pas manqué de les accabler. Je m'aperçois tout à coup que j'étois *nolens et nesciens* inscrit dans la liste des défenseurs de la République françoise; je me vois en relation avec des sergents, des capitaines, des commandants. Je suis contraint de me trouver à des appels. Je sais bien, mon ami, que c'est peut-être un devoir de ma part de servir de toutes mes facultés une nation qui m'a donné l'hospitalité". Mais c'est dur...

sans la justice est un pur brigandage. Traîter la famille royale comme on le fait au Temple c'est de l'ignominie."

De son côté, Stamaty fait la même chose. Il parle aussi de l'envahissement des Tuileries, et il ajoute pour disculper ceux qui y ont participé, ceci seulement: qu'on n'a pas pillé. Depuis le jour des „esprits fanatiques et par trop démocrates", une „nation qui a perdu toute espèce de respect pour pouvoir refréner ses passions brutales et ses caprices déréglés" — car il informe un prince de Valachie —, où cette Révolution a commencé, la multitude n'a jamais rien pillé, et jamais injurié qui ce soit. „Hier on n'a pas volé une aiguille, ce qui n'a pas lieu en Angleterre, où la populace ravage, détruit et se comporte avec une sauvage barbarie."

Mais le roi est „un homme sans caractère, incapable de veiller à ses intérêts", la bourgeoisie „court elle-même à sa perte sans voir le danger".

Ceci c'est pour le moins de juin; au mois d'août, quand les scènes se répètent, — il compte les Suisses jetés par la fenêtre „comme des pierres", il voit les fuyards traqués comme des „bêtes fauves"—, il n'oublie pas de dire que, s'il y a en des éléments de la populace qui participaient au pillage, ils ont été aussitôt arrêtés, fixés au mur et fusillés. Mais Stamaty est cependant offusqué par la disparition de tout ordre, il s'attend à un mouvement de l'armée, à une attaque de l'Europe, contre laquelle la France pourrait cependant avoir ses Thermopyles et son Marathon, et il ajoute: „Mes idées sont bouleversées, tant est violent le mal de tête que m'a causé la vue de tant de cadavres épars dans les rues et les places publiques et la frayeur dont j'ai été saisi quand je me suis trouvé au milieu du feu et des balles qui sifflaient autour de moi. Dis à mon père que je vis encore et que je m'étonne d'en être réchappé".

Cette même attitude se rencontre chez Coraï, et chez d'autres „philosophes" du XVIII-e siècle, des idéologues venus en terre étrangère, qui participent de coeur aux grands changements qui s'y passent, mais, aussitôt qu'il s'agit de la collaboration personnelle, du sacrifice possible, des souffrances à attendre, ils se dérobent.

Coraï avait déploré les circonstances dans lesquelles a été exécuté Louis XVI, et il a envoyé au protopsalte de Smyrne le

testament du malheureux roi, „Le malheureux Louis... Il a montré beaucoup de fermeté et de courage pendant tout le cours de sa captivité et au terrible moment de son exécution. Monté sur l'échafaud, ils n'ont entendu de lui que ces paroles: „Je pardonne à tous mes ennemis". Je n'examine point ici s'il a été coupable au point de mériter un tel supplice. Cette question, oiseuse dans ce moment, ne peut être résolue par les nations étrangères ou par les Français qui commenceront leur existence lorsqu'une bonne partie de la génération présente sera éteinte. Les révolutions ne peuvent être jugées que dans le calme des passions et par leurs effets lointains. Mais je ne puis dissimuler les irrégularités qui se sont commises dans cette procédure, ni le peu de décence que quelques-uns des juges y ont mise. J'idolâtre la liberté; mais je voudrais la trouver toujours assise au milieu de la Justice et de l'Humanité".

Il montre son horreur pour la conduite d'Orléans, *Égalité*, „cette plate et insultante usurpation d'un nom qui appartient à tous les hommes libres sans exception". Il fait l'éloge du „généreux" Malesherbes. Il condamne „le sanguinaire Marat, ci-devant médecin du comte d'Artois, maintenant député à la Convention, qu'il déshonore, auteur d'un journal qui empoisonne tous les soirs Paris sous le titre d'Ami du Peuple". Il augure que la „nouvelle Constitution puisse rétablir la paix et la tranquillité, après laquelle tout le monde aspire".

L'autre, Stamaty, fait des réserves, il dit: oui, c'est bien malheureux que Louis ait été exécuté, mais il faut tenir compte de ce fait qu'il est mort en disant des choses qui viennent de la philosophie du passé. C'est „la langue du dix-huitième siècle, c'est-à-dire celle de la superstition".

Lorsque Kodrikas fait la remarquer qu'il faut avoir l'âme médiocre pour s'attaquer avant tout à cet „homme absolument inoffensif", Coraï répond qu'au nom de l'égalité proclamée il ne fallait pas soumettre le roi à une autre justice que n'importe quel citoyen. „Autrement l'égalité n'aurait été qu'une chimère ridicule, les lois et les droits des nations le jouet des phantaisies des brigands couronnés et la liberté soumise à la force de la tyrannie". C'était le roi qui excitait contre la France et il fallait le faire disparaître. Il fallait décapiter l'idole, et les Français en

ont eu le courage. La mort de Louis rétablit l'„harmonie et l'unité de vues" dans l'Assemblée. Les départements la félicitent. „Ils ont brûlé comme César leurs vaisseaux."

Coraï se désintéresse à partir de 1793.

Il se solidarisera avec la société française sous un seul point. A un certain moment il a été contraint de quitter Paris, où la vie était devenue excessivement chère; on lui a offert un abri à Nemours; il y a passé des années très fécondes en travaux. Pendant ces années la Révolution s'est poursuivie.

Il est furieux contre Robespierre, non seulement contre sa personnalité, et il parle de vandalisme et de cannibalisme—mais contre le fait que, à cause du dictateur, la vie est devenue excessivement chère; elle est chère pour les philosophes, pour les intellectuels, et alors celui qui en fait partie a un ressentiment contre les agriculteurs, contre les marchands de Paris, contre toutes les personnes qui, à cause de la dépréciation de l'argent, gagnent sur les autres qui n'ont pas les mêmes moyens de se defendre. Les marchands de Paris „ont fait plus de mal à leur patrie que toutes les guillotines de Robespierre". „Les citoyens marchands, fermiers, laboureurs, etc., etc.", n'ont pas „des sentiments de compassion pour leurs frères qui meurent d'inanition".

Pour Bonaparte, „le fameux Napoléon, doué de qualité de gouverneur et de genéral supérieures à toutes celles que nous a transmises l'histoire", notre érudit a des sentiments très mêlés: il admettrait volontiers un Bonaparte respectant la République et partant en guerre contre les Turcs. Il aurait eu une seule mission, de délivrer la Grèce. Or, il ne l'a pas fait, et, comme il ne l'a pas fait, il en est devenu un „malheureux", le „despote des despotes", un tyran, un être méprisable, qui n'est pas „véritablement grand".

Quels sont maintenant, les sentiments envers leur race de Coraï et de Stamaty?

Stamaty commence, dès son premier séjour à Paris, par dire qu'il est attristé de ne trouver dans les journaux rien sur „un pays qui lui est si cher". Deux Grecs sont condamnés à Trieste comme traitres: il y a tout un passage dans les lettres qui s'en occupe.

Quant à Coraï, plusieurs fois il manifeste de la façon la plus énergique sa haine contre les Turcs. Son patriotisme grec est

composé en grande partie de ses mauvais souvenirs concernant la domination ottomane. Il y a de ces patriotismes négatifs qui ne valent pas autant que les autres. C'est donc un patriotisme de haine: il s'est senti humilié sur cette terre hellénique de Smyrne et ne le pardonnera jamais à toute la race turque. Écoutons-le plutôt: „La haine que je nourrissais dans mon âme, depuis ma naissance, contre les Turcs". Plus loin: „Le nom seul de Turc me donnait des spasmes insensés". Il parle du „violent désir de ne plus retourner dans sa patrie esclave". „Un Turc et une bête sauvage étaient dans ma pensée des mots synonymes." „Je m'enfuyais à quelques stades de la ville, dans la campagne, pour ne pas voir de Turcs".

Le mouvement révolutionnaire de 1821 lui paraît avoir tardé de trente ans. La nation n'était pas préparée, il fallait, ou bien faire un mouvement un peu pressé sans attendre l'éducation politique qui manque à sa race, ou bien, si on a attendu jusqu'en 1821, attendre encore une autre contingence. Et il n'oubliera pas cette ville de Smyrne, „un paradis où coulent le miel et le lait, si vous le comparez à ce lieu sauvage où règnent pendant dix mois de l'année les pluies et, pendant les deux autres, un temps tout à fait inconstant". Il en conservera la nostalgie lui, l'orthodoxe qui préfère infiniment la religion orientale aux pratiques du catholicisme. Il ne manquera pas, après un si long sejour en Occident, de critiquer les Occidentaux qui, à un certain moment, auraient pu prendre la défense de la nation hellénique, mais ne l'ont pas fait. Car, pour lui, c'est l'Occident qui est coupable du fait qu'il n'y a pas encore une Grèce complète et indépendante. „En Europe, qu'ai-je vu depuis que j'y sejourne? Des hommes ou indifférents pour mon sort ou meme assez cruels pour me reprocher mes malheurs, des écrivains qui se donnent de fastueux titres de philosophe et à leurs ouvrages celui de recherches philosophiques —", il pense à un ouvrage de Pauw [1], qui avait attaqué les Grecs avec une parfaite ignorance et avec une grossièreté correspondante , „et qui vomissent du fond de leur cabinet leur fiel sur une nation qu'ils ne connaissent que par ouï-dire". On s'émeut des malheurs des Turcs. En Angleterre on s'échauffe pour les Nègres et on défend Constantinople turque,

[1] *Recherches philosophiques sur les Grecs*, Berlin 1788.

En France il y a des „turcophiles”, comme Peyssonnel, „vénal” et sa „criminelle plume”. Coraï est l’ami de Catherine II, considérée d’une façon plus sympathique parce qu’elle était l’ennemie des Turcs.

Plutôt „homme sans patrie que d’adopter n’importe quelle contrée de l’Europe pour ma patrie. Je croirais trahir ma véritable patrie, si je consentais jamais à m’appeler citoyen d’une contrée amie de ceux qui l’oppriment, fût-elle aussi libre qu’on pourrait l’être dans l’état de la nature. Je suis citoyen du monde et ne reconnais d’autres citoyens, d’autres frères, d’autres amis après ceux que la nature m’a donnés, que le peu de personnes philanthropes et amies de la justice qui se trouvent répandues dans toutes les nations”.

Cependant, ce serait lui faire injure que de croire que le grand philologue, arrivé à un âge avancé à Paris et entouré du respect de tous ceux qui profitaient de son grand labeur scientifique, eût terminé par cette indifférence et par cette abdication. Sa dernière parole devait correspondre à l’épitaphe qu’il s’était préparée depuis longtemps, et qu’il désirait voir écrite sur sa pierre tombale, en grec et en français. Dans cette dernière langue elle a cette teneur: „Adamantios Coraï, natif de Chio, sous la terre étrangère de Paris, que j’aimai à l’égal de la Grèce, ma patrie, je repose”.

III.

Un voyageur roumain sous la Restauration

Le „typisme" s'arrête au moment où on en a fini avec les voyageurs orientaux appartenant au monde ottoman et au monde grec.

Dans un autre monde, celui des Carpathes et du Danube, le monde roumain, qui appartient à une autre race, subit d'autres influences et est soumis à d'autres courants, on a la possibilité de voir combien, d'une époque à une autre et d'un individu à un autre, il y a de changements d'attitudes et des façons diverses de s'exprimer.

Il faut dire, cependant, dès le commencement, que les informations sur les voyageurs roumains du XVIII-e siècle venus en France, — et il y en a dont on a conservé les noms—manquent trop souvent: ils n'ont pas écrit, ou bien leurs lettres se sont perdues.

Et on peut regretter d'autant plus cette absence de données épistolaires qu'on a, pour des boïars roumains venus en Europe presque à la même époque, mais pas à Paris, pas en France, toute une collection de témoignages qui ont une assez grande valeur d'information et même un certain charme de style. Tel, par exemple, un boïar appartenant à l'anciene famille des Ştirbei, Barbu, qui, vers 1780, est allé à Carlsbad, et, arrivé dans ce monde si étranger, portant un costume qui n'était guère ordinaire, y a suscité, dès le premier moment, un très grand enthousiasme. Non seulement il était venu avec ses vêtements de Craïova, puisque c'était un Olténien, mais il n'oublia pas de demander à sa femme qu'elle lui envoyât sans cesse ce qu'il fallait pour refaire sa garniture de robes orientales, à sa femme qui le rappelait en

désespérée. J'ai publié la collection de ces lettres qui ne sont pas, sans doute, banales.

Un autre a fait ce voyage de Paris vers le commencement de la première moitié du XIX-e siècle, un homme très connu. On n'a pas ses notes de voyage, mais au moins celles d'un Français qui l'accompagnait, Lagarde, qui a publié aussi des souvenirs très précieux sur le Congrès de Vienne, où il a connu personnellement Alexandre Ypsilanti, ce fils de prince phanariote qui a donné le signal de la Révolution grecque en 1921.

Ce boïar, qui s'appelait Dudescu, très riche, magnifique, ayant l'habitude de distribuer des présents un peu partout à Vienne, il a offert jusqu'au châle qui formait sa ceinture, ce qui a causé un affreux scandale—, est une personnalité très connue, par sa richesse et par les façons dont il s'entendait à la dépenser. Ayant passé à Paris quelque temps, son séjour est entré dans la légende. Car on racontait des choses extraordinaires sur ses manières dans cette capitale d'un pays si différent du sien. Et je recueillis, dans les notes d'un voyageur roumain de la génération suivante un souvenir qui, probablement, n'est pas authentique, — on en jugera d'après les détails. „Dudescul, surnommé „Le Fou", se rendit jadis à Paris, avec une suite de trente Arnaoutes à cheval brillamment ornés de brandebourgs de fils d'or, dans un costume de drap rouge, voulant éclipser, avec sa pompe, le glorieux Empereur Napoléon..."

Or, l'informateur exagère. Il n'y avait pas le trente Arnautes, c'est bien sûr, et, s'ils avaient figuré dans le cortège du boïar valaque, ils auraient négligé de mettre leur beau costume à brandebourgs et leur tunique rouge. En tous cas, Dudescul, bien que „fou", c'est-à-dire faisant des dépenses folles, n'aurait pas eu l'intention d'offusquer une personnalité qui avait bien d'autres moyens de se présenter qu'un noble valaque de passage à Paris.

„Il fut reçu", continue le récit, „à la Cour impériale et on lui rendit sa visite.

Et, à cette occasion, Dudescul, de son hôtel, ordonna de parsemer de sucre cassé la rue pour la calèche de l'empereur.

Les Français se sont moqués de lui comme du barbare qu'il était, et les Bucarestois, de leur côté, ne lui ménagèrent pas l'épithète qu'il méritait. Car il mangea, à cette occasion, toutes

ses terres jusqu'au faubourg de Dudescul, à Bucarest, qui en conserve, par réminiscence, le nom[1]."

Il n'a pas laissé de lettres, mais je crois que, si cette correspondance existait, il y aurait des choses assez honorables pour lui, en tant que personnalité, et pour la classe à laquelle il appartenait, pour cette classe des boïars qui avaient, depuis longtemps, un contact suivi avec l'Occident, qui étaient élevés en grande partie par des précepteurs de France, qui avaient de très belles bibliothèques, contenant des livres français, bibliothèques dont les tristes restes se conservent, dispersés, chez les bouquinistes. Je suis arrivé moi-même à faire une collection assez remarquable de ces ouvrages français, ayant appartenu à cette classe, et je crois, pouvoir juger de cette façon, c'est-à-dire ne guère accepter les exagérations de notre voyageur, sauf ce fait authentique que Dudescu a vu Paris.

Il y aussi un voyageur qui n'a pas poursuivi jusqu'en France, mais qui, en passant, par Budapest, par Vienne, par une partie assez importante de l'Allemagne, s'est arrêté en Suisse, parce qu'il avait, ce boïar de Bucarest, à Genève ses propres fils, et les fils de son frère y faisaient, aussi, à cette époque (1824 à 1827) des études. Ce pèlerin oriental a écrit; il a consigné ses impressions de voyage, lesquelles ont même été publiées un peu contre sa volonté, Budapest ayant un éditeur roumain qui cherchait les boïars pour leur demander des manuscrits qui devaient pourvoir son établissement de clientèle. Il s'appelait Constantin Golescu, et aimait à se faire appeler Radovitch de Golescu, en „baron" valaque qu'il était.

Racontant son voyage en Occident, il est un peu empêtré, le pauvre, par le manque de vocabulaire. Il n'y avait pas encore de termes, sauf les termes grecs dont il ne voulait pas,— et son texte n'est pas d'une lecture facile et agréable, mais les idées qu'il exprime font honneur à sa classe.

Ce voyageur se rend compte de tout ce que son pays pouvait emprunter à l'Occident; on le voit même très repentant à l'égard des défauts et des vices de sa classe. Il déplore la dureté de coeur de ces aristocrates roumains à l'égard du paysan. Il a comme des décisions de changer, dorénavant, d'attitude. On

---

[1] Codru Drăgușanu, *Călătoriile unui Ardelean.*

trouve, quelquefois, aussi des considérations naïves. Aussitôt qu'il voit, dans une ville, de bons trottoirs, des lanternes et certains services publics, tout cela forme pour lui la civilisation. Il oublie l'autre côté, le côté moral, qui peut représenter à lui seul l'essentiel d'une civilisation. Mais on découvre dans Golescu tous les éléments principaux d'un changement d'âme.

On s'aperçoit que les civilisations occidentales n'étaient pas restées totalement infécondes à l'égard de cette âme nouvelle, qu'il comptait inaugurer pour lui-même, pour sa classe, pour son pays, une nouvelle époque qui, en contact avec l'Occident, aurait créé des formes jusqu'alors inconnues.

Venons maintenant à quelqu'un qui n'était guère boïar, qui n'appartenait pas au monde de cette Valachie dominée par une aristocratie de riches et aimant à dépenser. Il s'agit d'un voyageur venu d'une autre province roumaine, et si, pour les Grecs, être né à Smyrne ou être né à Constantinople ne constituait pas, en fait de psychologie, une différence essentielle, ce n'est pas cas pour les Roumains. Le Roumain d'une province est différent de celui d'une autre province, parce que, si la Moldavie et la Valachie (ce qu'on appelait les Principautés) vivaient sous le même régime, si les écoles étaient de la même façon, si on lisait la même littérature, il en est autrement pour les Roumains vivant en dehors des frontières de cette autonomie des Principautés: les Roumains de Bucovine, sous la domination autrichienne, les nombreux Roumains qui se trouvaient sous la domination des Habsbourg en Transylvanie. Et celui dont je veux parler est un Roumain de Transylvanie.

Or, les Roumains de Transylvanie, eux qui vivaient sous la domination étrangère, n'avaient pas de classe dominante, qui n'aurait pas eu le loisir de rassembler des fortunes comme celle d'un Dudescu; ils n'avaient pas eu la possibilité, avec cette fortune, de se former des moeurs comme ceux que je décrivais. C'étaient des paysans très simples et très laborieux, ayant cette intelligence de la race qui se rencontre aussi dans la classe des boïars, mais un peu faussée par une certaine éducation formelle et typique.

Notre voyageur, qui s'appelait Jean Drăguşanu, d'après le nom du village dont il venait, Drăguş, était, au commencement,

un petit paysan d'une simplicité absolue, mais d'une intelligence tout aussi remarquable que la simplicité de ses manières.

Né dans un village dont il porte le nom, n'ayant reçu qu'une éducation primaire, il avait, dans son jeune âge, fait ce qu'ont fait la plupart de ses co-provinciaux, la plupart des habitants roumains de la même province; c'est-à-dire que, ne pouvant y gagner ce qu'il voulait, il a émigré. Il a passé en Valachie. Il y a exercé tous les métiers, et ce qu'il y a d'extraordinaire chez lui, c'est que, alors que le Turc reste toujours un fonctionnaire aimant sa pipe, son café, aimant son yougourt et son vêtement particulier, alors que le Grec philosophe du XVIII-e siècle, se meut toujours dans un certain monde qu'il n'abandonnera jamais, le Roumain de Transylvanie au moins, ce type spécial qui est le Roumain d'au-delà des Carpathes, a une faculté d'adaptation tout-à fait particulière.

Né donc de parents paysans, ayant vécu jusqu'à un certain moment dans un monde absolument rural, il n'a jamais passé par une école supérieure, ayant une lecture qui se bornait certainement à des livres populaires et à certains écrits religieux, ce paysan, aussitôt qu'il passe les Carpathes et arrive dans cette Valachie des boïars, gagne la possibilité de s'adapter à un autre monde, et à un monde qui change d'un moment à l'autre.

Il a été, pendant quelque temps, gardien de troupeaux dans la steppe et, après, il a été adopté par des nobles, reçu dans leur famille et, ayant fait cet apprentissage, qui l'a transformé en quelques mois, il a trouvé, en la personne d'un jeune homme de la famille régnante à ce moment, d'un petit prince à demi-phanariote, un Ghica, se rendant à Paris à ce moment, un camarade de voyage, qui payait les frais. Il s'est engagé comme courrier, car, à cette époque, on employait volontiers, au cours des voyages, ces courriers, ayant une certaine éducation, se présentant bien dans le public et servant à remplir des fonctions qu'on n'aime jamais à remplir soi-même, mais demandant, en même temps, d'être considérés et traités avec un respect qu'on n'accorde pas habituellement — et c'est bien mauvais— aux serviteurs.

Il s'engage donc comme courrier de ce petit prince Ghica, qui se rendait à Paris. C'était un peu après 1840, c'est-à-dire

à l'époque de Louis-Philippe, et il faut fixer, dès le commencement l'importance de ce fait.

Car, après avoir eu par les voyageurs étrangers un aspect de la France royale, de la France du vieux régime, de celle de Louis XV, après avoir connu, par un voyageur turc, une autre France, sensiblement différente de celle-là, après la France révolutionnaire dans laquelle Coraï et Stamaty trouvaient des motifs d'enthousiasme pour la lutte contre la royauté, l'aristocratie et le clergé, et, en même temps, des motifs de timidité, un peu peureuse, lorsqu'il s'agissait de servir dans les armées de la République ou de prendre part aux souffrances de la société qui les abritait, après la France du Directoire, avec ses citoyennes qui aiment à se présenter à l'ambassadeur ottoman et à recevoir des fleurs et des qualificatifs, après. la France de Napoléon, imposante, sévère, accueillant les Turcs avec une majesté, une certaine raideur qui pouvait leur en imposer, on a maintenant une société calme, très active, d'un caractère bourgeois fixé presque définitivement, tout autre chose que ce qui formait, pour les voyageurs précédents, les motifs d'intérêt pour la France et pour Paris.

C'est au milieu de cette société que s'établit notre Drăguşanu.

Il arrive par Strasbourg, par Nancy, par Châlons, qui lui rappelle Attila, par Epernay, où il n'oublie pas les bons vins et il dit : „Nous devînmes „pipe" (en roumain, devenir „pipe", c'est avoir trop but), „de vin de Champagne, celèbre dans le monde entier, mais presque partout falsifié".

Après avoir goûté du champagne qui n'est pas falsifié il descend à Paris, Mais, comme il désire voir aussi l'Angleterre, il s'y rend aussitôt: il a une grande admiration pour l'Angleterre, et on en verra les motifs. Dès Le Havre, il trouve que l'aspect anglais y est, comme dans toutes les villes du littoral.

Après ses quelques jours de voyage anglais, qui ne nous intéressent pas, Codru revient en France, par Boulogne-sur Mer, dont, dit-il, la notoriété vient de s'accroître par l'aventure de Louis-Napoléon, toute récente. D'abord, il se plaint de ce que, „par haine de l'industrie anglaise", son prince est soumis à une forte taxe pour des couteaux achetés et non déclarés à la douane.

Arrivé dans la capitale de la France, il trouve que passer de

Londres à Paris, c'est „comme si on passait d'un palais à une chaumière". Il n'est guère poli au commencement, mais il se reprendra ensuite, et on verra que ses lettres, après qu'il aura connu la France, ont un autre caractère que cette première dans laquelle il reste tout-à-fait enthousiasmé de la grandeur imposante et froide de l'Angleterre.

Il juge donc que les maisons et les rues sont un peu plus propres à Londres, mais il en donne aussitôt l'explication: parce qu'il y a là-bas beaucoup de fumée, et, comme il y a beaucoup de fumée, il faut laver sans cesse. De plus, à Paris, „on voit, absolument comme chez nous, des meubles défectueux, des vitres cassées, des couteaux ne coupant pas, des portes qui ne ferment pas" — on ne s'en excuse pas même—, et il prétend que, comme en Allemagne, il y ait des personnes qui ne tiennent pas parole.

Il avait pris la diligence Laffitte: „C'est", dit-il, „un char monstrueux, chargé de trente personnes, attelé de seuls cinq chevaux", qui vont au galop. De cette façon, il est transporté à travers la Normandie et la Picardie, et celui qui avait apprécié, à Epernay, le champagne, s'empresse d'apprécier aussi, à Montreuil, le cidre qu'il goûtait pour la première fois.

Arrivé à Paris, il s'installe — et on a ici, par les lettres de Drăguşanu, qui aimait à vivre et savait raconter ce qu'il avait vu, on a l'impression de ce qu'était un ménage parisien, un grand ménage parisien, puisque c'est le ménage d'un prince, à cette époque—, ils s'installe donc Chaussée d'Antin, au coin de la rue de Provence, chez M-me Chavanne. Ils ont cinq chambres au premier, un plafond à divinités grecques du papier peint rouge et or, un parquet, des tapis, des cheminées de marbre, des meubles de mahon, recouverts de velours pompadour, du marbre vénitien sur les guéridons, de grandes glaces à cadre doré, des alcôves à couronne et de lourdes draperies. Les chambres sont éclairées par des „lampes à gaz hydrogène". „C'est le paradis de Mahomet!" Et il s'endort en lisant les „Recueillements poétiques" de Lamartine.

On saisit bien qu'entre les Turcs du XVIII-e siècle, entre les Grecs de l'époque de Coraï et de Stamaty et entre ces Roumains, qui sont beaucoup plus compliqués, il y a une certaine différence.

On ne voit pas Esseïd-Effendi finissant sa journée en lisant les tragédies de Ducis ou les vers lyriques de Lebrun-Pindare.

Le matin, il est réveillé par un valet italien. Il prend, dans la compagnie de quelques amis, du chocolat Marquis, aux tartines de beurre frais et aux croissants pris à la boulangerie viennoise, qui, dit-il, est „la première de Paris".

Il sort et se promène sur le Boulevard. Il achète chez la mendiante aveugle qui „vend depuis dix ans les mêmes dix paquets d'allumettes chimiques allemandes, à dix sous, de quoi attiser son cigare de Havane, pendant que, pour trois sous, la jolie fillette de cinq ans, en haillons, offre les trois petits bouquets toujours flétris que, depuis une semaine, il a payés trois ou quatre fois", par pitié pour la mère veuve, malade, gisant dans la mansarde d'à côté, d'une maison de sept étages.

Puis il visite la „taverne" de Peyronet. Il a l'occasion de voir deux gars qui s'empoignent dans la rue, qui s'égratignent et, aux cris de „Au voleur!", signalent la disparition d'une montre. Le coupable est aussitôt empoigné par un agent secret, vêtu „comme un comte", qui exhibe sa „ceinture bleue".

Autre tableau. Un char funèbre passe: vieux cocher, vieux cheval au pas; derrière le cercueil de la morte, l'homme, un enfant sur les bras, une fillette menée par la main.

Mais voici maintenant le magasin voisin, de M-me Buchet, avec son sourire et ses „anecdotes à propos", vendant des gants paille pour le bal masqué du soir, où Codru compte bien aller le soir même. Les hommes paient le billet vingt francs; les femmes y entrent gratuitement.

Vers midi, notre Roumain part avec Célestine, son ami Jules avec Augustine; un troisième, Thévenin, est retourné chez lui parce qu'il n'a pas trouvé Angeline. Ceux qui sont venus s'en vont au Palais-Royal. Ils déjeuneront chez Véry, où il y a, par groupes de deux ou trois, „des généraux, des lords anglais, des princes russes". On sert des huîtres, dont il donne l'explication. Il lui a fallu une semaine pour s'y habituer.

Au départ, le nouveau Parisien se rend à l'église Saint-Roch, et il y voit la reine Marie-Amélie qui receille pendant le prêche des aumônes sur un plat d'or: „Une dame âgée, de haute taille, pleine de dignité, dont on voit la souffrance dans les

yeux rougis, comme si elle ne faisait que pleurer". C'était le lendemain d'un attentat non réussi contre son mari.

La journée se poursuit. A cinq heures, dîner „dans un café splendide, sur le Boulevard des Italiens". A neuf heures, bal de l'Opéra, avec un orchestre de trois cents soixante musiciens, et voici la description de ce bal de l'Opéra, qui le remplit d'étonnement et d'admiration, vers 1840. Il n'aime pas le cancan, qui est „lascif, obscène, caricatural par-dessus tout". Mais il admire le „galop infernal" du matin : „Au son d'une musique assourdissante, trois mille étourdis sautant en tempête autour de l'orchestre comme des démons cinglés du fouet et mordus par le bitume en ébullition. Les Français seuls sont capables de présenter le Jugement dernier et le Tartare lui-même par manière de distraction. Il vaut bien la peine de venir du bout du monde pour voir cela."

Cette façon de vivre ne durera pas longtemps; il se serait épuisé à vivre ainsi. Heureusement, il a un conflit avec son maître sur les gages. Alors il porte plainte, il y a un procès, maître Varleau plaidant pour Ghica; deux mois de débats qui font voir à l'étranger les juges et les avocats en robe et perruque, L'ambassadeur ottoman, Réchid-Pacha, un des chefs du tanzimat, est là pour accommoder les choses. Par suite de cette intervention, le jeune secrétaire obtient une somme importante: 1.600 francs, de quoi vivre pendant quelque temps. Il fête aussitôt son succès par un dîner de cent francs, et il finit par s'installer au troisième, „en chmin", dit-il lui-même, „vers la mansarde".

Célestine, la Normande, l'a abandonné, mais Thévenin, qui s'est établi à Saint-Denis, ne l'oublie pas, ce bon ami fidèle, dans sa déchéance.

La qualité de Drăguşanu n'est donc plus celle de courrier d'un prince roumain: il est „homme de lettres"' roumain, moldo-valaque,— c'est la première fois que ce type apparaît—, bien que n'ayant jamais rien écrit et rien publié.

Ce sera, cependant, par ses lettres, un des meilleurs écrivains roumains de cette époque. Pendant de longues années, il a été totalement méconnu. L'apparition de son recueil, le *Peregrinul transilvan,* imprimé avec une ortographe latinisante, absurde et depuis longtemps abandonnée, ne l'a pas tiré de l'ob-

scurité. La réédition que j'en ai fait donner dans une forme coutumière, il y a quelques années, l'a presque imposé.

Donc, il est „homme de lettres" roumain; mais, pour vivre, il cherche une place. Il s'adresse à une agence qu'il paie cent francs. Il s'habille avec ses vêtements de cérémonie et se fait transporter en voiture. Il s'offre comme „secrétaire-courrier-précepteur et maître de langues". Différentes personnes voudraient l'engager, et il ne donne les noms. Le marquis de Tallard lui demande s'il connaît l'espagnol: il ne le connaît pas et n'a pas l'intention de l'apprendre. Un Anglais du Bois de Boulogne, qui est en train de partir pour la Syrie et pour l'Egypte, trouve notre homme de santé trop délicate pour un si long voyage. Un savant de la rue Saint-Jacques lui demande de ne sortir qu'un dimanche sur deux, ce qui n'était pas dans ses moyens après la vie qu'il avait menée.

Monsieur Omus, de la barrière de Clichy; a un fils à élever: seulement, ce nouveau maître qui s'offre demande des services que l'„homme de lettres" trouve au-dessous de sa dignité. Il découvre alors une dame veuve, qui veut un courrier pour la Suisse et l'Allemagne et lui offre de riches émoluments. On dirait que, cette fois, il se fixe. Eh bien!, non. Le lendemain, elle se dédit, en lui envoyant dans une jolie lettre parfumée, dix napoléons d'or, qu'il refuse.

Mais ce qui le sauve, c'est la rencontre, dans l'escalier, de M-lle Pauline, âgée de seize ans et habitant la mansarde. Il s'y installe aussitôt, faisant „ménage de déjeuner". Pour le dîner, il s'adresse à un restaurant à un franc, qui offre, sur une vaisselle en argent, la soupe, du boeuf, du rôti, des légumes et un carafon de vin, sans compter, le dimanche et le jeudi, du poisson et des pâtisseries. Pour le soir, du pain et du fromage, une saucisse plate et un beau livre ouvert au lit suffiront.

Mais ce qui rend supportable tout cela, c'est sa bienfaitrice, qui ne fait que babiller, chanter et qui, bien qu'amoureuse d'ùn blondin qui est imprimeur et qui finira pas l'épouser, le console en lui brodant des pantoufles.

Comme ils ne peuvent pas rester ensemble trop longtemps, elle lui trouve un emploi au moment où il n'avait que trois louis d'or en poche, à savoir chez „M-me Blum-Babejac, propriétaire de la bibliothèque de lecture de la rue Saint-Lazare, No. 82",

envers laquelle il s'engagera aussitôt. C'est une vieille dame à passé littéraire, qui a fonctionné comme institutrice et qui a eu déjà comme bibliothécaires un Italien et un Espagnol. Elle s'en tient donc à la race à laquelle il appartient. Le bibliothécaire aura chez elle cent francs par mois et le déjeuner. En outre, la dame sera pour lui une vraie mère. Il accepte, et il offre à Pauline un parasol, qui la fait chanter et danser toute la journée jusqu'au soir, quand il la conduit au théâtre.

Le „pèlerin transylvain'' restera chez M-me Blum-Babejac comme gérant. L'établissement est très important: 24.000 francs, 4.000 volumes, mille abonnés jusque dans la province, et même pour les journaux, qui sont portés par trois garçons de service.

Après quelques mois cependant, l'envie de partir prend notre gérant. Il résiste même à l'offre d'un accroissement de salaire. La dame le congédie en lui disant, et elle avait bien raison, que „pierre qui roule n'amasse mousse''.

Comme Pauline est déjà en train de se marier à son imprimeur blondin, il prend ses 500 francs d'économies et 100 louis qui lui ont été donnés par l'ambassadeur de Turquie et, en employant la même diligence Laffite, s'en va à Châlons-sur-Saône, d'où il prend le bateau pour Lyon. Puis il descend sur Avignon, où il rencontre un Transylvain magyar qui déblatère contre la cuisine française devant le préfet de Vaucluse, qui en est bientôt offusqué.

Il voit Marseille, où il chante, le dimanche, dans la chapelle des Grecs, et s'arrête à Nice, où il rencontre l'ancien consul de France à Bucarest, marquis de Châteaugiron, un Français de la même ville, qui s'appelle Costa, et un Saxon de Transylvanie, Il cueille des oranges dans les jardins et résiste aux prêches calvinistes du missionnaire genevois Jag, avant de s'embarquer pour l'Ile d'Elbe, parce qu'il veut voir la place d'exil de Napoléon et puis Naples.

Mais le voici qui change ensuite de projets.

Engagé comme courrier pour Pétersbourg, il passe par Genève, où on lui donne, grâce au chancelier de France, un autre passeport. Puis il rentre en France par Gap. Il admire Grenoble pour revenir à Chambéry.

Et voici qu'en Russie une autre situation de voyageur s'offre bientôt à cet homme avide d'horizons. Il trouve un prince russe,

Anatole, qui n'est pas Démidoff, ou qui est Demidoff, mais on lui a changé le nom de famille; c'est le prince Anatole B...

Avec ce maître aimable, il revient par Berlin vers la France, en mai 1843. On descend au Château de Madrid, habité par un parent de ce prince, Louis de Wittgenstein, pour se loger ensuite dans une maison partagée avec le prince Lobanof-Rotovski.

Avec un Anglais, le Roumain s'en va à Strasbourg, où il admire l'horloge, et passe à Bâle. Il visite la Suisse et, à travers la France, se rend de nouveau en Angleterre. Au Havre, il assiste à l'entrée du prince de Joinville et du duc d'Aumale, aux festivités qui attirent des Anglais sur leurs yachts.

Un dernier séjour en France en 1844. Il y trouve un Russe, Uxküll, qui est gendre du boïar valaque Furtună, et qui parle bien le roumain. Il prend part à des chasses à courre organisées à Rambouillet avec 500 chiens.

Or, être venu comme paysan de Transylvanie, comme courrier du prince Ghica, avoir mené la vie d'un grand seigneur, puis avoir partagé la mansarde de M-lle Pauline et être entré au service de M-me Blum-Babejac et finir par prendre part à des chasses à courre à Rambouillet avec 500 chiens, c'est, sans doute, quelque chose de tout-à-fait extraordinaire. Il faut un corps et une âme toute spéciale pour changer, d'une façon aussi inattendue, d'occupations.

Voici maintenant ses opinions, qui sont assez remarquables, sur la France où il a passé, en tout, presque deux ans.

Paris, dit-il „ce n'est pas Paris, c'est le paradis", c'est „la cité des cités". „J'avais oublié que Paris aussi est une des cloaques de l'humanité, dans laquelle les classes sociales présentent la misère et la dégradation de notre espèce, en même temps que le luxe raffiné et la pompe superbe au plus haut degré. Seulement tout cela mêlé, confondu, de sorte que, à première vue, on n'est pas en état de faire ni distinction, ni comparaison. Seulement après avoir passé quelque temps dans la Babylone nouvelle, quand on a commencé à juger et à apprécier ce qui est vraiement grand et que les sens se sont émoussés sur les insuffisances qu'on trouve partout, à chaque pas, seulement alors, tout à coup, surgit la majesté de Paris."

Et, plus loin:

„En ce qui concerne les moeurs et les modes, Paris est l'âme de l'Europe, et c'est dire encore trop peu. Toutes les villes que j'ai vues jusqu'ici lui ressemblent plus ou moins, mais on voit bien qu'ici est le modèle inimitable, original, nulle part reproduit avec tant de perfection".

Enfin, „il faut reconnaître que pas un peuple au monde n'a une capitale telle que Paris, car Paris reflète le pays entier et, de l'autre côté, Paris se reflète dans le moindre village".

Il s'arrête sur les curiosités de la ville, n'oubliant pas de dire qu'il y avait, à cette époque, 80.000 Allemands, dont, évidemment, il faut déduire un zéro.

Il parle des „miracles continuels" de la ville: les Champs-Elysées, la Place de la Concorde, „une des plus coquettes du monde, mais cependant aussi la plus imposante", l'Obélisque, „la plus belle chose que j'eusse jamais vue", le „magnifique palais du Roi de Rome", les Invalides, le Palais-Bourbon, la Madeleine, les Tuileries, „la plus belle résidence royale de l'Europe", la Place du Carrousel, le Louvre, Saint-Germain l'Auxerrois et il ajoute: „Regardez, autant que porte la vue, sur les deux berges de la Seine, et dites si quelque part au monde on pourrait trouver tant de constructions magnifiques et aussi solides... Tout curieux peut en revenir chez lui convaincu que, dans tout le monde ancien et nouveau, il n'y a eu cette grandeur. Et, cependant, ce n'est qu'une petite partie de Paris, mais celle qui est inimitable."

Il déplore, ce qui est aussi très intéressant, l'état où se trouvait, à ce moment, Notre-Dame, avant l'oeuvre, très discutable, de Viollet-le-Duc. Il découvre, prenant un „coucou", Saint Denis et visite les tombeaux des rois. Il va à Versailles voir le jet des eaux; seulement il ressent une certaine indignation en voyant que tout est consacré, là-bas, au culte de Louis XIV divinisé. Puisque, au fond, il est resté le paysan, comme on le verra par certaines paroles consacrées à sa région d'origine, au coin de montagnes d'où il vient.

Il assiste à des cérémonies officielles, aux parades des troupes et de la Garde Nationale: „Je n'ai pas encore vu tant de généraux, tant de rangs militaires, et d'armée de toute espèce".

Il voit le char commémoratif des journées de juillet, „gigantesque, tout doré et recouvert de splendides tapis, traîné le long

4*

des boulevards par seize chevaux blancs, vêtus de velours et ornés de plumes blanches d'autruche". Il assiste à une „illumination magique", à un magnifique feu d'artifice sur la Seine: un million de provinciaux et d'étrangers y assistent aussi.

Il est un des spectateurs à la translation des cendres de Napoléon. Voici dit-il, le char funèbre, tiré par seize chevaux et suivi par les voitures impériales, par le cheval de guerre, portant le harnachement du héros, le roi et les princes précédant la foule énorme. „Plus que tout autre chose ce qui m'a surpris, ç'a a été les pleurs et l'enthousiasme de la population, qui pendant toute la journée, sur un trajet d'une mille, s'écrasait, ne cessant de crier „Vive l'Empereur", — et il y avait vingt ans qu'il était mort!"

Chaque cinq minutes, une centaine d'individus y étaient admis, et, comme on demande des habits de cérémonie à ceux qui se pressent, l'étranger entend des murmures: „Mais, Monsieur, quand je payons l'impôt, pourquoi que le percepteur du roi ne renvoie-t-il pas les gens en guenilles? Je voulons, sacré dieu, voir l'Empereur."

Et un ouvrier trouve le moyen de passer à tout venant ce qui ressemble vaguement, dans ses vêtements, à un habit noir.

On trouve aussi des scènes de moeurs aux Champs-Elysées, avec ses „pavillons, kiosque, fontaines, édifices de parade, puis des boîtes de paillasses, arlequins, polichinelles et autres facteurs de la fête". Il y a „les productions populaires des combats maures, les régates ou jeux nautiques sur la Seine".

Quant au caractère de la nation, on voit bien que le paysan de Transylvanie connaissait non seulement l'homme individuel, mais ce qui forme le caractère des classes. Si les Anglais sont „les vrais Romains, les Français, avec leur inconstance frivole, avec leur tendance convulsive vers la révolution, avec leur luxe plein de goût ressemblent plutôt aux Grecs". Mais, tout de même, „la France et le peuple français sont tels que l'étranger, pourvu qu'il vienne et passe le moindre de temps chez eux, se sent chez lui, bien entendu s'il n'a pas à combattre la misère". Pendant deux ans, lui-même en est arrivé à ne pouvoir penser qu'en français. „On voit bien que le Français est du même sang que nous. Il n'est que bonté et jovialité. Si vous lui parlez sa langue de n'importe quelle façon, il ne se moque pas, mais vous redresse avec beaucoup de

douceur et de délicatesse, pour ne pas blesser le moins du monde votre sentiment. 'Il s'intéresse à vous, vous interroge aussitôt sur les institutions de votre patrie" et reconnaît qu'il peut y avoir une liberté moins formelle que la sienne.

Quand, lui, il parlait des souffrances des pays roumains, confondus parfois avec Boucara, à cause de la capitale, on lui répondait que les Français seuls pensent à délivrer du joug toutes les nations qui le portent. C'est, croit-il, du courage et un peu de fanfaronade, de l'emphase même, quand on ignore la situation réelle des pays qu'on veut délivrer. Sans une certaine frivolité, ces gens domineraient le monde entier, comme les Romains. C'est, en un mot, la seule nation qu'on puisse prendre pour modèle, et c'est d'elle que le monde entier peut attendre sa délivrance.

Il déplore seulement que la race ne puisse se développer assez, par suite du déficit des naissances. „Le paysan français, amoureux de son lopin de terre, craint de ne pas avoir de quoi doter une progéniture copieuse avec un lambeau de patrie, car la patrie du laboureur, c'est son champ à lui." Il ne peut pas s'expatrier comme l'Allemand. Et l'auteur préférait que les Français, qui, du reste, président avec dignité la race latine, commencent par coloniser les pays roumains déserts, sans parler de ce que leur réservent d'autres continents.

En cherchant une caractéristique de la race française, il fait une distinction entre les paysans et les ouvriers, qu'il confesse préférer: „Les Français sont admirables, mais surtout les prolétaires de la ville, tout aussi inventifs, que, jadis, la plèbe à Rome. Ayant le „panem et circenses", *ils supportent abondamment les plus lourds fardeaux, et le régime français s'entend à merveille à combler leur soif de festivités coûteuses de* leur propre bourse". Ils diffèrent bien des paysans, „qui ont sur leur figure empreints le souci et la dureté inséparables pour toute cette classe de la société. La vertu et la parfaite moralité rencontrent leur idéal seulement dans la classe inférieure des citadins, qui vraiment vit du pain que lui donne le Père qui est aux cieux, bénissant ses mains, sans cesse agitées pour la prière, comme le dit Notre Sauveur Jésus. L'aristocrate et le riche se vautrent dans la débauche, et le paysan est miné

par l'avarice et l'envie de tous côtés, vices qui rongent les fondements de la société".

Il admire les soldats, la „fierté nationale" qu'ils personnifient. „Bien que les Français soient fiers de leur nation, ils n'ont garde de mépriser les autres. Comme une nation vraiment grande, ils ont un caractère absolument philanthropique (sic) et généreux. C'est pourquoi ils sont aimés par les nations faibles, mais, non sans raison, enviés par les nations fortes, comme, par exemple, les Anglais".

Il parle longuement du „sentiment de la dignité nationale", qui „a pénétré si profondement dans le Français que tout individu en est, pour ainsi dire, ennivré. La bouche du Français se remplit lorsqu'il prononce le nom de sa patrie et de sa nation. Mais il en a tout le droit, car, s'il me faudrait renaître au monde, j'implorerai le Ciel de renaître, moi aussi, Français. L'Angleterre est libre depuis quelques siècles, mais elle n'a pas été capable de communiquer le bien de la liberté. La France est libre à peine depuis un demi-siècle, mais elle l'a fait pour l'humanité entière et non pas pour elle seule. Où est la nation qui puisse exercer l'influence du Français?... Le Français est une nation extraordinaire aussi par ce fait que, à côté de la plus haute politesse et des moeurs les plus raffinées, à côté du suprême degré de luxe, il a conservé le courage guerrier, propre seulement aux peuples barbares et féroces...

„J'ai deux tableaux dont l'un représente les hommes célèbres du monde entier et l'autre les monuments principaux de tout l'univers; l'un et l'autre sont composés pour une moitié des Français et de leurs monuments apothéosés. Il n'y a qu'une nation au monde qui réclame et mérite notre estime et notre gratitude. C'est la nation française, qui depuis un demi-siècle verse son sang et vide sa bourse pour l'humanité seule et qui, quand l'heure viendra, ne les épargnera pas ni pour nous et pour notre délivrance parce que la Providence l'a destinée à ses sacrifier aux intérêts universels".

Quant à la langue, c'est la plus „limbută", „languée" de toutes: „Sur les sujets les plus puérils, on peut s'exprimer avec grâce, avec douceur, exactitude et poids, comme si on traitait du sort des nations. Elle n'a pas de jurons", — sauf

quelques-uns, dans lesquels il est un peu question de Dieu. „On impute, en général, à la langue française qu'elle est pauvre, mais ce n'est pas juste, car tout le monde emploie des milliers de termes français, Les Français, au contraire, ont infiniment peu de termes pris à d'autres langues, car le génie de la langue française ne tolère pas l'adoption à la légère. Et puis, quand, dans une langue, on peut exprimer tout ce qu'on veut, et même avec une rare élégance, elle est, naturellement, assez riche." Il cite la boutade que c'est „une mendiante qui fait l'aumône à tout le monde".

En fait de religion, il n'est pas de l'avis de Coraï. Il insiste sur ce fait qu'on est revenu des erreurs de la Révolution, et qu'on est religieux. Sans „bigotisme", on observe les coutumes de l'Église. „Je ne crois pas qu'une autre nation puisse avoir un clergé plus intelligent et plus cultivé que les Français."

Pour l'administration, il a une observation très intéressante. On parle de décentralisation. Or, „une France décentralisée ne peut pas exister et même, existant, ne serait pas ce qu'elle est, et sourtout ce que beacoup de nations attendent qu'elle soit pendant longtemps".

Il s'occupe aussi de la production et critique le système prohibitif, recommandant aux Français de s'en tenir à leurs fabrications nationales, inimitables: „châles de Lyon, gobelins, draps, toiles et surtout soieries".

En ce qui concerne les femmes, il ne les apprécie pas de la même manière que les Turcs et le Grecs qui l'ont précédé. Au contraire, il leur trouve avant tout, et il a bien raison, de l'énergie, cette forte énergie qui soutient, en grande partie, la France et que les étrangers de passage n'aperçoivent pas ou, au moins, dans les quartiers qu'ils fréquentent. „Malgré la délicatesse du sexe, elles sont plus masculines, je veux dire: plus considérées qu'ailleurs, car dans tous les locaux publics, magasins, restaurants, cafés et autres établissements, ce sont les dames qui tiennent les registres de comptabilité, et non, comme ailleurs, les hommes, et ces dames sont si jolies, si gracieuses... Elles sont si printanières de bouche qu'on donnerait avec plaisir tout son argent pour des bagatelles. Elles vous charment par leur politesse, n'hésitant pas à vous entretenir toute une heure quand

vous achetez une cravate ou une paire de gants. De cette façon, les affaires du commerce et de l'industrie avancent fort. Mais les hommes n'y perdent rien, car les Françaises ont du caractère et savent en imposer à force de dignité."

Mais il ne faudrait pas croire que l'homme qui est si charmé par cette grandeur de la France oubliait son propre pays. Non, ce pays, il ne l'a pas oublié, et il y a une page de toute beauté, dans laquelle il se remémore, à chaque moment, le village qu'il a quitté. Au milieu de Paris, sous cette profonde influence que l'énorme ville exerce sur lui, au milieu de tout ce charme contre lequel il n'entend pas se défendre, en pleine Chaussée d'Antin, il se rappelle „sa chaumière, la fontaine de Dan où, avec Gâcu du Parrain et son ami, il faisait paître les moutons"; le „séjour estival au Vârteje, où il surveillait les porcs qui se repaissent du fruit du hêtre" et où „il cherchait la bufflesse perdue dans les bouleaux, après avoir reçu une correction de feue sa mère", la vieille aveugle Comişoaia dans son village, la danse à la Blacuţă. Il se rapelle son oncle, le paysan, à qui le vieux protopope recommandait de rehausser le toit qu'il cognait de sa tête et qui s'empresse de dire qu'il a, lui, l'habitude de courber la tête en entrant dans une maison, qui est faite par „des hommes plus dignes que nous". „Cette parole-là vaut plus que toute la maison", conclut le prêtre. Les Petites Affiches mêmes lui rappellent le marché à serviteurs de „Sainte-Parascève" à Bucarest.

Or, réunir toutes ces choses-là: savoir vivre; pouvoir respecter en même temps ceux au milieu desquels on vit; se soumettre à un charme, mais ne pas abdiquer sa faculté d'analyse; se laisser transformer par un milieu supérieur sans oublier nullement les sources profondes, essentielles de son être; réunir l'habitude de la langue française avec ces petits mots murmurés discrètement lorsqu'il s'agit de son origine et de son pays, c'est, je crois, l'ensemble qui caractérise cette âme si simple d'apparences et si complexe, au fond, qui est l'âme roumaine.

IV.

Deux étudiants et un homme politique roumain à Paris.

I.

Voici maintenant quelqu'un qui a été envoyé en France, sous certaines conditions, mais pas à Paris, pour des études. Mais pas des études élémentaires, car il venait de les faire dans sa Moldavie, à Jassy, dans un pensionnat assez fréquenté, où la plupart des fils de boïars, des rejetons de l'aristocratie, suivaient, pendant quelques années, des cours élémentaire, assez sérieux, et, après avoir travaillé dans un pensionnat conduit par trois personnages qui ont joué un certain rôle dans le développement de l'enseignement roumain, Cuénim, qui en était le directeur, Chefneuf et Bagarre [1], ce Roumain s'est dirigé vers la France où il a passé assez longtemps pour y gagner sa première éducation supérieure.

C'est un personnage d'une haute importance, un des facteurs de la Roumanie moderne, une personnalité tout-à-fait hors ligne: Michel Kogălniceanu, de Kogalnitchan dans ses ouvrages de jeunesse publiés pour l'étranger. Dès son retour dans le pays, il a été non seulement un des promoteurs d'une nouvelle littérature, à caractère réformateur, presque révolutionnaire, s'adressant à toutes les sources d'inspiration possible, jusqu'aux anciennes chroniques et aux coutumes du peuple, dans le but de trouver dans la connaissance approfondie de toutes les branches de la vie nationale une impulsion pour sa pensée et pour son activité, mais, en même temps, un des acteurs décisifs de la nouvelle époque dans le développement politique et social

[1] La famille du second est restée dans le pays; il y a quelque temps, la femme d'un des descendants de Chefneux est morte.

des Roumains. Sans pouvoir, au commencement, avoir un rôle assez important, sous un régime qui n'était pas ouvert à toutes les intelligences et à toutes les bonnes volontés, à des énergies aussi fortes que celle de Michel Kogălniceanu, il a influencé toute une génération. Et, au moment où cette génération a réussi à exercer une profonde influence sur la vie du pays, — elle est arrivée au pouvoir même, après l'union des Principautés —, elle a été conduite par celui qui lui a donné les directives principales dès sa jeunesse. L'homme qui désirait, presque enfant, lors de son séjour en France, voir le moment heureux de l'union des Principautés et leur indépendance, a été celui qui a présidé de fait à cette oeuvre d'union; nourri d'idées modernes, d'égalité politique et de justice sociale, il a eu aussi le suprême bonheur de pouvoir inaugurer la nouvelle époque dans la vie du paysan roumain, et il a aidé essentiellement à lui accorder la terre, dans la première distribution, à l'époque du prince Couza. Plus tard, en 1877, pendant la guerre pour l'Indépendance, ministre des Affaires Etrangères, il a représenté avec une énergie et une dignité inégalable les intérêts du pays, et, lorsque la Russie a entendu remercier les Roumains pour le concours apporté sous Plevna par le second rapt des districts méridionaux de la Bessarabie, il est allé à Berlin, à côté de Jean Bratiano, pour défendre la cause de son pays.

Or, comme c'est une personnalité absolument remarquable, qui dépasse tout ce qui, dans la vie culturale et politique du pays, se manifeste à cette époque, on comprend donc bien quel intérêt peuvent avoir les renseignements qu'il donne sur son séjour en France.

Ils sont contenus dans sa correspondance, qui a été publiée il y a quelques années et qui est accessible même à un public français. Kogălniceanu écrivait en roumain à son père, mais en français à ses sœurs; la partie la plus importante de cette correspondance est donc en français. En français du pensionnat de Cuénim, Chefneux et Bagarre, un peu revu à Lunéville, mais un assez bon français.

Disons, au commencement, que ce voyage en Occident a été un peu difficile. Il faut tenir compte du fait qu'à ce moment,

vers 1835, il pouvait être considéré, par les représentants du passé, par les hommes du vieux régime, par ceux qui gravitaient autour du consulat de Russie, qui signifiait ce passé, comme quelque chose d'un peu dangereux pour l'âme d'un jeune homme. Car aller voir la France et, surtout, Paris, c'était mettre en danger une conscience politique formée sous une direction très sévère, et adopter des idées qui formaient la base de la pensée politique occidentale, c'était quelque chose de très peu recommandable pour un jeune Moldave.

Mais, lui, il voulait absolument (et il y avait des personnes qui le soutenaient dans ce désir), il voulait absolument aller en Occident. Alors, le prince régnant, homme d'une grande intelligence et d'une énergie qui surpassait même son intelligence, un régénérateur matériel du pays, Michel Stourdza, a consenti à son départ — même dans la compagnie de ses propres fils: Grégoire, qui a joué plus tard un rôle dans la guerre de Crimée, sympathisant avec les Turcs et lié, par tous les intérêts de sa maison, à la cause ottomane (il était général de di-sion sous les murs de Sébastopol), et Démètre, établi plus tard à Dieppe et devenu presque totalement francisé. Il y avait aussi un jeune Vogoridès, parent du prince, appartenant à la noblesse phanariote et destiné à être lieutenant de prince, caïmacam, à l'époque de l'Union. Ils venaient sous la conduite de l'abbé Lhommé. Le pauvre ecclésiastique, jadis précepteur de Michel Stourdza, était donc la personne qui devait garantir, pour l'activité future de Michel Kogălniceanu, le respect de la tradition, l'observation stricte des instructions qu'on lui avait données à Jassy, l'aversion envers les institutions libres de l'Occident, la décision de ne rien laisser perdre des enseignements qu'on lui avait donnés dans son collège moldave. Notre jeune homme était presque prisonnier du bon abbé, qui avait toutes les qualités du monde, sauf l'énergie, et, si Lhommé l'avait eue, il est bien certain que Kogălniceanu n'aurait pas écrit les lettres que nous avons de lui. Car il a échappé aussitôt à l'autorité de son précepteur et a rénové son âme sans encourir aucun des châtiments qui lui étaient réservés pour le cas où il serait devenu, en France, beaucoup moins sage qu'au moment de son départ de Moldavie.

Voyageurs. 5

S'il vient en France, on lui indique une place où l'enseignement n'a rien des dangers qu'on peut trouver dans la capitale elle même: Lunéville, en Lorraine.

Les premières lettres nous montrent non-seulement l'intérêt que l'adolescent prend aux choses vues en chemin, mais, en même temps, l'exactitude avec laquelle il remplit son devoir envers son père, qui lui demandait de dire, à chaque moment, ce qu'il a vu, de lui donner une idée des choses nouvelles qu'il rencontre sur son chemin.

Deux mots sur ce père, un vieux boïar très intéressant, qui n'a jamais abandonné sa coiffure orientale, son large vêtement à la turque et ses babouches de cuir jaune, bien différent du fils avec lequel il eut très peu de contact intellectuel. Vistier, trésorier de Moldavie à cette époque, il voulait, avant tout, à côté de l'interdiction des idées révolutionnaires, qu'on ne lui demande pas de l'argent.

Se dirigeant sur Lunéville, Michel décrit d'abord Strasbourg et Nancy. La première, ville de 15.000 habitants: „rues étroites, beaux édifices". Cathédrale supérieure à Saint-Étienne de Vienne. Célèbre horloge des douze Apôtres. Église protestante, avec le tombeau de Maurice de Saxe; valeur artistique du même tombeau.

Voici ce qu'il dit dans son premier rapport filial, et le vieux boïar, avec son kalpak, son vêtement oriental et ses babouches, assis près de son foyer moldave, peut être satisfait de ce que son fils ne voyage pas sans apporter au trésor de connaissances de son père des éléments nouveaux.

Le fils arrive à Nancy. Il en doit la statistique: 10.000 habitants: „Une des plus belles villes de la France." Larges rues droites, maisons de cinq étages, belles places et promenades. Bibliothèque, Académies, Musée, salle de spectacles...

Arrivé à Lunéville, puisqu'il doit y rester d'après la décision de son père, pendant de longues années, la description de la ville doit être beaucoup plus abondante. Or, voici la façon dont il parle de cette bonne ville lorraine, sur laquelle flottait encore le souvenir du vieux roi Stanislas, ville très monarchique de traditions, très bien réglée: „Cette ville est jolie, très bien située et saine; l'air y est pur, et on entend rarement parler de maladies." „Elle est arrosée de deux gran-

des rivières, dont l'une, appelée la Meurthe, a donné son nom au département." Et il n'oubliera pas de dire, plus tard, qu'il passe la Meurthe à la nage, ce qui n'inquiétait pas le vieux boïar, qui connaissait les facultés sportives de son fils. „Elle est assez grande et compte jusqu'à 15.000 âmes. Nous habitons dans la partie la plus belle, car, faisant un pas, nous pouvons être ou bien au centre, ou bien à la campagne. A Lunéville, il y a maintenant trois compagnies de dragons. C'est une très belle armée, vêtue de rouge, sauf l'habit, qui est comme celui des uhlans russes, mais la couleur du drap est celle des soldats moldaves. Sur la tête, ils ont un casque de métal jaune brillant, et une queue de cheval en descend."

Il ajoute: „Lunéville a une belle église, un grand palais, de la forme de celui de Versailles", — qu'il n'a pas vu et qu'il n'allait pas voir avant de longues années—; „il a été bâti par Stanislas, roi de Pologne, chassé de sa patrie."

Le voilà donc installé à Lunéville. Il y commence ses études. Il n'est pas fort en latin. Pendant de longues années, ç'a été son désespoir. Mais, en fait de français, il avait toute la préparation nécessaire, et il n'oublie pas de mentionner, avec ses connaissances, les maîtres qu'il avait eus à Jassy. „Je suis dans la troisième classe, à cause du latin, car, quant à la langue française, j'aurais pu être en rhétorique, grâce aux soins et à la bonté de M. Cuénim".

Il assure qu'il apprend non seulement le latin, mais aussi l'allemand. Il demande, avec une certaine appréhension, s'il est absolument nécessaire qu'il étudie le grec. Et la question est assez intéressante, étant donné que les pays roumains, à cette époque, participaient à un enseignement du grec ancien qui était très solide; on peut voir par ceci combien profond avait été le changement qui s'était passé dans les dernières années. Car on peut se demander comment quelqu'un qui venait de Moldavie, qui pouvait bien ignorer le français ou le connaître d'une façon imparfaite, comment devait-il se renseigner auprès de son père sur la nécessité, qui paraît lui être assez désagréable, d'apprendre le grec ancien. Or, il est bien certain que, ce grec ancien, il ne le connaissait pas encore, comme il ne savait pas l'allemand.

Il arrive cependant, malgré cette préparation, sur certains

points insuffisante, à gagner des prix, et il n'oublie pas de les noter pour son père. Il a recueilli, dit-il, „un témoignage de satisfaction". On lui donne un prix d'allemand, un „accessit". Il prend aussi des leçons de musique. Il s'intéresse même au dessin et, avec l'optimisme de ces jeunes années, il espère être un „parfait artiste" et payer son père en faisant son portrait (portrait qui existe, mais, heureusement, d'une autre main).

Il désirait bien, et il le dit dès le commencement, faire son droit, et le faire à Paris. Or, Paris, c'est la ville défendue, et voici la grande tragédie dans l'âme de ce jeune Moldave d'environ vingt ans. Alors, il se morfond un peu. „J'étudie et je ne connais personne", soupire-t-il.

Comme il était sous-officier de la milice moldave, il avait apporté son uniforme. Mais il n'avait pas l'occasion de le porter, on le pense bien; il ne pouvait pas aller au Collège royal en portant son bel uniforme. Il annonce donc que son sabre se repose dans un garde-meubles. Il porte des habits bourgeois, mais, cependant, il désirerait se faire faire un nouvel uniforme, d'officier parce que, pendant son absence, le prince l'avait promu.

En fait de distractions, il y a bien un théâtre à Lunéville, „mais nous n'y allons pas, parce que M. l'abbé n'a reçu aucun ordre là-dessus". Plus tard, on lui accorde cette permission, qu'il souhaitait depuis longtemps, mais le théâtre était fermé; ainsi, il n'a pas eu de chance sous le rapport des spectacles.

Il est vrai que, ici, on donne beaucoup de soirées, „mais nous n'y allons pas, parce qu'on ne nous le permet pas."

Le collégien attend avec impatience le mois d'avril et les acteurs de Nancy, qu'il espère visiter pour les fêtes de Pâques, par une permission spéciale. Ces artistes arriveront, et il aura le courage de déclarer que les artistes de Jassy, la capitale moldave (qui étaient, en partie, des Français), sont meilleurs que ceux de Nancy. Il osera les siffler.

A son arrivée, écrit-il encore, après ce chapitre des spectacles, le duc de Nemours était parti de Lunéville, et c'est bien dommage, parce que l'abbé Lhommé avait l'intention de présenter son jeune élève au fils du roi Louis-Philippe. On attend les dragons et un autre prince français.

On parle à l'étranger du chemin de fer, et il attend l'introduc-

tion de ce moyen de transport pour pouvoir arriver jusqu'au soir à Paris. Il glisse toujours ce mot de „Paris" pour voir si le père ne bronche pas. Or, le Vistier Elie est absolument inébranlable: rester à Lunéville, ne risquer aucun voyage du côté de Paris; l'âme est en danger.

Michel avait passé déjà en grande rhétorique, malgré sa quasi-ignorance du latin; il demandait à être retenu après le départ des princes moldaves au Collège, où il attendait maintenant cinq prix, entre autres le second prix de peinture, sur trente qui étudient depuis dix ans, mais il n'arrivait pas à obtenir ce qu'il désirait avant tout. Pour son droit, dit-il, il lui faudrait encore deux ans de rhétorique, logique et philosophie, mais il voudrait venir à Paris avec Alexandri père, qui compte y amener son second fils. Voici donc Alexandri père qui prend son fils et qui s'y rend: ce serait une occasion de faire la même chose. Il n'oubliera pas de dire, une autre fois, qu'il y a un jeune Răşcanu, qui se distingue à Paris et dont il pourrait bien être le compagnon et le collègue [1]. Car Paris, dit-il, c'est la „merveille du monde".

S'il pouvait la voir, une fois, cette „merveille"! De temps en temps, il y a, pour lui donner une consolation, des amis ou des connaissances qui passent par Lunéville. Des artistes français, destinés à jouer à Jassy, y font un court séjour. Le jeune homme voit venir Lincourt, qui était aussi un professeur de français; Mimaut, l'ancien consul de France à Jassy; Foureaux, artiste qui amène six acteurs et six actrices: „dont deux assez jolies". Mais c'est dans la lettre adressée à ses soeurs et pas dans une de celles qui étaient destinées au vieux boïar.

Sa principale distraction est cependant autre. Il est bien enchanté de pouvoir circuler par les rues de Lunéville. „Je puis me nommer le fils du Grand Mogol, sans que quelqu'un me conteste ce titre." Nous avons vu qu'il peut aller au théâtre et même y siffler, permission qu'il s'accorde, on le pense bien, d'une très large façon.

Mais, surtout, il s'achète des livres, et voilà la partie la

---

[1] Décembre 1837: „Permettez-moi de vivre comme le fait à Paris le fils de Costachi Răşcanu".

plus intéressante de ce séjour de Lunéville. Beaucoup de livres, dont il veut se former une „grande bibliothèque". En quelques mois, il a déjà trois cents volumes, puis cinq cents. Et, si on pense que le père Kogălniceanu n'a jamais été généreux, ni à l'égard de son fils, ni à l'égard de n'importe quelle autre créature au monde, on peut se rendre compte de ce que signifiait cet accroissement si notable, en quelques semaines, de sa bibliothèque, Et, si l'on veut savoir ce qu'il achetait pour lui et surtout pour ses soeurs, parce que, avant de revenir en Moldavie, il avait chargé tout un bateau de choses qu'il envoyait pour la distraction de ces demoiselles, voici la liste: *Lettres à Sophie, Lettres à Émilie,* sur la mythologie, Oeuvres de Xavier de Maistre; un dictionnaire, un „livre de fleurs", *Les Grâces de l'enfance, Les Cris de Paris, Le Nouvel Alphabet militaire* (qui était pour son frère). Il recherche les pièces jouées à Jassy. Il recommande à une de ses soeurs: *Le Musée des familles ou Lectures du soir, le Voyage autour du monde,* de d'Urville. Il achète le *Magasin Pittoresque,* le *Magasin Universel* et *l'Annuaire des Enfants.* Il est enchanté de trouver une notice sur son propre voyage dans la *Gazette de France.* En fait de journaux, il lit *le National, Les Débats, Le Journal des Villes et des Campagnes, L'Estafette, La Caricature, Le Voleur, Le Mercure de France, La Revue Maritime, La Revue des Deux-Mondes, La Revue de Paris, Le Protée.* Il s'intéresse même, pour ses soeurs, au *Journal de Modes* et à „d'autres petits journaux".

En fait de choses plus sérieuses, — parce qu'il dit jusqu'ici: „je n'ai choisi que des livres amusants",—il s'intéresse à une publication qui paraissait à ce moment en fascicules: *l'Histoire du Progrès des Sciences Naturelles* (80 vol., au prix de 60 ducats). Plus tard il ajoutera *La France dramatique* 80 comédies et vaudevilles), les *Lettres de Dumoustier,* les Oeuvres de M-me Guizot, *Gil Blas* et certains volumes de Walter Scott, *Les Mille et une Nuits.* Il veut compléter un ouvrage de M-me de Genlis. Il enverra, dit-il, au départ, ses livres sur le Danube. „Alors, vous aurez à lire un siècle entier."

Et, alors, puisqu'il paraît que tout cela ne suffit pas encore, il mentionne, dans une autre lettre: *Les Promenades d'un papillon et d'une abeille,* le *Musée des Enfants,* les Manuels de

la Toilette et de la Politesse, de la Biographie, puis la *Bibliothèque des Voyages,* la *Maison Rustique* et les Oeuvres poétiques de Byron.

Il choisissait assez bien. Et, si on pense à ce milieu de Lunéville, qui n'était pas très propice à cette sélection, on peut bien se rendre compte que ce jeune homme promettait.

Puis, tout-à-coup, en août 1835, voici qu'on l'envoie à Berlin. Une catastrophe! Alors, il s'en plaint, et voici ses motifs: 1⁰ il oubliera le français; 2⁰ il fait froid; 3⁰ l'air est humide.

Cependant, celui qui ordonne n'est pas seulement son père, mais le prince Michel Sturdza, un homme terrible, auquel il faut obéir, à lui qui, à un certain moment, comme Michel ne se comportait pas, à Berlin, d'une façon qui pouvait plaire à Jassy, envoyait au précepteur de son pupille des ordres comme celui-ci: „A la moindre rechute de sa part, vous êtes autorisé à le renvoyer à ses parents". Il faut bien obéir. Kogălniceanu va à Berlin. Il habitera chez un Français, chez le pasteur Souchon, pour y apprendre l'anglais et le droit, ainsi que l'italien. On lui a proposé, — et il a fait semblant d'obéir, mais c'était bien difficile—, on lui a proposé d'apprendre aussi des choses qui ne tenaient en rien ni à sa préparation, ni à ses désirs. Il devait étudier ainsi, „la culture de la soie, la fabrication de l'eau-de-vie et l'élevage des mérinos". Puis, si possible, à l'Université, les découvertes de la vapeur.

Or, quelqu'un qui lisait Byron et les oeuvres de M-me Guizot, qui était assez initié à toutes les revues de France à cette époque, ne consentait pas volontiers à se soumettre à ce régime.

On lui imposa, à un certain moment, de se mettre à genoux devant son professeur Hufeland, un grand savant, mais qui demandait des choses un peu difficiles à remplir. Alors, il s'écrie avec indignation : „C'est chose indigne d'un homme libre! Plutôt mourir!".

Pensons aussi qu'à ce moment, il était déjà officier et on lui avait apporté son uniforme à Berlin.

Dans ces circonstances, voici quel est son jugement comparatif entre la France et cette Allemagne où il restera encore pendant longtemps: „En Allemagne, on est plus tranquille, l'ins-

truction est plus profonde, les moeurs sont plus innocentes et, les coutumes plus patriarcales"; mais, ajoute-t-il: „Cependant, je voudrais mieux rester en France". Et, ailleurs: „J'ai été content de quitter Lunéville, parce que c'était une petite ville, parce que je quittais un abbé avare, parce qu'on n'y pouvait pas apprendre les sciences. Je suis mécontent de quitter Lunéville, parce que j'ai quitté en même temps la France."

Voyons maintenant quels sont les sentiments sur cette France, en même temps que les souvenirs de la Moldavie qu'il avait quittée, quel est donc l'état d'esprit, complexe, de ce jeune Moldave de 1835.

Son père paraît lui avoir demandé de lui envoyer, de temps en temps, des notes sur la politique de la France. Or, ceci dépassait un peu aussi bien sa faculté de jugement que les connaissances qu'il avait pu rassembler dans ce domaine. Il doit cependant bien écrire sur ce sujet, et voici ce que dit à ses soeurs celui qui annonce avec émotion qu'„un scélérat a failli tuer le roi des Français": „Que vous dirais-je des légitimistes, des doctrinaires, des républicains? Enfin cent partis qui, tous, veulent des choses différentes..., et tant d'autres choses que je ne vous nommerai pas, vu que c'est de la politique, et vous savez que je ne m'en mêle pas."

Et plus loin, dans une lettre à son père:

„Dans toute la France, il y a un grand mécontentement; tel veut la République, tel autre voudrait pour roi celui qui a été chassé: Charles X; tel le frère de Bonaparte, tels autres veulent ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes".

Du reste, achève-t-il: „Ici, tout est libre; chacun est roi et peut dire et écrire ce qui lui plaira sans en être empêché."

Il ajoute aussi, — mais son père pouvait être prié de ne communiquer à personne ce détail—, que, à Lunéville et en France, généralement, on n'aime pas les Russes. „Les Russes sont haïs ici." Ces Russes qui dominaient, à ce moment, toute la vie politique de la principauté moldave, dont ils étaient les protecteurs.

Mais, tout en montrant de l'attachement à la France, tout en désirant y rester, tout en voyant, au bout, cette ville merveilleuse qu'était Paris, tout en se préparant pour des études de

droit qu'il ne devait entreprendre que beaucoup plus tard, Kogălniceanu n'oublie pas son pays; il l'oublie beaucoup moins que le paysan transylvain, Codru Drăguşeanu. Chez celui-ci,, il y a un souvenir de pittoresque, de simplicité, de bonté et de poésie. Le jeune boïar moldave n'a pas les mêmes attaches avec la terre, et c'est bien naturel, mais il en a, de fortes, avec le pays lui-même, et c'est, encore, bien naturel, parce que le jeune Moldave venait d'un pays organisé. L'élève de Lunéville tient donc, par toutes ses fibres, à sa Moldavie; tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, le ramène vers sa patrie.

„Ici", écrit-il, „la musique moldave est inconnue; aussi je vous prie de m'envoyer, sur chacune de vos lettres, une chanson ou des notes, car plusieurs personnes m'en ont prié et, en échange", il enverra de la musique française à Jassy. Il veut aussi la mu ique de la Marseillaise grecque. Il demande „quelques mazourques, ainsi que des danses moldaves, la krakovianka, la serbasca".

Puis, lorsque des Français s'offrent à aller en Moldavie, il les dirige de ce côté, il intervient pour que ses professeurs y soient bien accueillis: „J'écris à mon père au sujet de deux Français qui désirent aller en Moldavie." Et ailleurs: „Il y a ici un jeune Français, très savant, qui veut venir en Moldavie pour y être professeur. Ne pourriez-vous pas parler à Son Altesse pour le nommer à l'Ecole Princière ou bien chez quelque boïar?". „Deux professeurs du Collège veulent y aller pour l'agriculture, qui est (en France) tout autre qu'en Moldavie". Mais, plus tard, lorsque les professeurs français étaient mécontents, il se fâche un peu et il maugrée: „Les Français de Lunéville sont bien fiers. En France, ils recevaient, pour une année entière dix-huit ducats; en Moldavie, ils reçoivent la même somme dans un mois".

En se préoccupant de musique moldave, de professeurs français qui peuvent aller en Moldavie pour y compléter l'oeuvre de l'enseignement, Kogălniceanu déclare cependant que, malgré tous les avantages qu'il a rencontrés en France, le désir de revoir son pays est pour lui une vraie torture: „Vous me demandez comment je me plais en France? Mal. C'est un pays beau, riche, policé, puissant; mais, comme je ne suis pas Français, je préfère ma patrie. Je ne changerais pas la pauvre Molda-

vie pour le premier trône du monde." D'ailleurs, „éloigné de six cents lieues de mon pays, ceci devient insupportable. J'attends avec grande impatience le moment où je retournerai en Moldavie. Je suis né Moldave, je veux mourir Moldave."

Pour le père, dont l'avarice le faisait souffrir, il aura une autre explication, capable d'impressionner le trésorier moldave: „Ici tout est bien, les gens sont polis, mais il y a une grande cherté".

Aussitôt que ce lecteur assidu trouve dans les journaux des choses qui rappellent la Moldavie, il ne manque pas de les noter. Il a découvert ainsi un discours du prince Stourdza, un autre fait par le même au Sultan et s'empresse aussitôt de les signaler.

Il y a un moment où il est vraiment charmé de trouver dans des journaux qu'on pense à la possibilité de rendre la Moldavie indépendante. Il écrit donc chez lui avoir appris que l'Autriche et l'Angleterre admettent l'indépendance, sans tribut, des Principautés. „Si cela est, nous serons aussi un peuple libre, gouverné par nos princes, n'ayant plus à courber la tête sous le joug des Turcs." Et, comme son intelligence dépasse son âge, il cherche à s'expliquer cette décision, du reste totalement controuvée, qui paraissait si extraordinaire et devait bien l'être. „Il y en a qui disent que l'Angleterre veut ainsi en faire un territoire de neutralité dans les guerres russo-turques; d'autres, que Nicolas (le Tzar Nicolas I-er) l'a fait pour se gagner les coeurs et procéder plus facilement à l'annexion des Principautés."

Il a l'union des deux pays roumains, Moldavie et Valachie, dans son coeur même, et, quand deux Valaques, deux jeunes gens de la principauté voisine, venant de Paris, comptent passer par Lunéville, il se hâte de consigner ce fait dans sa correspondance avec son père.

Mais son amour pour la Moldavie, son désir de lui être profitable, sa vraie passion de la signaler à l'intérêt du public français s'étendent sur tous les domaines, non seulement celui de la politique et de la musique moldave, qui existait très peu comme musique savante.

Il écrit une fois que le grand recteur, pour ainsi dire, de l'esprit moldave à cette époque, Asachi, a publié des „tableaux

moldaves", et il se rappelle, de Jassy, qu'il y a une dame Martin qui en a le dépôt. Il veut en avoir l'adresse pour que ces tableaux, représentant — on le sait — des scènes de l'Histoire moldave, soient distribués parmi les Français qu'il connaît.

Une autre fois, il demande à son père qu'il lui envoie sa propre icône, son image gardienne, qui est dans sa chambre. Il va jusqu'à s'excuser de ne pas observer les jeûnes, — mais je crois qu'il le dit surtout pour faire plaisir à son père.

Il demande des recettes de confitures, fût-ce même avec des instructions „en moldave". Il veut octroyer aux Français de Lunéville, don magnifique et princier, des graînes de melon qui ne poussent pas dans le pays.

Pour finir avec le premier visiteur roumain à cette époque, à Lunéville, il y a eu un moment où il a pu dire qu'un de ses compatriotes, le jeune Lupu Balş, est le premier de sa classe: „Il faut que son père le sache. Personne ne peut le vaincre!" En roumain, c'est plus énergique: *nimene nu-l bate,* „personne ne le bat".

Du reste, Kogălniceanu a employé ce séjour en France pour préparer — à son âge! — une Histoire de son pays. Il veut tel célèbre ouvrage transylvain, l'Histoire des origines roumaines par Pierre Maior, „car je me propose d'écrire, quand j'aurai le temps, l'Histoire de la Moldavie".

Et il ajoute: „Arrivé en France, j'ai mis tous mes soins, j'ai employé tous mes petits appointements à l'achat des livres qui se rapportaient aux deux Principautés. J'ai consacré mes veilles à lire et à extraire tout ce que les journaux disaient sur la Moldavie alliée à la Valachie."

Rappelé dans le pays à cause de son conflit avec Hufeland et devenu officier d'ordonance du prince Michel Sturdza, contre lequel il devait se diriger plus tard, à l'époque de la révolution de 1848, aussitôt qu'il a une occasion, il cherche à se faufiler, à se diriger vers Vienne, dans l'espoir de pouvoir revenir en France, mais cette fois directement à Paris.

C'est en 1841 qu'on saisit dans sa correspondance cette nouvelle intention. Il dit à son père, nettement, qu'il veut aller à Paris, rien que pour quinze jours: „Vous savez très bien que, depuis mon retour de Berlin, j'ai toujours désiré aller en

France, ayant considéré ce voyage comme indispensable pour tout jeune homme qui désire s'approprier les idées et les connaissances, perfectionner son éducation en contemplant toutes les découvertes et tous les progrès réalisés par l'esprit humain dans cet heureux pays, et, enfin, ne pas rester en arrière de son siècle." Et il ajoute: Le prince y a bien envoyé son fils; pourquoi cette ville serait-elle dangereuse pour lui seul ? Si on l'arrête, il jure „sur les os de sa mère" qu'on ne le reverra jamais. Son père lui avait écrit que se rendre à Paris ce serait marcher à sa perte.

Kogălniceanu n'est venu à Paris qu'en février 1846. Cette fois, il disposait de sa fortune et pouvait en faire ce qu'il voulait; l'autorité paternelle ne s'exerçait plus sur lui, et l'autorité du prince pesait beaucoup moins. Il décrit de cette façon un séjour qu'il avait tant désiré: „J'y passe le temps très bien, et, sans parler des théâtres, des bals, des concerts, la seule promenade à travers Paris est la plus belle distraction. Surtout le soir, Paris est une merveille. Tous les magasins sont éclairés au gaz, de sorte que, dans les rues, c'est comme un second jour. Des foules entières se promènent jusque bien tard dans la nuit, et c'est alors qu'on peut dire que Paris est en mouvement." Malheureusement, — vieux refrain : — „la vie est très chère, et les grandes richesses attristent celui qui n'a pas les moyens d'acheter ce qu'il désire. Le désir de voir Paris était pour moi tout. Je peux vivre maintenant même dans un village[1]."

Cette fois aussi, il est poursuivi par ses projets scientifiques et littéraires. Il n'oublie pas son pays et il veut le servir.

Il entre en relations avec des académiciens, de l'Académie des Inscriptions, qui s'intéressent aux restes romains en Dacie. Il demande de tous côtés, chez un archéologue et philologue comme Laurian, chez un bizarre dilettante de Jassy, Săulescu, des renseignements pour pouvoir leur être utiles.

Et sa conclusion est celle-ci, conclusion que les représentants actuels de la jeunesse roumaine à Paris pourraient bien s'approprier: „Il faut que nous donnions quelque chose à l'Europe civilisée, qui nous a tant donné; il faut que notre littérature, par ses travaux, commence à prendre place à côté de ses soeurs."

[1] Il habitait Rue de la Chaussée-d'Antin, 39.

II.

Quelques mois auparavant, le frère de Michel Kogălniceanu, — car toute la famille a eu le même désir de venir à Paris et la même chance d'y résider pendant quelque temps—, Alexandre, partait pour la même ville „merveilleuse", et on a conservé, par une chance tout aussi heureuse, la correspondance de cet autre étudiant.

Il part de sa Moldavie, du port de Galatz, sur le *Metternich*[1], en septembre 1845. Il passe par Vienne, comptant passer trois ans à Paris. Vienne ne lui plaît guère. C'est une ville coûteuse; les habitants, trop habiles à plumer l'étranger. Déjà l'ennui lui prend: „Je ne voudrais pas abandonner mon pays, cette terre que Dieu a bénie, ni même pour l'empire de ces misérables pays (de l'Autriche). Je ne désire pas à mon pire ennemi l'état où je me trouve." Il passe par Dresde et Leipzig, qu'il atteint en wagon. La même nostalgie le poursuit: „Je préférerais rester avec vous à la campagne qu'être seul, malgré toutes les commodités, dans un pays étranger."

Le 16 octobre enfin, il est à Paris, avec 68 ducats dans la poche. Il entre aussitôt dans une famille pour 300 ducats par an, sans compter le professeur de peinture. Il demande donc, ayant fait ses calculs, une subvention de la part du budget des Écoles moldaves. Momentanément, il partage une chambre avec un compatriote, Panaïti Casimir, et il continue à geindre: „Malheureux l'homme qui n'est pas dans son pays!". Sa soeur, qui est revenue ensuite dans le pays, est dans une maison de santé pour être opérée par Velpeau. Par le retour d'un des Moldaves qui se trouvaient à Paris à cette époque, ce même Casimir, Alexandre envoie à Jassy son premier transport de belles choses inconnues, qui consiste en cartes de visite pour sa soeur, en pommades, parfums et jouets.

Etabli dans cette nouvelle demeure, est beaucoup plus heureux que son frère, plus heureux parce qu'on lui permet d'aller où il veut, il fréquente, pour un franc et demi, le théâtre de l'Odéon, tout près.

Mais bientôt cette liberté à discrétion finit. Son père le fait

[1] Onze ducats pour le trajet.

entrer, par l'intermédiaire d'un Moldave qui a longtemps habité Paris et qui a exercé une très grande influence sur ses camarades, étant le fondateur de la Bibliothèque Roumaine de Paris, patronnée par Lamartine lui-même, et qui est revenu dans le pays, où il a exercé, devenu moine, une forte action sur l'Union des Principautés, Scarlat Vîrnav, la maison d'un professeur qui lui donnera des leçons de langue et de littérature françaises.

Il trouve un autre Moldave, Jora, et cherche à se faire inscrire à la Faculté de Droit, demandant ses certificats moldaves, du Collège de Jassy, qui peuvent lui servir dans ce but, et l'autorisation de son père, qui est nécessaire, parce que, autrement, on refuse de l'inscrire au catalogue. Un professeur de piano lui serait aussi nécessaire.

Toute une colonie moldave se trouve, à ce moment, à Paris. Il la connaît: le boïar Aléko Roznovanu; une dame Élisabeth Paladi, une autre, Euphrosyne Lățescu, le vieux Théodore Balș, futur caïmacam, et sa femme, Georges Căliman, qui sera le préfet du prince Couza à Craiova, un Ventura, M-me Marie Beldiman. Alexandre Kogălniceanu les fréquente.

Il lui arrive parfois d'être invité aussi chez telle „dame française", où il a, dit-il, le plaisir de faire la connaissance de „divers comtes et marquis",— cette hantise des „comtes" et des marquis" français, qu'on a pu observer déjà à l'occasion du voyage de Barbu Știrbei à Carlsbad.

Voyons maintenant la façon dont il apprécie le grand et beau pays où il vient faire des études.

D'abord, il proteste contre le climat de Paris. „Le temps ici est désagréable. Il pleut sans cesse, la boue est épaisse, et les brouillards sont tels qu'on ne peut rien voir à vingt pas. Tout cela et la grande humidité rendent Paris très désagréable. Les rues sont généralement sales, et le pavé si mauvais que les talons entrent dans les trous. Il faut conserver un équilibre pour ne pas tomber. C'est dommage qu'une ville comme Paris, avec de si beaux édifices, n'ait pas un pavé pareil à ceux d'autres villes de l'Europe... Le temps est ici froid, et humide, comme pendant les jours de la vieille chez nous",— on appelle les „jours de la vieille" ces jours du commencement

du mois de mars où l'hiver prend congé en se rappelant par tous ses désagréments. „Il pleut toute la journée et la nuit est sereine. Il fait froid toute la journée et chaud pendant la nuit. Un pareil temps est très rare dans notre Moldavie, pendant le grand carême."

Cependant, il oublie bientôt les désagréments du climat parce qu'on le laisse dépenser son argent dans des fêtes. Seulement, comme il est le fils du vieux boïar qui regardait souvent dans sa bourse, il prend toujours soin de ne pas dépenser son budget, ou, du moins, de ne pas le dépenser d'une façon que son père aurait considérée comme totalement inconvenable. Il se rend au bal de „la liste civile". Il en est charmé. Le jardin était chauffé au calorifère. Il y avait 7.000 personnes, et ce qu'on y voit est comme au milieu de l'été. „Je ne regrette pas d'avoir dépensé tant, car j'ai vu un bal unique au monde."

Et il recommande à son père de faire la même chose à Jassy, de rompre ses loisirs et d'aller au théâtre. Il ajoute que, à côté de ces distractions, il n'oublie pas d'aller à l'église, et, puisqu'il n'y avait pas d'église roumaine, il va à l'église russe.

Après avoir raconté tout ce qu'il a fait de son argent, il n'oublie pas, cependant, avec ce souvenir tenace de son pays, d'ajouter: „Le pays n'attend pas que les étrangers le soutiennent et le sauvent, mais bien des hommes nés dans son sein". Et, lorsque tel boïar rapporte que les étudiants roumains sont toujours dans la rue, il proteste, pour l'honneur de la nation.

Or, au moment où il se préparait à prendre ses titres, la Révolution de 1848 éclate, et nous avons la description des Journées de février par ce jeune étudiant moldave.

Il paraît d'abord saisir qu'il y a quelque chose dans l'air, dès la fin de l'année 1847, au moment où il n'avait pas d'autre souci que celui d'aller à la Bibliothèque de sa nation: „Chaque samedi soir je vais à la Bibliothèque Roumaine, chez M. Vârnav, où se rassemblent tous les Roumains de Paris, pour écouter l'Histoire de la Moldavie. Bien que les jeunes Roumains soient éloignés de leur patrie, ils ne peuvent l'oublier un seul moment, et ils cherchent le plus possible à resserrer la fraternité entre eux, autant ici que dans leur pays quand ils reviendront." Ils y jurent de parler leur langue, à Paris et

chez eux. Car „les jeunes gens qui sont venus à Paris ne l'ont pas fait seulement pour apprendre à parler le français comme des Français, mais pour emprunter seulement les idées et les choses utiles d'une nation si éclairée et si libre. Ils donnent une somme par mois pour amener des jeunes gens de Moldavie et de Valachie faire des études aux frais du la société", et pour acheter des livres: déjà un futur agronome, de grand mérite, Jean Ionescu, est le boursier de la société, et on attend deux Valaques. Bien que Moldave, Jean Ionescu a joué bientôt un rôle très important dans la révolution de 1848 à Bucarest.

Aussitôt, la Révolution éclate. Alexandre Kogălniceanu, en est le témoin, plutôt ahuri qu'enthousiasmé:

„Le mardi, toutes les places étaient pleines de soldats et de municipaux. Ils avaient fermé toutes les rues. Le peuple commença à s'agiter et à se rassembler de tous côtés, accumulant des pierres. Les soldats de la ligne ne voulaient pas tirer sur leurs frères, mais les municipaux ont commis, ce jour-là, beaucoup d'actes cruels.

„Ce mardi-là je ne pensais pas que le mal deviendra si grand. Le lendemain, mercredi, le peuple a été sur pied, les armes à la main. Où il trouvait des municipaux, il tirait sur eux, et les massacrait, de sorte qu'on n'en aperçoit pas un, mais leurs casques seuls sont au bout des lances et des baïonnettes du peuple. Les tueries sont été très nombreuses mercredi, autant parmi le peuple que parmi les municipaux. Où il y avait la garde nationale, le peuple, en passant, criait: — Vive la Garde Nationale! A mort Guizot! A mort le Ministère! Vive l'Armée française! De cette façon, le peuple a attiré la garde nationale aussi, et ils sont maintenant unis comme des frères."

„Guizot, ayant appris que les soldats de ligne ne veulent pas tirer sur le peuple et que la garde nationale s'est unie à lui, ce jour-là, mercredi, trois heures de l'après-midi, a présenté sa démission, avec celle des autres ministres, mais le peuple, échauffé, ne s'en est pas contenté. Ils se sont rassemblés et ont fait avec les soldats de ligne ce qu'ils avaient fait avec la garde nationale, criant: „Vive les soldats de ligne! Vive la Réforme!", et ont ainsi gagné l'armée aussi.

„Le roi, ayant appris hier (le 24) que l'armée s'est unie aussi au peuple, s'est enfui de Paris avec toute sa famille. Aussitôt le peuple s'est rendu aux Tuileries, au palais du roi; ils ont détruit et brûlé tous les meubles. Le trône a été mis en pièces et livré aux flammes, les murs du salon où il était ont été transpercés de balles, et à la place du trône on a écrit: „Vive la République".

„Hier soir, vers cinq heures de l'après-midi, ils ont déclaré que la France sera désormais, pour toujours, une République. Tout le peuple, mêlé à la garde nationale, drapeaux en mains, au son des tambours, a traversé Paris entier, contraignant chacun à éclairer ses fenêtres, de sorte que cette nuit tout Paris a été illuminé, et le peuple criait: „Vive la République!"."

Et, comme le père moldave pouvait être inquiet, le spectateur d'une révolution ajoute — et on voit que son héroïsme est de la même qualité que celui des Grecs pendant la Révolution française, qui demandaient des cartes blanches d'étranger, pour pouvoir partir le plus tôt possible: „N'aie pas peur, mon père, car je reste chez moi, et, si je vois que cela va plus mal, je serai le premier à revenir dans le pays".

Les bulletins révolutionnaires se poursuivent cependant. Ils font savoir à Jassy que, le vendredi, Paris commence à se calmer, le gouvernement provisoire y contribuant. Mais il y a 3.000 morts, et les municipaux ont été détruits. Il faut distribuer des secours qui montent à 150.000 francs. La Rue Saint-Martin est toute défoncée; on y voit cinq canons abandonnés, „brisés en morceaux". Depuis deux jours on ne paye pas ce qu'on mange. Une nouvelle garde a été engagée pour un franc et demi par jour. Quelques magasins ouvrent, mais les Cours de justice, les théâtres pas encore. Il n'y a plus de bals. On ne voit pas de voitures. Les rues sont obstruées. On dit que le roi est en Amérique. Pour le printemps on attend la guerre civile. Mais on fusille les voleurs. Plusieurs Moldaves parlent déjà de partir aussi.

A un certain moment, il y a eu l'intention, — mais il n'y a eu que l'intention — de la part de tous les Moldaves, les étudiants en tête, de se présenter au Gouvernement provisoire pour féliciter la République. Or, ceci a amené une discussion très sérieuse dans cette société. La majorité était pour cette

présentation au Gouvernement provisoire, dont faisait partie Lamartine, qui était le protecteur des étudiants roumains et les patron de leur bibliothèque. Alors, la minorité a protesté. Et, dans cette minorité, et cela est assez intéressant, se trouvaient non-seulement le médecin Constantin Vîrnav, frère de Scarlat, taxé de fou, lui qui est depuis douze ans dans l'atmosphère de Paris, puis, les boiars et leurs femmes, et Jean Cantacuzène, mais aussi le grand poète Alexandri et son ami intime Negri. On finit par s'embrasser pour organiser un banquet de tous les Roumains. Scarlat Vîrnav, resté isolé, „ne se décourage pas et, quel que fût le danger pour son pays, il sera le premier à risquer sa vie".

D'où pouvait venir ce danger? Notre étudiant donne la réponse: Il y a un grand intérêt à ce que les Russes ne soient pas provoqués, parce qu'ils passeront le Pruth et entreront dans les Principautés, rien que pour cet acte d'hommage accompli par les étudiants roumains de Paris envers le Gouvernement provisoire. Et, entrant dans le pays, ils prendront les terres des rebelles.

Le bulletin se ressent de ce changement d'attitude. Le 28 février, il parle de l'approvisionnement abondant, de l'ordre rétabli. On porte le ruban rouge et on couronne la colonne de juillet. On prétendait qu'en Belgique le roi s'est enfui, que Louis-Philippe est mort d'apoplexie. Les ministres se seraient enfuis par les fenêtres, Guizot travesti en laquais. Les partisans de la duchesse d'Orléans brisent tout dans la banlieue, jusqu'au chemin de fer. La légion polonaise participe aux luttes et aux festivités. On craint que les fils du roi ne provoquent des difficultés.

Plus tard, la tournure que prenait la Révolution commença à déplaire à ces jeunes Roumains, libéraux si l'on veut, allant jusqu'au rouge le plus prononcé dans la manifestation de leurs opinions publiques, mais, avant tout, grands propriétaires terriens et héritiers de biens assez importants dont ils ne tenaient guère à se défaire. Alors, comme il y avait un peu de socialisme, et beaucoup même, dans la Révolution de 1848, ils ont commencé à se rebiffer.

On lit, dans une lettre du 12 mars:

„De même, beaucoup parmi le peuple, demandent et cher-

chent à s'entendre dans ce but, que les biens soient égalisés en France, et ce serait le grand mal. Beaucoup de Moldaves, boïars, et parmi les plus jeunes, reviennent dans le pays vers la fin du mois."

Puis, le 2 avril: „Certains des premiers banquiers ont fermé et ne donnent plus rien à personne. L'argent est cher et les marchandises à bon marché, car le commerce est tombé et continue à tomber d'un jour à l'autre"..

Et voilà que tout ce jeune monde moldave s'empresse de faire ses paquets; Alexandri et Negri en tête, il quittent Paris, avec Jean Ionescu, le 7 avril, au soir. Alexandre Kogălniceanu se prétend réclamé par la maladie de son père et il part à son tour, avec ce compliment à Paris, le 9 avril: „Je vois maintenant combien on gagne de lumières ici, rien qu'en respirant l'air de Paris".

Avec ce départ des étudiants de 1848, une période dans l'attitude de la jeunesse roumaine envers la France est close. Après leur départ, après les évènements qui se passeront dans les Principautés elles-mêmes — il y a eu une petite République à Bucarest, pour quelques mois, — cette attitude sera autre, et je dois ajouter, avec regret, que jamais, dans la suite, il n'y a eu cet amour pour la France telle quelle, ce sentiment pour ses beautés et pour la splendeur de sa civilisation.

On viendra à Paris, non pas pour la France, mais pour le monde international révolutionnaire qui fera bientôt de Paris un de ses grands centres.

Or, le voyageur naïf, le voyageur sincère, un peu enfantin, celui qui, les yeux ouverts sur toutes les choses nouvelles, se laisse pénétrer jusqu'au fond de l'âme par ce qu'il voit autour de lui, est fini avec la date de 1848.

V.

Visiteurs révolutionnaires et proscrits.

Les nouveaux voyageurs orientaux à Paris et en France, après 1848, appartiennent presque exclusivement au monde roumain; il n'y a pas de voyageurs serbes ou grecs et, d'autant moins, des voyageurs bulgares. Et la raison pour laquelle ces voyageurs, ces étudiants établis à domicile à Paris pour de longues années appartiennent presque exclusivement à la société roumaine, est celle-ci:

En 1830, la Révolution française a été conçue comme un acte politique concernant ce seul pays et cette seule nation. On n'avait pas de tendance à étendre le mouvement révolutionnaire sur le reste de l'Europe. Tandis que le mouvement de 1848 a eu, dès le commencement, ce caractère général; c'était une révolution faite pour toutes les nations non encore délivrées et pour tous les pays se trouvant dans une autre situation que celle désirée par le libéralisme constitutionnel.

Il y a eu certaines déclarations, au commencement de la Révolution de 1848, si chaleureuses, si enthousiastes, celles de Lamartine. Se fiant aux paroles du poète-tribun, on croyait que bientôt tous les pays qui souffrent sous un joug, toutes les nations qui se préparent pour leur délivrance, auront le concours de la France.

Et, si les étudiants roumains quittaient Paris au mois d'avril 1848, ils le faisaient sans doute pour ne pas participer à la Révolution, pour ne pas, je pourrais dire: risquer leur jeune peau, et, en même temps, pour ne pas se déclarer solidaires avec des tendances révolutionnaires dans le domaine économique et social, qui froissaient leurs idées et surtout leurs intérêts,

puisque la plupart de ces étudiants représentaient le monde boïar qui était basé sur la propriété de la terre, et le communisme n'était pas précisément ce qu'il fallait pour la conserver.

Mais, à côté de ce motif de leur départ, il y en avait, au moins pour une partie, un autre: ils voulaient faire leur révolution chez eux, sans l'avoir préparée, ce qui arrive pour la plupart des mouvements révolutionnaires, et on en souffre les conséquences.

Donc, sans connaître leur pays, sans y avoir travaillé, sans avoir la conscience qu'il y a une classe capable de soutenir un grand mouvement réformateur, sans savoir si la bourgeoisie moldave, qui était étrangère, qui était juive, ou la bourgeoisie de Bucarest, composée de différents éléments appartenant à toutes les nations de la Péninsule balcanique, seraient capables de soutenir un effort de transformation, ils ont donné le signal pour un grand changement total. Il y a ainsi eu un essai de révolution en Moldavie et une révolution qui a abouti en Valachie.

La révolution moldave ne demandait autre chose que la révision du Règlement Organique, vraie Constitution des pays danubiens, élaborée de fait, non par les Russes et par les Turcs, ainsi qu'on le croit trop souvent, mais par des commissions de boïars, qui ont bien dû accepter l'approbation de la Turquie, qu'ils sollicitaient du reste, et un certain contrôle de la Russie, qu'on ne pouvait pas éviter. Les Moldaves, donc, ne désirant pas autre chose qu'amener une révision du Règlement Organique, avaient fixé, dans une déclaration de principes, les points sur lesquels devait porter cette révision.

Cependant, bien que leurs tendances fussent d'un caractère plutôt pacifique, ils agitaient leurs idées presque publiquement. Ils ne se demandaient pas trop si le prince-régnant était du même avis qu'eux, et, comme Michel Stourdza, dont, on a pu déjà apprécier le caractère et la façon d'agir à l'égard de ses sujets, n'entendait pas discuter avec ces jeunes gens, malgré leur importance dans tous les domaines de la rénovation nationale, il les a fait arrêter et les a envoyés dans des couvents.

Certains se sont échappés; ils ont pris le chemin de l'Occident et sont venus en France, à Paris, vers la moitié de l'année 1848.

En Valachie, il y a eu autre chose : une vraie Révolution. Les étudiants revenus de Paris ont risqué même un attentat contre le prince Georges Bibescu, homme très aimable, bon et doux romantique, très disposé à soutenir les mêmes tendances vers la rénovation nationale; mais on pense bien que, dans sa situation officielle, il lui était impossible de faire la même chose que les étudiants revenus de Paris.

Tout est possible pour quelqu'un qui a le bel enthousiasme et la noble confiance de cet âge, mais on ne peut pas demander à quelqu'un qui porte la responsabilité de la politique d'un pays, qui est lié par tant de liens à des Puissances conservatrices comme l'étaient la Russie et la Turquie, de poursuivre le même but et de la même allure, parce qu'il s'agissait, avant, tout, d'allure.

Il y a donc eu cet attentat risqué, maladroit, mal conçu et peu justifié contre Georges Bibescu, qui, en quelques jours, a quitté le pays.

Un Gouvernement provisoire fut établi. Il a poursuivi le développement de l'idée révolutionnaire, proclamant la République, cette République qui, bien entendu, négligeait de tenir compte du principal besoin du pays, qui était celui de la réforme sociale, de la réforme agraire.

Lorsqu'il a été question de la réforme agraire, proposée à Bucarest par ce Moldave qui avait fait des études en France, à Roville, Jean Ionescu, la Commission de la propriété a été dissoute. On a fermé les portes aux propriétaires et aux paysans, qui étaient sur le point de s'entendre. Mais, en dehors de cette résolution de ne pas se mêler à la seule question vivante, dont la solution aurait pu soutenir le nouveau régime, il y a eu une République bucarestoise qui a duré du mois de juin jusqu'au mois de septembre. Elle a demandé, naturellement, l'approbation de la Turquie et le concours de la France.

Or, la Turquie, étant liée à l'Empire des Tzars, ne pouvait pas prendre cette décision, si pleine de conséquences pour son avenir. Quant à la France, la bourgeoisie a protesté aussitôt contre les tendances socialistes et partageuses du mois de février, et il y a eu un revirement qui a transformé la République en ce qui n'était pas précisément dans les in-

tentions et dans les espérances des étrangers accourus pour saluer, à Paris, le commencement de la Révolution universelle.

Il y a eu donc à Paris aussi des émigrés valaques, que la Turquie avait fait conduire le long du Danube et qui, s'étant échappés à un certain moment, craignant d'être internés, se sont rendus en Occident, alors qu'une partie des révolutionnaires se fixait à Constantinople et à Brousse. Car il y a eu tout un noyau d'émigrés en Turquie, suivant très attentivement les évènements et cherchant à en tirer ce qui était possible pour le développement de leur pays et pour le service de leur cause. Mais les autres, délivrés, à un certain moment, se sont rendus en Occident.

Ces émigrés valaques sont restés, pendant de longues années, à Paris, mais entre les Moldaves et les Valaques, en dehors de la différence de tempérament, — puisque les Moldaves sont des septentrionaux, beaucoup plus froids, beaucoup moins doués de rhétorique, beaucoup moins capables d'enthousiasmes que les Valaques,— il y a eu aussi cette grosse différence provoquée par les conditions mêmes de leur exil.

Les Moldaves n'avaient pas combattu. Ils n'avaient pas créé un régime qui se fût écroulé. Ils n'étaient pas poursuivis par un prince représentant la revanche. Au contraire, après la disparition, forcée par la Russie, de Michel Stourdza, qui a dû se retirer pour n'avoir pas su empêcher ce commencement de révolution, celui qui a été installé sur le trône moldave était un des jeunes, un de cette génération révolutionnaire, Grégoire Ghica, qui s'est entouré aussitôt des principaux représentants de ces tendances innovatrices.

Or, ce n'étaient pas des persécutés que ces Moldaves qui venaient à Paris pour remplir eux aussi un devoir envers la Révolution universelle. Ils y venaient pour participer aux agitations du Comité Révolutionnaire international, mais ne sentaient pas derrière eux la persécution organisée du Gouvernement de leur patrie.

Tout autre était le caractère des Valaques. Les Valaques étaient tombés de l'Olympe du triomphe révolutionnaire. C'étaient des proscrits qui avaient gouverné; c'étaient des Titans foudroyés. Gardant leur romantisme vaincu et désespéré dans leur âme, il rêvaient du retour de la Révolution, ou, si cette Ré-

volution sous cette forme républicaine était impossible, ils voulaient, au moins, d'un autre régime qui se serait appuyé sur les principes qui les dirigeaient.

On a essayé de mettre de concert les deux mouvements, le mouvement moldave et le mouvement valaque, mais on n'y est pas trop arrivé. Et, même, les Valaques se sont scindés en trois groupes, alors que chez les Moldaves il n'y a pas eu de scission, parce qu'ils ne représentaient pas, au moins au même point, une tendance active, une tendance inlassable vers la réalisation du même idéal.

Il y a eu le parti valaque presque conservateur, dominé par quelqu'un dont il sera question bientôt, bien que ses lettres ne contiennent pas de renseignements sur Paris et sur la France.

Le parti de Jean Héliade, qui était, en même temps, le réformateur de la littérature roumaine, le représentant de la nouvelle époque culturale, ou, ainsi que disait un de ses adversaires, le „dieu de la grammaire" de cette jeune génération: parce qu'il avait fait une grammaire, la première de l'époque, tout le monde avait appris cette grammaire — et on peut voir de cette façon comment commencer par la grammaire cela peut signifier, à une certaine époque et dans un certain pays, devenir le chef d'une révolution, tandis qu'il arrive beaucoup plus fréquemment qu'on soit le chef d'une révolution sans jamais arriver à la grammaire[1]. Les conservateurs d'Héliade avaient un caractère plutôt cultural, plutôt littéraire, presque scolaire, dogmatique, doctrinaire.

A côté, il y avait les quelques historiens et „sociologues" de cette génération, à leur tête Nicolas Bălcescu, l'historien de Michel-le-Brave. C'était un libéral, pas trop rouge, mais qui n'entendait guère se soumettre à la direction de cet Héliade qui devait lui paraître beaucoup trop arriéré[2].

[1] Voy. *Le protectorat du Czar ou la Roumanie et la Russie, nouveaux documents sur la situation européenne par J. R., témoin oculaire des événements qui se sont passés en Valachie de 1828 à 1849*, Paris 1850.

[2] Voy. N. Balcesco, *Question économique des Principautés danubiennes*; A. G. Golescu, *De l'abolition du servage dans les Principautés danubiennes*, Paris, 1856. (Cf. *État social des Principautés danubiennes*, Paris 1850; *Cestia proprietăţii de moşii în Romania*, Paris 1858.) Une belle brochure de Pierre Opran, consacrée à la question paysanne, fait partie aussi de l'activité du groupe, qui se continua pendant quelques années.

Il y avait enfin le troisième groupe, le groupe des Valaques établis à domicile à Paris pendant de longues années, qui ont rendu, je n'ai pas besoin de le dire, des services essentiels à leur nation par leur oeuvre de continuel travail et de propagande inlassable. Ce groupe était composé de républicains, de révolutionnaires rouges, de ceux qui étaient traités par leurs adversaires de „démolisseurs". On leur attribuait, bien à tort, l'intention de commencer par la destruction des églises; personne n'y a jamais pensé, bien que l'un des chefs de ce troisième groupe plus avancé, de ce groupe de démocrates républicains, même sociaux, Constantin Rosetti, eût attendu cinq ans pour prendre la grave résolution de baptiser l'aîné de ses enfants, Mircea. Celui-ci devait s'en ressentir un peu, puisqu'il a été, pendant sa jeunesse, bientôt interrompue par la mort, un des représentants des idées les plus avancées dans le pays, dépassant de beaucoup le libéralisme bientôt discipliné et rangé de son père qui, devenu président de la Chambre, se refusa à être ministre, mais accomplit, du reste, tout ce que devait accomplir, à cette époque, un homme politique appartenant à la bourgeoisie progressiste.

Venons aux témoignages mêmes que nous ont conservés les lettres de ces émigrés qui étaient tout de même des voyageurs. Car, bien que n'étant pas établis à domicile en France pour toute leur vie, ils y sont restés autant que cela était nécessaire pour mener le bon combat et pour attendre de la diplomatie européenne, et surtout de la protection de Napoléon III, la réalisation d'un programme qui contenait, en première ligne, non pas l'indépendance du pays, — puisqu'on voulait ménager les Turcs et qu'on voulait s'appuyer sur les Turcs, évitant les Russes, leurs concurrents — mais, en première ligne, l'unité nationale. Cette unité nationale, qui était si fortement enracinée dans leur pensée que l'un d'entre eux, César Boliac, qui a été plus tard un journaliste d'un grand talent, exerçant une profonde influence sur l'esprit public roumain, au moins avant 1870, celui qui s'intitulait gravement ancien préfet de la ville de Bucarest sur le titre de ses livres français, estampillait le principal de ses ouvrages d'une espèce de timbre de la Roumanie future qu'il appelle la „Rumania", contenant, en

même temps, les armes de la Moldavie et de la Valachie, d'un côté, et, de l'autre, les armes de la Transylvanie. Et, dans la première partie du livre de Boliac, il y a la géographie physique et politique, non seulement des deux Principautés, mais aussi de la Bucovine, de la Bessarabie et de la Transylvanie [1].

Je dois répéter que ces gens-là n'ont pas les yeux ouverts sur les réalités françaises; ils n'ont pas l'âme avide de connaître un pays nouveau, qu'ils ne considéraient pas, du reste, comme nouveau; c'était un pays qu'ils connaissaient auparavant, qu'ils voulaient employer beaucoup plus que décrire, dont ils voulaient faire la base de leur action politique, au lieu de s'intéresser à son passé, à sa vie actuelle, à ses moeurs, à ses tendances. Les âmes n'ont plus l'élan de jadis; la belle naïveté de la première époque des voyageurs roumains a totalement disparu; ceux-ci ont beaucoup lu sur la France; cependant la France en elle-même, sauf Paris et certains centres, les intéresse assez peu. Ce qu'ils veulent, ce sont les centres révolutionnaires de l'Occident, et, comme Paris était le premier de ces centres, comme il était la résidence du Comité révolutionnaire international, ils restaient là, à cause de la Révolution existante, et, en même temps, à cause des possibilités révolutionnaires pour l'avenir; ils y restaient à côté des révolutionnaires magyars et polonais dont ils étaient les amis.

Il y a des lettres de nos émigrés à la Bibliothèque polonaise de Paris, et feu Mickiewicz, le fils du grand poète, se rappelait encore les relations qu'il avait eues, dans sa jeunesse, si lointaine, avec Rosetti, qui était, — avec les deux Bratiano, destinés à un si grand rôle politique, surtout le cadet, Jean, dans leur patrie unie et rendue indépendante par leurs efforts—, le chef du clan des proscrits. Et, dans la Bibliothèque roumaine de Paris, — dont nous conservons pieusement, à Fontenay-aux-Roses, à l'Ecole Roumaine, les derniers débris —, ne manquaient pas les ouvrages dédiés aux Roumains par leurs camarades révolutionnaires appartenant à d'autres nations. Il y a ainsi des ouvrages magyars et polonais qui sont entrés à

---

[1] Voy. *Mémoires pour servir à l'histoire de la Roumanie (provinces danubiennes), par César Boliac, Premier mémoire: topographie de la Roumanie*, Paris 1856. Voy. p. 101: „Vive la Dacie".

la Bibliothèque roumaine par ce geste de fraternité entre Rouges, entre révoltés, entre créateurs *in spe* d'un nouveau monde européen.

De sorte qu'il ne faut pas s'attendre à ce qui a formé le charme des notes du Transylvain Codru Draguşanu, ce paysan si éveillé, si capable de ressentir des sentiments qu'il ne se connaissait pas dans son propre pays, de s'approprier des idées qui lui étaient tout-à-fait nouvelles et de rendre tout cela dans une prose spirituelle et vivante, du plus bel élan. Et on n'aura pas même cette curiosité enfantine, ces ardentes nécessités d'âme d'un adolescent tout préparé pour jouer un grand rôle politique, qui distinguent les lettres de Michel Kogălniceanu, et, un peu moins, celles de son frère, Alexandre.

On les retrouvera tous deux, Michel, puis Alexandre, à Paris. Seulement, l'âge a fait son oeuvre; ils ne sont plus ce qu'ils étaient dans leur jeunesse. On voit bien qu'ils viennent, découragés, pour chercher à Paris ce qui était impossible à trouver au mois de juin 1848, où le courant révolutionnaire avait été maté par la réaction bourgeoise.

On s'imagine qu'après les journées de juin, après le triomphe de l'armée sur les barricades, après la défaite complète des représentants de la gauche avancée, les visiteurs partis jadis du milieu de la tourmente devaient se trouver un peu dépaysés: ils venaient pour chercher la Révolution et ils trouvaient ce qui était pour eux la Réaction. Et, lorsqu'il y a eu, plus tard, le coup d'Etat du prince-président, de Louis-Napoléon, cela a été, pour tous ces émigrés comme une blessure qui paraissait entamer leur propre chair; ils se sentaient solidaires des vaincus de 1848, des déportés de 1851 et, parmi ces émigrés, il y en a eu un qui a été mis en jugement pour avoir abrité une imprimerie clandestine, Jean Bratiano lui-même; jugé, il a fallu trouver des circonstances atténuantes pour lui permettre d'échapper aux conséquences de l'accusation qui pesait sur lui.

Voici une première note, dans les observations de ces émigrés, et elle est d'un désabusé, de quelqu'un qui se voit trompé dans son attente. Il aime la France, mais il aurait désiré une autre

France, et, trouvant cette France de l'ordre au lieu de celle du chaos révolutionnaire qui pouvait transformer l'Europe, il ne ménage pas, parfois, ses expressions.

Il s'agit de Michel Kogălniceanu lui-même. Il était de retour à Paris le 28 juin 1848. On pense bien ce qu'était Paris à ce moment. La fureur révolutionnaire avait été à peine maîtrisée, et ceux qui avaient collaboré un peu par leurs discours et par leurs écrits, par leur propagande, aux barricades détruites et ensanglantées, ceux-là se présentaient devant lui comme représentant le même idéal et un idéal qu'il n'avait pas pu défendre et dont il déplorait la défaite.

Arrivé donc à Paris, il s'informe aussitôt sur les nouvelles réalités, lesquelles ne lui plaisent pas. Il prépare des attaques contre le prince moldave vainqueur, contre Michel Stourdza, et, au lieu de chercher à s'initier à la vie française, il demande des informations de chez lui. On le voit, comme tous ces révolutionnaires, préoccupé beaucoup plus de ce qui se passe dans le pays que de ce qui peut arriver à Paris. Leur grand désir est d'obtenir des informations roumaines, et leur idée principale n'est pas ce qu'ils peuvent trouver là où la Révolution a été domptée, mais ce qu'ils peuvent attendre de leur patrie, où ils croyaient que la Révolution recommencerait peut-être. On les voit demander des journaux de Bucarest, où la Révolution était encore victorieuse. Après lui arrive Nicolas Rosetti Bălănescu, et, plus tard, Alexandre Rousso, qui, formé en Suisse, a été un des créateurs du nouveau courant dirigé vers les réalités populaires plutôt que nationales dans le développement de la littérature roumaine. Il y aura bientôt tout un petit groupe moldave, auquel s'ajouta Grégoire Ghica, qui sera bientôt prince et qui reviendra, après la fin de son règne, à Paris.

Kogălniceanu quitte Paris pendant le courant de l'année 1848, voyant qu'on ne pouvait rien y faire. Il revient dans son pays, et d'autant plus volontiers qu'un nouveau prince s'installait et qu'il était son ami Grégoire Ghica. Il revenait donc non-seulement dans sa patrie, mais dans son milieu, dans le milieu qu'il avait désiré.

Cependant, en février 1849, il était de retour à Vienne et se préparait à partir pour Paris. De retour ici, il juge de cette

façon la situation de Paris et de la France à ce moment:

„Le Paris d'aujourd'hui est plus triste que Vienne... La France surtout ne se préoccupe pas du tout des choses du dehors. Elle consent à être une Puissance de second ordre, Ce ne sont pas les Russes, mais les Rouges qui l'inquiètent." C'est un jeu de mots entre les Russes, qui sont, en roumain, „Ruşi", et entre les „Roşi", qui sont les Rouges.

Il assure que bientôt l'Italie aussi sera abandonnée. Il est indigné de la présence des troupes françaises à Rome pour soutenir le Pape contre la Révolution. Il déclare que tous les Moldaves, qui étaient venus, à un moment, à Paris, attendant le développement vers une gauche de plus en plus avancée du mouvement de 1848, „désirent revenir dans leur pays, dégoûtés de la France et des Français".

Il constate qu'on ne s'occupe, en mai, que des Russes, de l'unité de l'Allemagne et de l'Italie, mais que ce qui dépasse tout dans les préoccupations de la France à ce moment ce sont les élections, — et c'était bien naturel, parce que, de ces élections, devait sortir la résolution dernière et définitive sur le régime de la France: si le régime révolutionnaire sera continué ou si les tendances bourgeoises seront soutenues par le résultat des élections.

Lui, il souhaite que ce résultat soit favorable à la cause libérale. Et, comme son frère, Alexandre, voulait venir à ce moment à Paris, à cette heure où, comme le dit son frère, on est entre le socialisme et le monarchisme, il lui donne le conseil de ne pas y venir, de rester dans son pays.

Donc, celui qui s'était élevé, pendant ses années de jeunesse, contre l'injonction du prince Michel Stourdza de ne pas venir à Paris, celui qui avait demandé pour lui-même cette faveur suprême d'y faire des études, déconseille son frère, qui avait fait déjà un séjour à Paris, de revenir dans cette capitale. Il ne pourrait rien y gagner, pas même les douze ducats par mois, dont il rêvait, dans une lithographie. „Pour nous, la seule place où nous pouvons signifier quelque chose est la Moldavie; c'est là qu'il faut nous efforcer de montrer que nous sommes capables de quelque chose. Quant à la France, pays plein de génies et de talents, des hommes comme toi et moi y meurent de faim, surtout dans le domaine de l'intelligence et

des arts." Même en fait de sciences, la science on peut l'avoir en Moldavie même „La science", dit-il, „n'est plus un mystère aujourd'hui: l'imprimerie l'a rendue universelle. Des livres, tu peux en trouver en Moldavie. Quant à moi, ce que je sais le mieux, je ne l'ai pas appris en Allemagne, mais bien en Moldavie." Et il ajoute: „Ne suis pas la nouvelle génération qui s'élève maintenant et qui n'a d'autre mérite que celui de vieillir à dix-huit ans. Notre mission est de persévérer et non de pleurnicher."

A l'ouverture de l'Assemblée, Michel Kogălniceanu attendra une décision politique, puis il partira, le 29 juillet, par Metz et le Rhin[1].

En même temps que le frère de Michel Kogălniceanu, Alexandre, rêvait de Paris — et on verra qu'il y est retourné un peu plus tard — des femmes de la famille venaient, pour la première fois, connaître la capitale française. Et on a des lettres de la soeur des Kogălniceanu, de M-me Marie Léon.

Une de ses lettres est datée du 10 novembre 1848. Cette dame n'est pas non plus contente; il n'y a personne pour l'accompagner à travers Paris et lui montrer les meilleurs endroits où elle puisse faire ses emplettes. Et c'était bien naturel parce que tout son monde roumain avait les yeux tournés vers le pays et pensait aux derniers résultats de la Révolution, aux circonstances européennes qui pourraient surgir, à la façon dont on aurait pu les employer pour la bonne cause. Alors, dans ce milieu nerveux, tout pénétré de politicianisme révolutionnaire, ce n'était pas une femme, venue pour la première fois de Jassy, qui pouvait trouver ses avantages et ses plaisirs. Elle le dit: „Tu veux savoir quelque chose sur notre passetemps à Paris? C'est pire qu'à Jassy. Je ne connais rien encore que les Boulevards et quelques rues. Point de théâtre, parce que je n'ai personne pour m'y accompagner. Vous dites qu'il y a tant de Moldaves, mais tous n'ont pas le sou dans leur poche, excepté Balchesco" — du reste, il n'était pas Moldave —, „qui prétend en avoir et m'a proposé, si je veux qu'il m'accompagne, mais je ne sais quand cela sera, car il remet d'un jour

[1] Il avait habité Rue Neuve de l'Université, 3.

à l'autre." Ce qui était bien naturel parce que Bălcescu était occupé à travailler à la Bibliothèque Nationale pour son Histoire de Michel-le-Brave et il était déjà assez malade. „De tous ces Messieurs, il n'y a que Rousso qui nous facilite en beaucoup de choses." Et puis, „maintenant, tout est excessivement Dcher: logis, lingerie, bijouteries; enfin tout".

Avant de faire voir la façon dont les Moldaves, et les Valaques aussi, s'accommoderont de Paris pendant une seconde époque, où, sous le régime du Second Empire, les préoccupations révolutionnaires ont disparu, où on se dirige vers l'Empereur, se montrant un peu conservateur, faisant taire les aspirations qui avaient dominé quelques mois auparavant, pour obtenir de celui qui, à un certain moment, est devenu le maître de l'Europe, de soutenir la cause roumaine, il faut dire dire quelques mots des Valaques.

Or, on a des lettres de ces Valaques: d'abord les lettres d'Héliade, très nombreuses [1], et des deux autres triumvirs de la République valaque, Tell et Nicolas Golescu; on a des lettres de Bălcescu [2], sans compter les lettres, assez nombreuses, d'un des frères Golescu [3], cet Alexandre Georges qui était en août 1849 à Fontenay-aux-Roses [3].

On a ces lettres; seulement on y trouverait bien difficilement des renseignements sur Paris et sur la France. Bălcescu seul donne, en mai 1850, des notes sur le mouvement à propos de

---

[1] Publiées en roumain par son ami N. B. Locusteanu; *Scrisori din exil*. Bucarest 1891. Il parle du départ pour la Transylvanie de „Bratiano" et d'un Marghiloman. Rosetti, Bolintineanu voulaient y alle aussi, en 1850 (p. 40). Le poète Aristia fit aussi un séjour à Paris (p. 19) — M. G. Oprescu a publié en 1925 une étude en roumain sur les rapports de la pensée d'Héliade avec celle des écrivains français de son époque.

[2] Dans les Souvenirs en roumain de son ami, autre émigré, Jean Ghica, plus tard bey de Samos, président du Conseil en Roumanie, ministre de son pays à Londres.

[3] Tout récemment nous avons présenté à l'Académie Roumaine les lettres adressées, de Paris et d'ailleurs, par Alexandri, Kogălniceanu, A. G. Golescu, Jean Ghica, Jean Bălăceanu à Bălcescu, mourant à Palerme, qui ne les a jamais vues. On apprend qu'une édition française illustrée de l'Histoire de Michel-le-Brave se préparait à Paris.

[3] Ion Ghica, *Amintiri din pribegie*, Bucarest 1890, pp. 748 et suiv.

la nouvelle loi électorale. „Ici il y a une grande agitation et un trouble dans tous les esprits, produit par la réforme de la loi électorale. Ce sera un grand miracle si tout cela se passera tranquillement. Le peuple veut sortir dans la rue et cogner. Les chefs rouges et les journaux s'efforcent, autant qu'il leur est possible, de l'arrêter. Une partie des soldats est avec le peuple, mais ils conseillent de ne pas se battre maintenant, mais d'attendre quelques deux mois pendant lesquels toute l'armée deviendra rouge. Plus de 150.000 signatures protesteront à Paris contre la loi qu'on propose. L'idée des rouges, d'étendre la lutte sur toute la France et de ne pas la concentrer sur Paris seul, est la bonne. Sans doute cette loi apportera une longue guerre civile, sinon maintenant, dans peu. Les passions sont enflammées au plus haut degré. Les deux partis ne respirent que le massacre du parti contraire. *C'est une guerre d'extermination sans exemple dans les annales de monde*[1]. Qu'en sortira de tout cela? Peut-être pour le moment un grand avantage pour la Russie[2]." Et, dans une autre lettre, il assure que „la Montagne" seule arrête les masses qui veulent cette descente dans la rue. „Les émigrés français de Londres et de Suisse les excitent à se battre. Je ne voudrais pas qu'ils le fassent maintenant, car ils ne réussiront pas, et puis je crois la réussite elle-même intempestive[3]."

Les Roumains de l'exil s'occupent, en première ligne, de leur propre personnalité; ils se drapent dans leurs vêtements révolutionnaires; ils arborent le chapeau calabrais; ils prennent les allures de conspirateurs prêts à renouveler leur attaque; ils exagèrent, d'une façon extraordinaire, leur propre valeur, l'importance, la signification politique de leur individu. Tout ce côté est plutôt désagréable. Ils emploient des formules tout-à-fait démodées, des mots très forts qui font une mauvaise impression à une époque où on est habitué à plus de discrétion, même lorsqu'il s'agit des sentiments les plus chers à l'âme de quelqu'un. Tout le monde fait de grands gestes de tribuns.

Héliade, par exemple, se représente comme le dictateur foudroyé. Il se voit devant le Tzar; c'est un duel entre lui et

---

[1] En français.
[2] I. Ghica, ouvr. cité, pp. 505-507.
[3] *Ibid.*, pp. 508-509.

l'Empereur de toutes les Russies; il accable ce „bâtard des Romanov" de ses imprécations; il annonce le moment où, par ses efforts à lui, Héliade, auteur d'une grammaire célèbre et dictateur d'une Révolution bientôt étouffée, l'Empire russe croulera.

A côté de ces préoccupations personnelles, il se fait peindre. Il est au regret de ne pas trouver un sculpteur pour l'immortaliser d'une autre façon. Il envoie des lettres fatidiques à sa pauvre femme, qui est à Bucarest, et qui, ayant appris que des femmes de lettres ont des rapports avec son mari, en est très inquiète. Il annonce qu'il a trouvé tel peintre qui le représentera. Il s'est gagné, du reste, un collaborateur français, Sébastien Rhéal, qui lui dédiera des vers et fera des préfaces pour ses oeuvres, pour ses „Mémoires d'un Proscrit", n'oubliant pas de noter dans ses observations „le cachet national empreint dans son style."

A côté de ces préoccupations d'un caractère individuel, il y en a d'autres qui tiennent à la cause révolutionnaire. Il est question, avant tout, de révolution. Tous sont hantés même de l'idée d'être les chefs ou les représentants de leur seul parti. Alors, ce qui les anime d'un côté, ce qui les divise de l'autre, c'est ce caractère de membres d'un parti, de combattants sous un drapeau: c'est ce drapeau qu'ils voient avant tout, le drapeau de la Révolution vaincue, de la République déchue, et ils attendent la reprise des hostilités contre l'absolutisme européen et un meilleur avenir pour leur groupement.

Or, lorsqu'on pense à soi-même, lorsqu'on se considère comme un camarade de Mazzini, ami personnel de Rosetti et des Bratiano, lorsqu'on est sur le piédestal, à côté du dictateur italien, du rival de Victor-Emmanuel, de celui autour duquel s'était groupée, à un certain moment, toute la *Giovine Italia,* lorsque, en même temps, il y a des intérêts de parti à défendre, on pense bien que le milieu parisien n'intéresse pas. Ils n'ont pas, un seul moment, l'idée de scruter le passé de la France, d'admirer ses monuments, d'en chercher l'intelligence, de quitter Paris pour autre chose que des excursions dans les environs, excursions destinées plutôt à les délasser qu'à les instruire. On voit bien que, pour les nouveaux

venus ou pour les revenus, Paris ne peut pas offrir le même intérêt que pour leurs prédécesseurs.

Si Héliade reste pendant longtemps figé dans cette attitude de protestaire, s'il se borne à publier ses „Mémoires pour servir à l'Histoire de la Révolution", si ce Boliac, dont j'ai parlé, faisait presque la même chose que l'auteur du „Protectorat du Tzar ou la Roumanie et la Russie", il y en a d'autres qui étaient préoccupés de thèses sociales, de la question des paysans: pendant de longues années, ils n'ont fait que chercher des documents et mettre ensemble ce qu'on a pu avoir sous la main pour juger cette question capitale dans l'oeuvre de la régénération roumaine.

On a donc de Bălcescu un ouvrage sur cette question sociale roumaine, et d'un des Golescu, d'Alexandre Georges, un autre ouvrage, sur l'abolition du servage dans les Principautés roumaines, ouvrage publié en 1856, en français, à Paris [1].

En même temps, on se réunissait pour rédiger des revues. Il y a eu une „Roumanie future", en roumain, dont un seul numéro a été imprimé, et il y a eu deux fascicules d'une revue intitulée „La République Roumaine", publiée à Paris chez De Soie, imprimeur, rue de Seine 36, avec des caractères cyrilliens [2], opuscule qui se présentait d'une façon absolument mystérieuse, puisqu'il fallait le faire passer dans les Principautés sans qu'on s'en aperçoive. Il y a eu, donc, deux numéros de cette „République Roumaine", devenue excessivement précieuse. Moi, je n'en connais que trois exemplaires. Rosetti, les deux Bratiano, et peut-être d'autres aussi, ont collaboré.

Après quelque temps cependant, lorsque l'ordre a été rétabli à Paris, la seconde époque commence. Les voyageurs qui s'y établissaient pendant quelque temps, devaient avoir d'autres préoccupations et rendre service à leur patrie d'une autre façon, en employant une autre méthode. A côté des anciens qui restent — c'étaient surtout des Valaques, parce que le retour dans leur pays leur était interdit par le prince Barbu Ştirbei, un conservateur, un réactionnaire, un fidèle acolyte du

[1] Voy. plus haut.
[2] Voy. plus haut.

représentant de la politique russe en Orient pendant quelque temps—, il y en avait aussi d'autres.

Et maintenant commence une nouvelle époque, une époque beaucoup moins intéressante, qui se distingue par ce fait que les voyageurs qui arrivent à Paris ont, avant tout, la préoccupation d'y trouver du plaisir. Ils ont commencé à avoir de l'argent et ils accourent à Paris pour connaître des satisfactions d'un certain ordre que peuvent donner certains quartiers de Paris à certaines heures.

Voici Alexandre Kogălniceanu qui arrive à Paris en juillet 1851. Il trouve que la ville n'est pas encore assez amusante: Paris reste presque désert; les Moldaves qui s'y trouvaient sont allés à la campagne ou aux bains de mer. Cela commence déjà; jamais le Transylvain de 1830 n'aurait pensé à y aller, et jamais le jeune Michel Kogălniceanu n'aurait songé à démander au prince Stourdza la somme nécessaire pour aller y refaire sa santé.

Il y a bien telle dame Rosetti et telle dame Paladi, mais cela n'écarte pas l'ennui qui pèse sur le visiteur revenu. Mais, plus tard, il y a bien „beaucoup de Moldaves et surtout de Valaques". Il cite encore une dame Lăţescu, Vogoridès, Démètre Sturdza, d'anciens collègues de Michel à Lunéville, Madame Zoé Ghica, un Sachetti. Mais il ajoute: „Je ne suis pas venu à Paris pour rester à domicile; ce passe-temps, je le réserve pour ma patrie". Et il se moque de personnages très respectables, comme Asachi, le chef littéraire de l'ancienne génération, et de Millo, le grand comédien, parce qu'ils ne dépensent pas assez. Ceux-là accumulent; or, lui il n'est pas de tempérament à faire la même chose. En septembre, il se plaint seulement de ce que, à Londres, où il s'est transporté, „tout est d'une cherté inimaginable, mais, pour voir une pareille ville, on peut faire n'importe quelle dépense". „C'est un pays où, dans les poches, il n'y a que de l'or. C'est la nation la plus active et la plus riche."

En septembre, Alexandre Kogălniceanu est de retour à Paris, d'où il ne partira pas avant la fin du mois d'octobre. Il y avait, à ce moment, jusqu'à Michel Stourdza, qui, en chemin pour l'Allemagne, s'était établi pour quelques semaines à Paris.

Or, Alexandre Kogălniceanu revient à Paris plus tard, en 1855. Il se rend à Vichy, puis il est dans la capitale de la France au mois de septembre de cette année, en compagnie de Rousso, avec lequel il déjeune dans des restaurants de luxe. En novembre, il part avec des boïars moldaves, avec le fils du prince Ghica, Alexandre, et d'autres.

En même temps, voici toute sa famille qui vient en France, et les informations transmises par Alexandre étaient de nature à les attirer. Il y a les femmes, sa soeur, Catherine, qui se plaint du mauvais temps, car il pleut continuellement: „c'est-à-dire qu'il n'y a pas moyen de bouger; aussi, je me suis ennuyée furieusement". Il y a le mari de sa soeur, Léon, qui est un officier et qui, trouvant Paris trop cher, s'établit pour quelque temps à Pau, dans les Basses-Pyrénées. Il y a une autre soeur des Kogălniceanu, Pulchérie Codreanu, qui est à Paris au mois d'octobre et se plaint encore de ce fait qu'il n'y a personne pour l'accompagner. Elle connaît les Boulevards et les Champs-Elysées; elle voit le Jardin d'hiver, celui des Plantes, les Tuileries, Notre-Dame, l'Institut des Sourds-Muits (ça a bien pu lui profiter!), le Panthéon, le Port-Royal et encore les Boulevards. Elle constate qu'il y a les deux Alexandri, Jean et le poète Basile, Rousso, M-me Rosetti, Bălcescu, qui est malade, et elle finit sa lettre en se plaignant que „la marchandise est bien chère".

A cette époque, non seulement il y a beaucoup de Roumains à Paris, mais ces Roumains arrivent à faire partie de la société française elle-même. C'est l'époque des mariages entre Roumains et Français. J'ai eu la curiosité de chercher les registres de l'Eglise roumaine à cette époque. J'ai trouvé, parmi les morts, un C. Filipescu, un Razu, deux Lahovary, un Jean Voinescu, qui paraît être le traducteur, en 1855, des *doïnas* d'Alexandri, les enfants Vernescu, un Rosetti mort à Bordeaux, un Greceanu, sans compter le prince Grégoire Ghica, qui s'est suicidé, par suite des affreuses calomnies qu'on a lancées contre ce grand patriote, totalement innocent des délits qu'on lui imputait, au château de Mée, près de Melun, étant enseveli dans ce cimetière où, jusqu'à présent, sa nation

n'a pas pensé à ajouter une seule inscription dans sa langue à côté de l'inscription française due à la famille[1]. Grégoire Ghica est mort à cinquante ans, le 24 août 1857.

Le registre des baptêmes est très intéressant aussi par ce fait que à côté d'un grand nombre de Roumains appartenant à toutes les familles des deux Principautés, on voit les rapports très étroits et les relations de famille qui existaient entre les émigrés et les Français de Paris.

Voici, comme parents ou parrains, les Golescu, Radu, Etienne, Alexandre Georges; voici C. A. Rosetti, qui se décide à faire baptiser, en 1850, son fils, qui est nommé en même temps, Mircea et Charlemagne, à cause de son parrain, M. Hallegrain; un autre fils, Vintilă Jules Étienne, a pour marraine M-me Bataillard, la femme d'un grand ami des Roumains, qui a été presque célèbre à son époque comme tziganologue, étant celui qui s'occupait le plus, en France, de l'étude des Bohémiens, des Tziganes; le troisième fils de Rosetti (sa femme était une Anglaise, Grant), qui a vécu jusqu'il y a quelques années, a été baptisé du triple nom de Horia, Démètre et Effingham (nom de famille anglais); voici des Cantacuzène, des Bălăceanu, Jean qui a épousé Marie Dumont de Beaufort; voici la fille de Constantin Ghica, qui a eu pour parrain un Anglais, Archibald N. Smith, puis un Creţulescu, un Grădişteanu, dont la femme est née Alexandrine Durand, un Cerchez, un Alexandre Ghica, époux de Thecla de Stankovich, la marraine étant une Française, comtesse de la Grange; voici Grégoire Ghica lui-même, l'ancien prince, et son épouse, Euphrosine Leroy (1856 ; voici Marie Odobescu, la soeur d'un écrivain très doué, qui a été plus tard secrétaire de la légation de Roumanie à Paris: elle a épousé Adolphe d'Avril, et la marraine a été l'ancienne princesse du Monténégro, Darinka, qui s'est fait représenter par une dame de son entourage; voici même le futur professeur à l'Université de Bucarest et membre de l'Académie, un historien d'une certaine notoriété, à son époque, V. A. Urechiă, qui épouse à Paris une Française d'origine espagnole, Françoise Dominique Plano, les parrains étant français; voici Alexandre Creţeanu, qui épouse Paule Caroline Heger, et en-

[1] Sa seconde femme, née Leroy, était Française.

core Jean Bălăceanu, qui est le mari d'Angèle Bonfils; voici Marie Soutzo, qui deviendra la femme d'André Thierry; et ainsi de suite.

On pense bien que, dans ce monde, il ne peut pas être question de Paris et de la France comme d'une chose nouvelle. Ce sont des gens qui ont transformé complètement leur façon de vivre, leurs sentiments et leurs idées à la française, de sorte que l'intérêt qui s'attache au contact des cheses nouvelles disparaît. Sans parler du fait que, les institutions françaises et les moeurs françaises étant introduites dans les pays roumains eux-mêmes, il n'y avait pas de différence de milieu, et ce qui signale quelque chose à l'attention de l'étranger, c'est, avant tout, cette profonde différence du milieu.

Nous ne pourrons pas oublier, plus que la fille de Georges Asachi, devenue, veuve d'un Moruzi, la compagne dévouée d'Edgar Quinet, qu'elle gagna pour sa nation, cette noble femme, Marie Cantacuzène, venue à Paris vers 1850, qui s'y installa définitivement et qui y est morte en 1901 à peine. Elle a joué un rôle important dans la société du Second Empire. Après avoir été glorifiée par Alexandri, dans ses vers, elle a été la conseillère écoutée du peintre Chassériau et, plus tard, elle a épousé Puvis de Chavannes. Elle figure dans la célèbre fresque de ce grand artiste, représentant Sainte Geneviève, qui veille sur la ville de Paris.

Après cette deuxième phase, il y en a une troisième, dont il est nécessaire de dire seulement quelques mots. L'argent „moldo-valaque" ne coule plus avec la même facilité qu'auparavant; les grandes fortunes sont évanouies, les familles nobles sont, en grande partie, appauvries et déchues. La bourgoisie vient maintenant à Paris. Ce sont des voyageurs datant d'après 1860, qui appartiennent à ce nouveau courant. Les jeunes y viennent pour faire des études de spécialité; c'est le seul but, et, après des étudiants d'une plus haute valeur, comme Basile Boerescu, qui a été plus tard ministre en Roumanie, après ceux qui ont défendu, avec les anciens, les droits de leur nation, il y a ces futurs spécialistes qui fréquentent, d'une façon très assidue, les Facultés françaises, qui ne pensent ni à la France, ni à la nation française, ni même aux

intérêts de leur propre nation qu'ils doivent défendre: ils pensent avant tout aux diplômes qu'ils poursuivent.

J'ai trouvé, par hasard, une lettre appartenant à un de cette nouvelle génération, un Stoicescu, en 1865. Il dit, sur le compte des étudiants roumains qui se trouvent à Paris à cette époque ceci: „Il y a ici beaucoup de Roumains, il est vrai, mais les plus anciens sont des *ciocoi*"—c'est-à-dire des pseudo-aristocrates, de basse extraction —, „prétentieux et avec des idées qui ne leur font pas honneur. Quant aux nouveaux venus avec moi, certains sont trop enfantins, les autres, qui ne pouvaient pas souffrir le pays, ont emboîté le pas d'après les anciens..."

Alors, ces nouveaux venus, qui n'ont pas de grandes prétentions et jouissent de revenus très médiocres, mais qui étudient avec cet acharnement qui, pendant quelque temps au moins, à distingué les Roumains, et qui en distingue une grande partie jusqu'aujourd'hui, pensent à leurs petites économies; ils parlent de quelques rares visites au théâtre, d'excursions autour de Paris; et, lorsqu'ils n'ont pas le moyen de faire cela, ils disent, comme Stoicescu: „Je vais sur le Boulevard, les soirs sereins, et je reviens sur l'impériale." Une fois, il lui arrive de voir des courses. Il va à Lamarche, et il décrit une course à un de ses amis qui avait de l'intérêt pour les chevaux (un intérêt comme un autre!) et il présente, à cette assemblée qui comprend „trois fois le public de nos *Moşi,* la foire des ancêtres", le public énorme qui débouche des bouteilles et donne la chasse aux chaises à cinq francs.

Même un homme de la distinction de Spiru Haret, qui sera un grand ministre de l'Instruction, est d'une étonnante insensibilité à l'égard d'un acte aussi important que la guerre de l'indépendance roumaine, en 1877.

Cette génération a donné, dans tous les domaines, des écrivains et des spécialistes scientifiques, qui ont fait honneur à leur pays et qui, pour n'être pas intéressants dans notre sens tout-à-fait spécial, n'en ont pas été moins utiles pour le développement de leur patrie.

Dans le dernier temps, dans le tout dernier temps, l'intérêt pour la France en elle-même, et pas seulement pour la

France de Paris, pour ce Paris qui est plus grand que la France, mais qui n'est pas, sous tous les points de vue, la France, l'intérêt, aussi, pour Paris vu et compris en entier, en profondeur, paraît se réveiller.

Ainsi, il y a, parmi les tout-à-fait nouveaux, parmi les non-Roumains, des provinces qui, après les derniers traités, font partie de la Roumanie, des gens comme tel collaborateur d'un journal de Cernăuţi, dont, au mois de décembre 1926, paraissaient les souvenirs, où il n'est question que des véhicules, du Métropolitain, des restaurants à prix fixe et où le Parisien est apprécié de cette façon: „Poli, très poli, aimable, disposé à plaisanter, toujours prêt à la riposte", mais, jusqu'aux dernières classes, plein de confiance en lui-même. L'Allemand, revêche dans sa politesse, est un hôte assez fréquent de la capitale française, et aussi l'Autrichien, plus gai. Tous ces gens-là s'offusquent d'une familiarité qui permet à un garçon de café de serrer la main d'un bourgeois. On est terriblement pressé et on ne goûte pas la vie. Et il signale les affiches qui paraissent sur les murs de Paris, engageant les parents à ne pas envoyer leurs fils à l'école secondaire, qui ne pourra pas leur créer des revenus.

Voilà ce qu'il voit, et cela est dit dans un style naïf, correspondant à celui du paysan roumain de Transylvanie de 1830, avec cette différence que le petit Allemand de Bucovine est de beaucoup moins intelligent que le paysan de Transylvanie il y a un siècle.

S'il y a des visiteurs de Paris de cette espèce, il y en a aussi d'autres, et c'est pour ces autres que j'ai essayé, il y a quelques années, lorsque, après une absence de presque vingt ans, l'ancien étudiant des institutions de Paris que j'étais est revenu en France, de donner la seule description de la France, en dehors de Paris, et de Paris dans les derniers détails de sa vie historique, qui est le volume qui s'appelle, en français „En France, Voyage d'un Historien".

Qu'on me permette d'en citer deux mots du commencement, pour voir la façon dont la génération à laquelle j'appartiens entend connaître Paris. „Paris, lequel? Car il y en a plusieurs. Il n'y a pas au monde un seul homme qui puisse les connaître tous. Bien que Paris ait aujourd'hui, avec ses centaines

de mille de réfugiés de la province, qui l'ont tant aimé qu'ils ne veulent plus partir, avec les milliers d'étrangers qui y sont accourus pour le plaisir, mais aussi vers la victoire, trois millions d'habitants, et bien que l'Europe soit pleine de personnes qui jureraient connaître Paris dans tous ses intimités et ses mystères, qu'ils laissent volontiers entendre comme pleins de voluptés réservées aux initiés, c'est un autre Paris qu'il faut connaître."

Il faut dire que ce livre, qui a passé totalement inconnu en France, à cause de la langue dans laquelle il est écrit, n'a pas trouvé trop de lecteurs en Roumanie, ce qui signifie que le moment n'est pas venu pour que, entre voyageurs roumains et entre le France, la vraie France et la France complète, il y ait des rapports plus étroits. Il faut qu'une nouvelle génération se réinitie à la connaissance directe et intime de la France, qu'elle l'apprécie dans son passé, dans sa vie de famille, si solide et si simple, dans ses provinces, où se conserve, mieux qu'à Paris, une tradition extrêmement précieuse pour l'éducation de n'importe quelle nation: dans ce qu'on ne voit pas, dans ces choses qu'il faut découvrir. Et, pour les découvrir, il faut beaucoup d'intelligence, beaucoup d'assiduité: il faut un certain instinct, il faut aussi beaucoup beaucoup d'honnêteté pour être accueilli dans ce milieu qu'il vaut mieux connaître avant tout autre.

Et je finirai en disant que si, sur Paris qui a tant donné à l'humanité, la pensée de plusieurs nations veille reconnaissante, j'aime à mettre, à côté des autres nations, la mienne, ayant plus que celles-là ce devoir de la reconnaissance. Et, puisque j'ai rappelé le souvenir de Marie Cantacuzène, compagne de Puvis de Chavannes, représentée là-haut sous les traits de Sainte Geneviève, je voudrais que cette figure de dame roumaine, épouse d'un grand artiste français, personnifie, dans son geste veillant sur Paris et le bénissant, la reconnaissance de notre nation.

TABLE DES MATIÈRES

✣

Imprimerie
„Datina Românească"
Vălenii-de-Munte
(Roumanie)

✣

Prix : 7 francs.